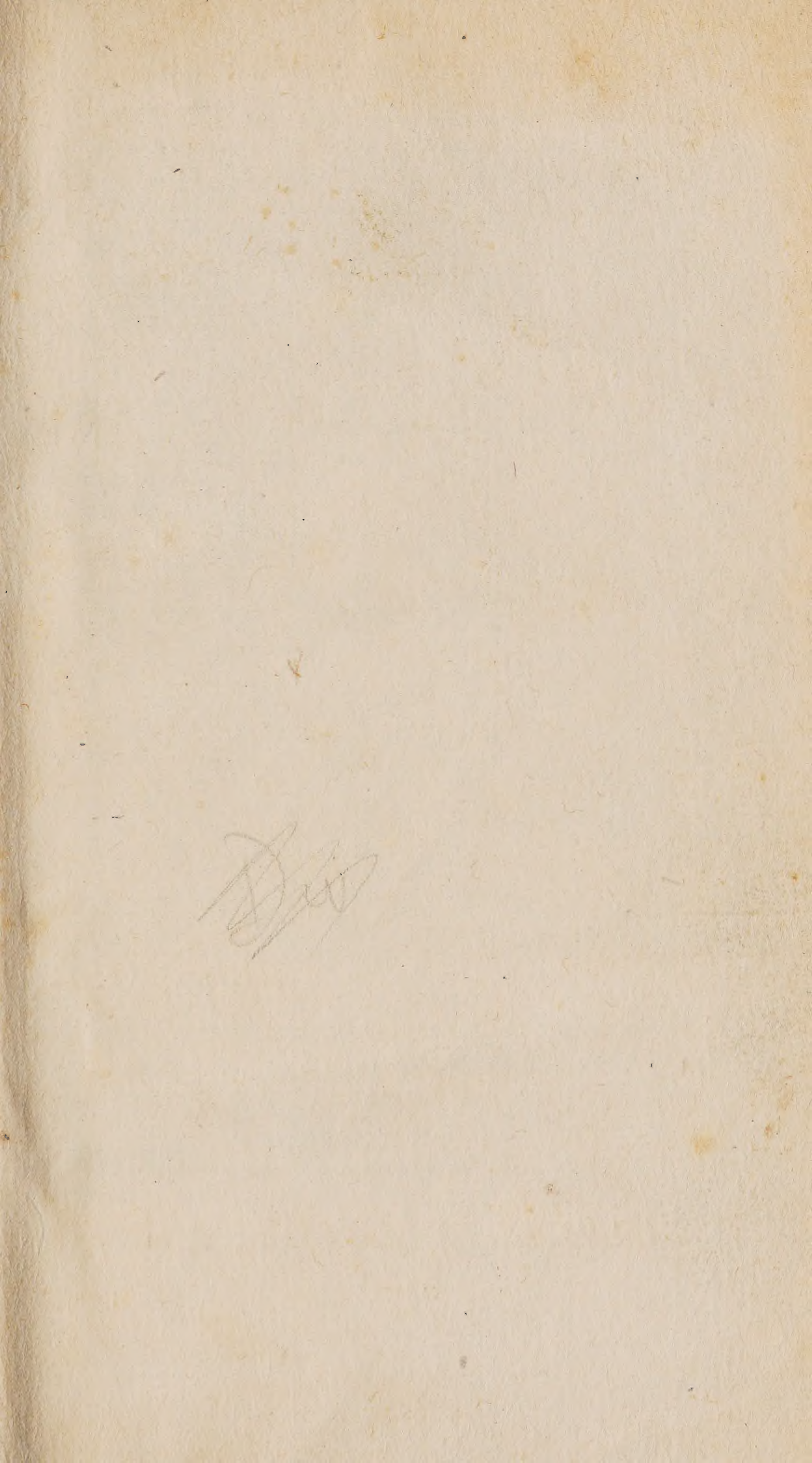
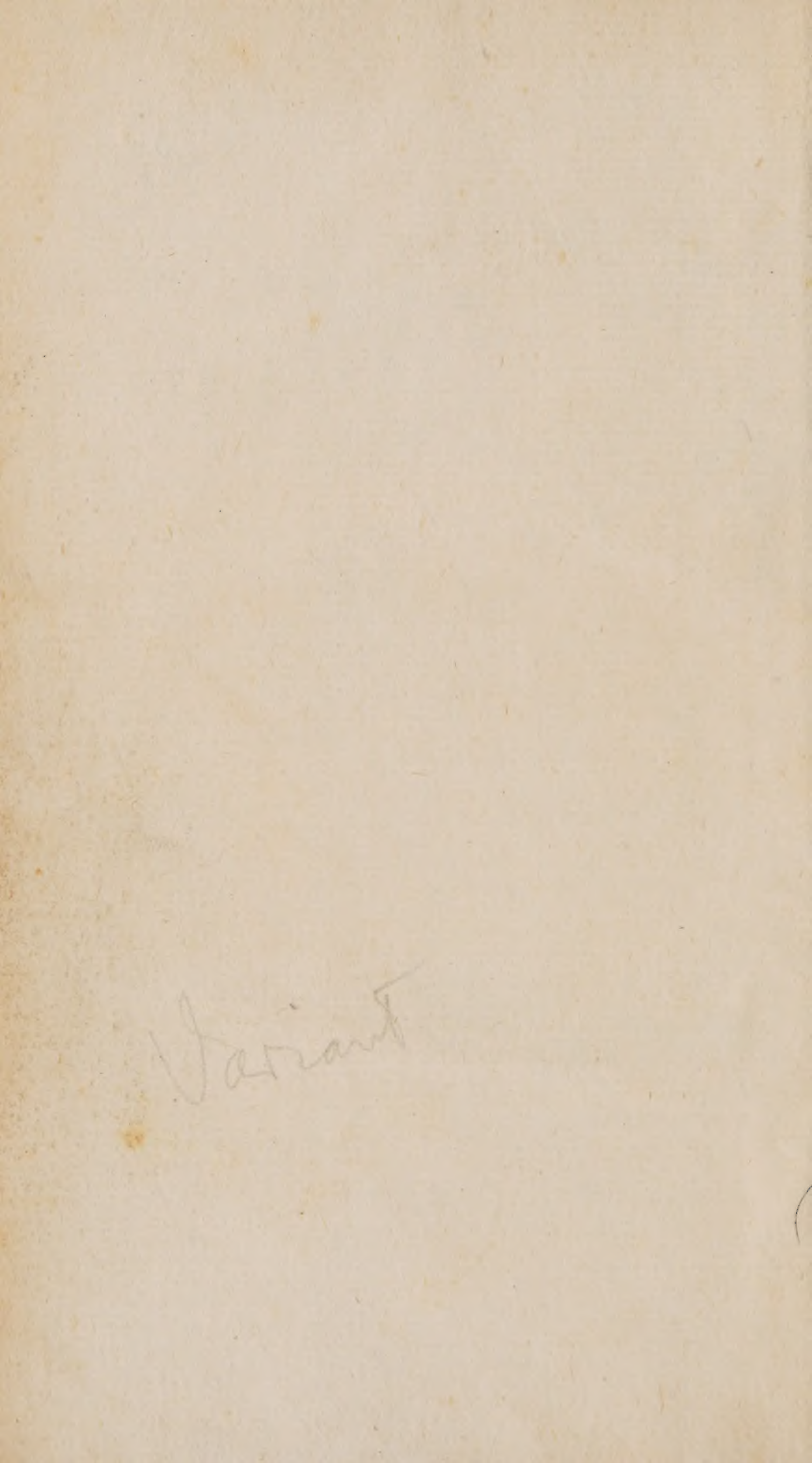
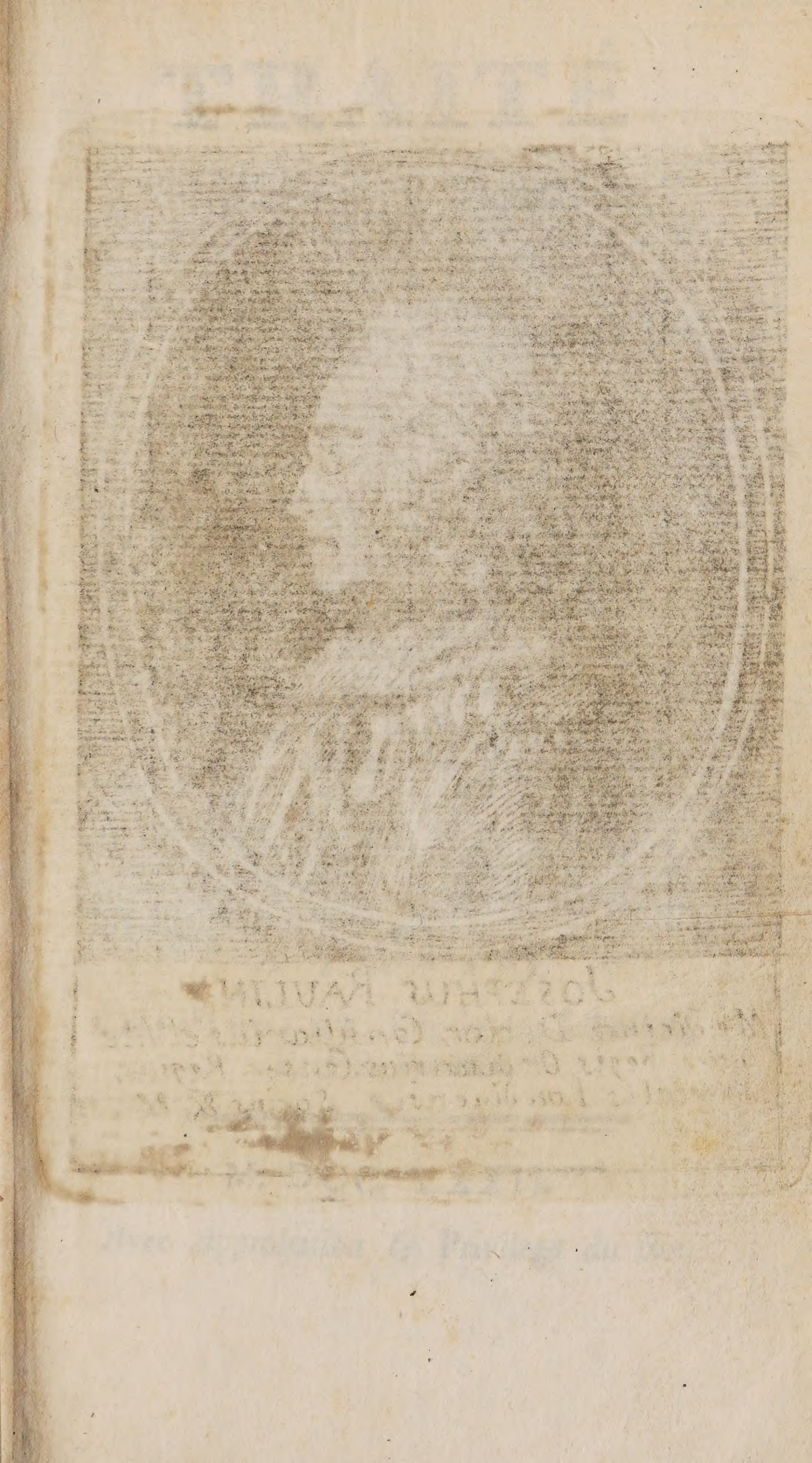


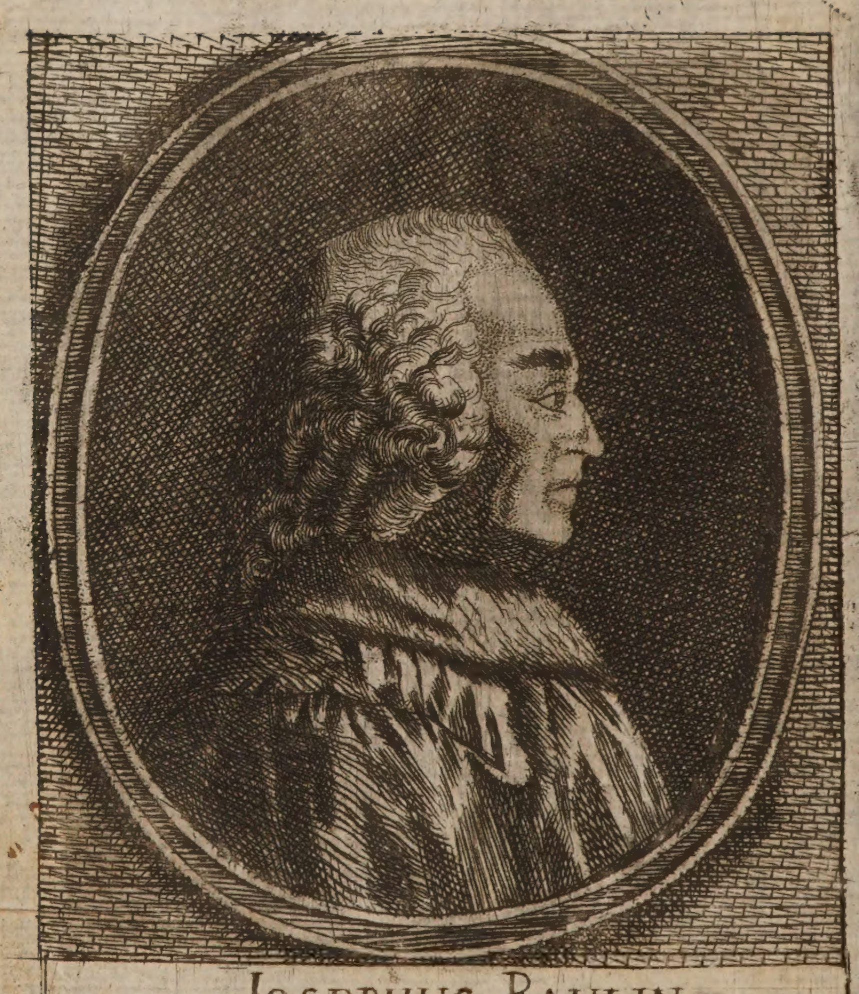







Variant





JOSEPHUS RAULIN

Medicinæ Doctor, Consiliarius et Me
dicus Regis Ordinarius Censor Regius,
Societatis Londinensis Socius & &

TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES EN COUCHE,

AVEC LA MÉTHODE DE LES GUÉRIR;

Fait par ordre du Miniſtere.

Par M. RAULIN, Docteur en Médecine, Conſeiller-Médecin ordinaire du Roi, Cenſeur Royal, de la Société Royale de Londres, des Académies des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, de Rouen, & de celle des Arcades de Rome.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, Rue S. Severin.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





OBJET

DE CET OUVRAGE

ET

SA DISTRIBUTION.

LES dégoûts inſéparables d'une groſſeſſe laborieuſe & pleine d'écueils ; les accidens auxquels les femmes ſont expoſées dans l'accouchement, ne mettent point un prix aſſez haut à la ſatisfaction de multiplier l'eſpece humaine ; le temps des couches eſt encore pour les meres un temps de calamité. C'eſt ainſi que la nature humaine marche toujours à côté du péril, dans ſes opérations, même les plus chéries & les plus précieuſes.

La groſſeſſe eſt preſque généralement annoncée par un dérangement des fonctions ; elle les met dans le déſordre, & ſouvent les pervertit. Les membres, les viſceres ; les entrailles, tout alors y participe : c'eſt d'abord un mal-aiſe : ce ſont des inquiétudes, quelque temps après des ſouffrances, enſuite des douleurs. Le terme de l'accouchement approche : la joie en éclipſe les ſouffrances, ou les modere ; la nature, la force, la violence l'emportent enfin ; l'enfant paroît dans les ombres alarmantes du tableau qui annonçoit ſa naiſſance. A peine eſt-il né, qu'il donne des ſignes de vie : ce ſont des cris perçans, qui marquent ſes douleurs, & préſagent en même temps les infirmités qui doivent altérer ſes jours.

Dans ce moment, une mere tendre ressent uue joie pure ; elle oublie les dégoûts de la grossesse, les périls de l'accouchement, & ne prévoit pas les accidens dont elle est encore menacée. Le passé, le présent & l'avenir se confondent dans son allégresse : l'existence d'un nouvel être fait alors tout son bonheur. Heureuse yvresse, si elle n'étoit point traversée ! Mais les longues incommodités de la grossesse : un sang altéré par des abus, animé par des passions, irrité par des excès, conservent encore dans des entrailles fécondes un principe destructeur. Des organes sensibles & délicats, fatigués ou meurtris par des accouchemens laborieux, ou contre nature, mutilés par des mains téméraires conduites par l'ignorance,

s'enflamment & s'anéaniſſent ; des évacuations néceſſaires, dérangées ou ſupprimées pendant la couche, portent dans le ſang un principe de corruption ; ce ſuc alimentaire, chef-d'œuvre de la nature, *le lait*, mal diſtribué, cruellement réfuſé, chaſſé de ſes routes, ou répercuté, pervertit la maſſe des liquides, enflamme les ſolides, les corrompt & les détruit. Les écueils auſſi dangereux, auſſi multipliés, ne préſentent-ils pas des meres malheureuſes, toujours vacillantes, avant, pendant, & après l'accouchement, ſur les bords gliſſans du précipice qui menace leurs jours ?

Les maladies des femmes en couche, pour n'être pas aſſez connues, ne contribuent pas moins à la dépopulation des provinces, que les erreurs que

l'on commet, par impéritie, dans les accouchemens laborieux, & contre nature. L'un & l'autre de ces objets importans ont justement alarmé la tendresse du Ministere, toujours attentif à la conservation de l'espece humaine, à prévenir ses malheurs, & à les écarter. C'est par une suite de ces vues nécessaires, qu'après avoir publié des Instructions sur les Accouchemens, j'ai été chargé d'en donner de pareilles, & dans le même ordre, sur les Maladies des Femmes en couche; maladies qui, pour n'être pas assez développées, ne pouvoient pas être confiées à des gens médiocres dans l'art de guérir.

Je me suis principalement attaché à présenter ces Instructions avec toute la clarté & la précision possible, & dans le

ſtyle le plus ſimple. J'ai cherché à développer les principes de ces maladies avec méthode, & à indiquer des moyens différens de les guérir, ſelon les différentes cauſes d'où elles proviennent, lorſque ces cauſes en varient le caractere.

On ne doit pas cependant s'attendre que l'on puiſſe toujours employer avec ſûreté les ſecours que je propoſe dans les Maladies des Femmes en couche, ſi l'on n'a pas acquis des connoiſſances dans l'art de guérir. Il ſeroit eſſentiel, pour remédier méthodiquement à ces maladies, principalement lorſqu'elles intéreſſent, en général, la maſſe des liquides & le ſyſtême des ſolides, d'en connoître la nature, de diſtinguer leurs cauſes & d'en faire la différence. Il ſeroit également-

ment utile d'être inſtruit de la vertu des remedes qui leur ſont propres, de ſavoir les placer à propos, & les proportionner aux différens tempéramens des malades. Ce qui n'appartient qu'aux Maîtres de l'Art.

Cet Ouvrage eſt diviſé en quatre Sections ; chaque Section en pluſieurs Chapitres, & ceux-ci, en différens Articles. Les Sections contiennent des généralités qui ſont particulariſées dans les Chapitres. Ceux-ci ſont ſous-diviſés par Articles qui indiquent les différences des maladies, leurs ſymptomes, leurs cauſes, & les différens moyens d'y remédier.

Dans la premiere Section, on trouvera le régime de vie le plus convenable aux femmes en couche ; les ménagemens qu'elles ſe doivent à elles-mê-

mes; les attentions qui leur font néceſſaires, & les maladies, en général, qui dépendent de la couche.

La ſeconde Section eſt remplie par les accidens qui proviennent des accouchemens laborieux, & de ceux qui ſont occaſionnés par la pernicieuſe manœuvre des ſages-femmes ignorantes. On met au nombre de ces accidens, les contuſions, les déchirures, le relâchement, & le renverſement de la matrice & des parties qui en dépendent. Les hernies, les hémorrhoïdes, l'incontinence d'urine, les pertes de ſang, l'inflammation de la matrice, celle du vagin, &c.

La troiſieme Section comprend les maladies qui prennent leur ſource dans le déſordre des évacuations de la couche. Ces

maladies ſont la mauvaiſe qualité des lochies, leur diminution, leur ſuppreſſion; les tranchées, les coliques, les convulſions; le vomiſſement, le cours-de-ventre, la jauniſſe, la tympanite, la toux, l'eſquinancie, la pleuréſie, la péripneumonie; les fievres utérines humorales, & utérines nerveuſes, les éruptions pourprées, les œdemes.

La quatrieme Section roule ſur les accidens que produit le lait retenu dans ſes vaiſſeaux, dévoyé dans les vaiſſeaux de tous les genres, ou répercuté. Ces accidens ſont des fievres laiteuſes, putrides, malignes, pourprées; des furoncles qui en ſont ſouvent à la ſuite, des douleurs rhumatiſmales, des bouffiſſures de la peau & du tiſſu cellulaire; des diarrhées,

des dépôts laiteux à l'extérieur du corps, principalement aux mammelles & aux aînes; des dépôts de la même nature à la tête, à la poitrine, au bas-ventre, & dans les différens viſceres de ces capacités.



APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé: *Traité des Maladies des Femmes en Couche, par M. Raulin, &c.*

Une diſtribution neuve, & très-méthodique, des Maladies particulieres aux Femmes en Couche; une théorie naturelle & ſuccinte, une pratique ſimple, ſagement variée & certaine, font l'enſemble & le mérite de l'ouvrage. L'impreſſion en ſera auſſi agréable que profitable au Public. A Paris, ce 13. Novembre 1770.

Signé MISSA.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France et de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: Salut, Notre amé le ſieur Raulin, Docteur en Médecine, & notre Médecin ordinaire, ſervant par quartier, Nous a fait expoſer

qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Traité des Maladies des Femmes en Couche*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse, & par écrit, dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amendes contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou a celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux carac-

tres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéange du préſent Privilege; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit, qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le dix-neuvieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre Regne le cinquante ſixieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1389, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, art. 41, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'article 108, du même Réglement. A Paris, ce 29 Décembre 1770.

Signé *HERISSANT*, *Syndic.*

J'ai cédé le Privilege de mon Ouvrage du *Traité des Maladies des Femmes en Couche*, à M. VINCENT, ſelon les conditions faites entre nous, le 19 Décembre 1770.

Signé RAULIN.

Regiſtré la préſente Ceſſion ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 282, conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 9 Janvier 1771.

Signé *HERISSANT*, *Syndic.*

TRAITÉ



TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES EN COUCHE,

Avec la Méthode de les guérir.

SECTION PREMIERE.

Régime des Femmes en Couche; leurs Maladies en général.

CHAPITRE PREMIER.

Attentions nécessaires immédiatement après l'Accouchement.



L est un usage trop généralement reçu, qui consiste à couvrir la vulve d'un linge simple, ou plié en plusieurs doubles, dès qu'une femme est accouchée, pour empêcher l'air exté-

rieur de pénétrer dans la matrice. Cette précaution est inutile pour remplir l'objet qu'on se propose : d'ailleurs elle peut être nuisible. Elle est inutile, parce que les couvertures du lit suffisent pour garantir la matrice des trop fortes impressions de l'atmosphère : elle est dangereuse en ce qu'un linge ou des compresses appliqués, d'abord après l'accouchement, sur la vulve d'une femme délicate, ou vapoureuse, lui donnent des inquiétudes, lui causent des mouvemens spasmodiques, quelquefois des convulsions, sans que la séduction du préjugé permette qu'on en reconnoisse la cause.

Lorsqu'une femme est accouchée dans son lit, on ne leve sa couche & ses alaises que quelques heures après l'accouchement, crainte qu'elle ne tombe en foiblesse. Pour la même raison, on ne la transporte dans son lit, lorsqu'elle a accouché sur un autre, que quelques heures après avoir été délivrée. Elle doit se tenir couchée sur le dos, la tête & le corps élevés plus que les fesses, afin que les vuidanges puissent couler aisément.

On laisse dormir la femme qui vient d'accoucher : elle a besoin de repos

pour ſe mettre du travail de l'accouchement. On doit avoir une attention ſcrupuleuſe de la garantir des impreſſions de l'atmoſphère, ſur-tout lorſqu'elle eſt froide ou agitée ; des odeurs fortes, qui lui cauſent ſouvent des mouvemens ſpaſmodiques, des convulſions, des foibleſſes & des ſyncopes dangereuſes. Il eſt eſſentiel de lui épargner des ſurpriſes : il ne faut pas ſur-tout lui donner des nouvelles qui puiſſent l'alarmer ni lui faire un plaiſir trop vif ; les excès de crainte & de joie diminueroient ſes vuidanges, ou les ſupprimeroient : ce dérangement lui ſeroit pernicieux.

Une femme en couche doit parler peu, & ne voir que le moins de monde poſſible : elle a beſoin, dans ſa ſituation, du repos du corps, & de la tranquilité de l'eſprit.

C'eſt une dangereuſe habitude que de ſerrer le ventre des femmes en couche, avec des ſerviettes ou des bantes faites exprès : une telle compreſſion eſt propre à diminuer l'écoulement des lochies, plutôt qu'à le favoriſer ; à faire des contuſions à la matrice, à y cauſer des inflammations, & à relâcher ſes ligamens, plutôt qu'à les raffermir. Ces bandages doivent être ſimplement conten-

tifs, ſur-tout pendant tout le temps de l'écoulement des vuidanges.

Il eſt néceſſaire de tenir la vulve propre, pendant la couche : on doit la laver, au moins deux fois par jour, avec une décoction tiede d'orge, de graine de lin, de racines de guimauve, de feuilles de bouillon-blanc, ou avec le lait. Il ſeroit dangereux de rendre ces lotions aſtringentes : elles cauſeroient des maux infinis, ou des accidens funeſtes.

Si la vulve ou l'orifice du vagin paroiſſent s'enflammer après l'accouchement, on y applique des cataplaſmes de mie de pain & de lait, qu'on renouvelle toutes les quatre heures : ils s'aigriroient par un plus long ſéjour, & favoriſeroient l'inflammation. On doit faire attention, lorſqu'on applique ces cataplaſmes, qu'ils ne faſſent pas obſtacle à l'écoulement des lochies, & qu'ils n'occaſionnent point d'inquiétude aux malades, ni des mouvemens ſpaſmodiques : dans ces cas, on les abandonneroit ; on feroit, à leur place, des fomentations émollientes.

Lorſque le ventre eſt douloureux, on fait, deux ou trois fois par jour, des embrocations avec l'huile roſat, ou bien avec celles de lys, d'amandes douces, de lin, &c.

Pour ce qui concerne les ſeins, on ne doit avoir d'autre attention que celle de les tenir couverts : toutes les précautions, tous les remedes qu'un uſage aveugle & téméraire a établis pour en détourner le lait ne ſauroient être que dangereux.

CHAPITRE II.

Régime de vie des Femmes en couche.

L'ACCOUCHEMENT le plus naturel eſt ſouvent une ſource féconde de maladies. Que ne doit-on pas craindre des avortemens, des accouchemens laborieux, & de ceux qui ſont contre nature ? Lorſque les femmes en couche n'ont pas l'attention de prévenir, par un régime de vie convenable à leur état, les accidens dont elles ſont menacées, leur vie eſt toujours en danger.

Les quatre prèmiers jours de la couche, & juſqu'après la fiévre de lait, les malades ne doivent prendre, pour leur nourriture, que des bouillons de veau & de volaille ; de la gelée de viande, des œufs frais, mais point d'alimens ſolides.

Après la fiévre de lait, elles peuvent se permettre des potages à dîner, & de la viande blanche, bouillie ou rôtie, pourvu qu'elles en usent très-sobrement. Pour peu qu'elles soient incommodées, elles s'abstiendront de viande; ne prendront que des bouillons, des potages, de la gelée à la viande, de la crême de riz, ou des œufs frais, selon leur état. Elles augmenteront peu-à-peu leur nourriture, à mesure qu'elles avanceront dans leur couche, en observant de prendre un tiers moins d'alimens qu'elles n'en prenoient, lorsqu'avant leur grossesse elles jouissoient d'une bonne santé. Elles doivent s'interdire, jusqu'à leur entier rétablissement, tous les alimens lourds, pesans, & les incendiaires, tels que les ragouts, les pâtisseries, le fromage, les liqueurs spiritueuses, &c.

La boisson ordinaire sera une tisane de chiendent & de réglisse, de riz, d'orge, ou bien l'eau miellée, ou adoucie avec le syrop de capillaire: ces tisanes doivent toujours être dégourdies. Les femmes accoutumées à l'usage du vin peuvent s'en permettre du blanc aux repas, avec beaucoup d'eau.

On peut excepter de l'exactitude de ce régime les femmes robustes,

accoutumées à l'exercice & au travail. Cependant, si elles veulent user de leurs alimens ordinaires, pendant leur couche, elles doivent au moins en diminuer la quantité.

Depuis les premiers jours de la couche jusqu'à la fin, il est d'une nécessité absolue de tenir le ventre libre par le moyen des lavemens, pour favoriser l'évacuation des lochies, & la soutenir.

Rien n'empêche de se purger d'abord après le temps de la fiévre de lait, dès qu'il se présente quelqu'indication qui exige ce secours. C'est par la purgation que, pendant la couche, on prévient des maladies graves. Il est souvent de la prudence d'en faire usage par précaution; & il est dangereux de la retarder, lorsqu'elle est indiquée & nécessaire : elle l'est toujours vers le dix-huitieme jour de la couche.

L'usage de ne purger que six semaines après l'accouchement est abusif, & toujours mal entendu : on donne le temps, par ce retardement, à des principes de maladies, formés par une chylification viciée, à la suite de mauvaises digestions, de se développer, & de préparer de loin des maladies aiguës, ou des langueurs.

CHAPITRE III.

Maladies en général des Femmes en couche.

LES femmes en couche ſont expoſées à des accidens qui les font périr quelquefois ſubitement, ou qui les mutilent & les rendent ſtériles & languiſſantes. Ces accidens ſont fréquens après des accouchemens laborieux : ſouvent ils ont lieu à la ſuite de ceux dans leſquels tout s'eſt paſſé dans l'ordre le plus conforme au vœu de la nature.

Cauſes générales de ces Maladies.

Les cauſes de ces maladies ſont ordinairement la manœuvre téméraire des ſages-femmes dans l'accouchement, la diete mal entendue des accouchées, la façon déplacée, dont elles ſe conduiſent pendant le temps des couches ; leur conſtitution foible, ou valétudinaire ; les paſſions déréglées de l'ame ; les vuidanges ou lochies, dépravées, trop abondantes, ou ſupprimées ; le lait retenu dans ſes vaiſſeaux, ou ſorti de ſes voies.

Effets de la mauvaiſe Manœuvre des Sages-Femmes.

Les ſages-femmes, en faiſant des efforts mal-à-propos pour dilater la matrice, dans la fauſſe perſuation de favoriſer l'accouchement, & font des déchirures; l'irritent; cauſent des contuſions, des inflammations, des ſuppreſſions dangereuſes des lochies, & des gangrenes mortelles. Il n'eſt rien de plus dangereux que les pertes de ſang, & les autres accidens qui ſont occaſionnés par une violente & précipitée extraction du *placenta*.

De telles imprudences ſont ſouvent ſuivies de dépôts, de chûtes, de renverſemens de la matrice & du vagin, de déchirures du périné, de luxations du coccyx, &c.

Mauvais Effets de la Diete, du Régime de vie mal entendu, & des Paſſions de l'ame.

Une diete mal obſervée, une façon de vivre peu conforme ou contraire au tempérament des femmes en couche, dérangent l'ordre des digeſtions, forment un chyle mal conditionné, ſurchargent la maſſe du

ſans de ſucs étrangers, troublent la régularité des ſecrétions, pervertiſſent la maſſe des liquides.

Les paſſions de l'ame, quelquefois les moins vives, font ſur les femmes en couche les impreſſions les plus dangereuſes. La triſteſſe, la joie, une ſurpriſe, quoiqu'agréable, une crainte ſoudaine, des chagrins de durée, une nouvelle annoncée indiſcrétement, un froid pris tout-à-coup, ſuſpendent, arrêtent une tranſpiration néceſſaire, troublent l'ordre des ſecrétions, produiſent des ſuppreſſions de vuidanges, fixent le lait dans ſes vaiſſeaux, ou le dévoyent de ſes routes.

Tous ces dérangemens ſont propres à produire des fiévres putrides, des malignes & pourprées; des pertes de ſang énormes; des lochies qui épuiſent par leur abondance, ou qui déchirent les entrailles par leur mauvaiſe qualité; des pertes blanches, qui appauvriſſent la maſſe des liquides; des ſuppreſſions d'évacuations néceſſaires, qui enflamment les viſceres & les obſtruent; des cours-de-ventre dyſſentériques, des dépôts, des abcès, des convulſions, des apoplexies, des paralyſies, des démences, & ſouvent la mort.

Dérangement des Lochies, leur abondance excessive, leur diminution, leur suppression: Accidens qui en arrivent.

La mauvaise qualité des lochies, leur prompte diminution, leur suppression, leur trop grande abondance, sont toujours dangereuses, & souvent funestes. Ces accidens sont accompagnés d'inquiétudes générales, d'érétismes de l'*abdomen*, de douleurs & de pesanteurs à la tête, aux reins, aux lombes & à l'hypogastre. Il s'ensuit des oppressions, des palpitations de cœur, des spasmes, des convulsions, des apoplexies, des tranchées, des vomissemens, des inflammations à la matrice, des gonflemens douloureux aux mammelles, des fiévres aiguës, souvent éruptives, & de mauvaises nature.

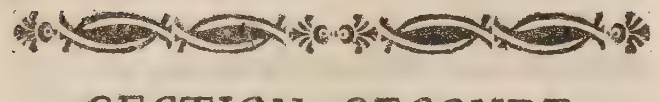
Les lochies trop abondantes causent des foiblesses, des défaillances, des mouvemens spasmodiques, des convulsions, des syncopes, des pâles couleurs, des œdématies aux extrêmités inférieures, des bouffissures dans tout le corps, des phthisies, des hydropisies, &c.

Si les malades échappent à ceux de

ces accidens dont elles ſont affligées ; les vaiſſeaux de la matrice deviennent variqueux ; ou bien il ſe forme dans ce viſcere des tumeurs, des abcès, des concrétions polypeuſes, des moles. Ce ſont autant de principes de ſuintemens de ſang par l'*uterus* & de ſtérilité ; ce ſont autant de dérangemens dans l'ordre périodique des regles, de leur quantité, de leur qualité, &c.

Effets du Lait retenu dans ſes vaiſſeaux, ou ſorti de ſes voies.

Le lait retenu dans ſes vaiſſeaux, ou ſorti de ſes voies, eſt toujours étranger à la nature, & contraire à ſes fonctions. Le lait, ainſi arrêté ou répandu, ſort de ſon concours, ſe corrompt, met le déſordre dans la maſſe des liquides, & trouble l'ordre du ſyſtême des ſolides. Il réſulte de ce déſordre des fiévres coutinues putrides, des éruptions miliaires malignes ; des inflammations, des abcès, des dépôts qui s'élevent ſur différentes parties du corps ; des apoplexies, des tranchées utérines, des ſpaſmes, des convulſions, des démences, &c.



SECTION SECONDE.

Maladies ou Accidens qui dépendent de l'Accouchement.

CHAPITRE PREMIER.

Contusions de la Matrice & des Parties qui dépendent de ce viscere.

Contusions de la Matrice.

LES accouchemens difficiles & laborieux causent des distentions violentes à l'orifice de la matrice, au vagin, à la vulve. Les sages-femmes, toujours trop hardies, à l'abri de leur propre ignorance, pour y porter des mains meurtrieres, s'efforcent de les dilater de plus en plus, presque toujours à contre-temps, & mal-à-propos, sans respecter la délicatesse de ces parties (*a*). Bien-loin de faciliter,

(*a*) Voyez *Instruct. sur les Accouchemens*,

l'accouchement par cette manœuvre mal entendue, les ſages-femmes y font obſtacle, le rendent difficile, & ſouvent impraticable: elles cauſent dans ces parties des contuſions qui ne ſont jamais ſans danger. Pour peu qu'elles ſoient conſidérables, elles s'enflamment aiſément, & dégénerent en des gangrenes mortelles.

Les femmes valétudinaires, qui ont la fibre lâche, le ſang aqueux; qui ſont affectées d'écoulemens habituels, ou de vices ſcorbutiques, ſcrophuleux, vénériens, ſont plus expoſées à ces accidens, que celles qui ſont naturellement ſaines & robuſtes.

Signes qui indiquent les Contuſions de la Matrice, du Vagin & de la Vulve.

Ce ſont des gonflemens douloureux & cuiſans de ces parties, des ſenſations ſemblables à des égratignures, ou à de légeres brûlures, & des picotemens avec chaleur, tenſion, battement, &c.

Cure de ces Contuſions.

La malade doit obſerver une diete exacte, & ne ſe permettre, ſi elle ne

nourrit pas ſon enfant, que des bouillons au veau & à la volaille. Si elle le nourrit, & n'a point de fiévre, on rendra ces bouillons plus forts, en y ajoutant, de temps-en-temps, quelques cuillerées de crême de riz, ou quelques ſoupes légeres. Elle aura ſoin de garder ſon lit, & ſur-tout de ne point marcher.

La boiſſon ordinaire ſera une infuſion de laitue, d'endive, de bugloſe ou de bourrache, dans une légere décoction de gruau, de riz, d'avoine, &c. Si la contuſion eſt à la vulve, on y fera des fomentations, avec une décoction de racine de guimauve; & l'on y appliquera des cataplaſmes avec la mie de pain & le lait. On fera toujours attention à ce que les cataplaſmes ne s'oppoſent pas à l'écoulement des vuidanges, & ne cauſent pas des vapeurs. Si l'inflammation eſt au vagin ou à l'orifice de la matrice, on y fera, trois fois par jour, des injections par le moyen d'une ſeringue à bec courbe, de la même décoction, ou de lait coupé aux deux tiers, avec la décoction de racines de guimauve, ou bien avec une infuſion de fleurs de mauve, de bouillon-blanc, de violette. On tiendra le ventre libre avec des lavemens compoſés d'une décoc-

tion de feuilles de mauve, de guimauve, de bourrache, de graine de lin: ils feront auſſi ſur le vagin & ſur la matrice l'effet des fomentations émollientes.

Si, malgré ces ſecours, les contuſions s'enflamment, ce que l'on reconnoît par l'augmentation de leurs ſymptômes, & la fiévre, on aura recours à la ſeignée du bras, que l'on réitérera, ſelon la force de l'inflammation. Si la gangrene ſuccéde à l'inflammation, on mettra en uſage les remedes propres à cette maladie.

CHAPITRE II.

Déchirure du Périné.

LORSQUE l'orifice de la matrice ne peut pas aſſez ſe dilater pour donner paſſage à la tête de l'enfant, il ſe déchire; & quelquefois la déchirure ſe prolonge dans toute l'étendue du périné: il ſe fait alors une communication du vagin avec l'anus; ce qui forme une plaie énorme, qui ordinairement ne ſe réunit pas ſans le ſecours de l'art. Cette déchirure laiſſe après elle des incommodi-

tés très-humilantes. Il eſt de la derniere néceſſité de ne pas perdre un moment pour en faire la réunion.

Cure de la Déchirure du Périné.

On fait coucher la malade ſur le dos : on nettoie exactement la plaie avec du vin rouge un peu chaud ; & l'on obſerve ſi la déchirure n'intéreſſe qu'une partie du périné, ou ſi elle s'étend juſqu'à l'anus. Dans le premier cas, il ſuffit, après avoir nettoyé la plaie, d'exiger de la malade de tenir ſes cuiſſes rapprochées. Dans le ſecond, elle doit également tenir ſes cuiſſes rapprochées. Outre cette précaution, on place dans la partie interne de chaque feſſe, contre le périné, des compreſſes quarrées, de quatre doigts de large, & fort épaiſſes : on les aſſujettit avec une bande de quatre doigts de large, & de deux aunes de long ; & on l'arrête, ſur les côtés, à un bandage du corps, ou à une ceinture. Il faut avoir attention que les compreſſes & le bandage ne couvrent pas l'orifice externe du vagin, ni l'anus, qui doivent toujours être libres & ouverts pour l'écoulement des lochies, & pour la liberté d'aller à la garde-robe.

Cet appareil ne doit point être levé, jusqu'à ce que la plaie soit réunie. S'il se forme sur ses lévres quelque caillot de sang ou de glaires, on la nettoie légérement avec de la charpie, sans déranger le bandage. Ce pansement, tout simple qu'il est, réussit mieux que ne feroit un appareil inutile de cataplasmes & de beaumes qui rendroient la plaie de mauvaise nature, & en retarderoient la guérison.

CHAPITRE III.

Renversement du Coccyx.

LA déchirure du ligament, qui unit le coccyx avec l'os *sacrum*, ou plutôt sa séparation de l'un ou de l'autre de ces os, donne lieu au renversement du coccyx.

Signes & Symptômes du Renversement du Coccyx.

Cet accident est annoncé par une douleur très-vive dans cette partie, par une difficulté que les malades éprouvent à être couchées sur le dos, quelquefois par des efforts aussi con-

ſidérables que ceux de l'accouchement. Ces accidens ſont occaſionnés par la ſaillie que fait en arriere, ou extérieurement, la pointe du coccyx, & par la tumeur que forme ſa baſe, dans l'endroit de ſa jonction avec l'os *ſacrum* ; tumeur que l'on reconnoît aiſément par l'introduction du doigt *index* dans l'anus.

Cure du Renverſement du Coccyx.

On tente d'abord la réduction du coccyx, en introduiſant deux doigts dans le fondement, juſques ſur la baſe, & l'on applique l'autre main ſur la face externe. L'os étant ainſi ſaiſi, on le pouſſe en bas ; &, en même temps, on porte ſa baſe en dehors, avec les doigts qu'on a introduits dans l'anus, & ſa pointe vers le vagin avec la main qui eſt appliquée ſur ſa face extérieure. La réduction étant faite par ce moyen, on la contient avec des compreſſes. La malade doit avoir l'attention de ne point aller à la garde-robe, que par le ſecours des lavemens, juſqu'à ſa parfaite guériſon.

Lorſque la réduction du coccyx eſt retardée, la partie s'enflamme. Il ſeroit trop difficile alors, & trop douloureux d'entreprendre cette opéra-

tion : il faut auparavant diminuer l'inflammation, par des saignées & des cataplasmes émolliens, jusqu'à ce que la réduction soit praticable.

CHAPITRE IV.

Relâchement, Renversement de la Matrice, du Vagin, de l'Anus.

LE relâchement du vagin, assez fréquent chez les femmes en couche, se manifeste par une tumeur, ou gros bourrelet qui s'est formé sous l'arcade du pubis. On le distingue par la mollesse de la tumeur, & par son canal qu'il est très-aisé de reconnoître par l'introduction du doigt *index*. Si ce relâchement est considérable, les membranes, qui le forment, s'engagent insensiblement ; & la réduction de cet organe devient difficile. Dans ce cas, si l'on s'apperçoit de quelque symptôme d'inflammation, il faut avoir recours à des saignées réitérées, à des fomentations avec le lait, ou la décoction de racines de guimauve, de feuilles de bouillon-blanc.

Moyens de rétablir dans ſa place le Vagin relâché.

Lorſque l'inflammation n'a pas lieu, ou lorſqu'elle eſt diſſipée, on repouſſe le bourrelet avec ménagement, le plus haut poſſible, au-deſſus de l'os pubis. Il arrive ſouvent que le vagin, étant ainſi remis à ſa place, ne paroît plus au-dehors : cependant, s'il ne ſe ſoutient pas de lui-même, on rapproche les extrêmités antérieures des grandes lévres : on les contient avec une compreſſe de linge fin, en pluſieurs doubles, qu'on aſſujettit & ſoutient par un bandage fait de façon que l'orifice du vagin ne ſoit point fermé. On baſſine, tous les jours, ces parties avec du gros vin adouci avec un peu d'eau. On peut y faire infuſer des roſes rouges, ſi le relâchement ſe ſoutient quelques jours après l'accouchement. S'il perſiſte, malgré ces ſecours, lorſque les lochies ont ceſſé naturellement, on peut faire des injections dans le vagin, avec ce même vin aſtringent.

Relâchement & Renverſement de la Matrice.

La matrice, lorſque ſes ligamens ſont

relâchés, defcend dans le vagin, dans la vulve, & même au-dehors, jufques vers le milieu des cuiffes, où elle forme une tumeur confidérable.

On diftingue la matrice relâchée de tout autre corps, par l'ouverture de fon orifice que l'on touche, en introduifant un doigt dans le vagin, jufqu'à l'endroit où elle eft defcendue. Si elle eft au-dehors, on diftingue fenfiblement fon orifice qui eft toujours imbu de quelqu'humeur : ce qui ne laiffe pas d'équivoque fur la chûte de ce vifcere.

Symptômes du Relâchement de la Matrice.

Le relâchement de la matrice caufe une pefanteur dans le bas-ventre, une difficulté d'uriner, des douleurs aux reins; aux lombes, &c.

Caufe de ces Accidens.

Ces accidens furviennent dans les accouchemens laborieux, ou à leur fuite, à l'occafion de grandes toux, d'éternumens violens, de chûtes confidérables, de rudes fécouffes, d'extenfions forcées des membres, de garderobes laborieufes, de lochies abon-

dantes, de cours-de-ventre obſtinés, & de la manœuvre téméraire des ſages-femmes ignorantes.

Danger des Deſcentes de la Matrice.

Les deſcentes de la matrice dans le vagin ſont très-incommodes, ſans être dangereuſes. Si ce viſcere ſort au-dehors, ſa chûte eſt inquiétante & inſupportable : il s'emflamme quelquefois, & ſe gangrene.

Moyens de rétablir la Matrice relâchée.

Lorſque la matrice n'eſt deſcendue que dans le vagin, on la remet à ſa place, en faiſant coucher la malade ſur le dos, les feſſes plus élevées que la la tête : la matrice alors ſe rétablit ordinairement d'elle-même dans ſa ſituation naturelle. Si elle eſt ſortie hors de la vulve, on fait coucher la malade, après avoir rendu ſon urine, dans la même ſituation que je viens d'obſerver. On fomente, avec du vin & de l'eau tiede, toute la partie qui eſt ſaillante. On garnit enſuite ſes mains d'un linge fin & uſé, & l'on eſſaie de la faire rentrer par les douces & lé-

geres compreſſions ſucceſſives, que l'on fait de côté & d'autre.

Il arrive quelquefois que la matrice eſt tellement gonflée, qu'il n'eſt pas poſſible de la rétablir à ſa place, par ce ſeul moyen. Dans ce cas fâcheux, on tient la femme au lit dans la même ſituation : on la met a une tiſane de chiendent, ou de laitue, & au bouillon pour toute ſa nourriture. Si ce viſcere paroît s'enflammer, on fait des ſaignées du bras, & on les réitere, ſelon les indications qui ſe préſentent. On fait des fomentations émollientes, & enfin de nouvelles tantatives, dès que l'inflammation a ceſſé, pour rétablir la matrice dans ſa ſituation naturelle.

Moyens de retenir à ſa place la Matrice relâchée.

La matrice étant rétablie dans ſa place, la malade doit reſter couchée ſur le dos, de façon que les feſſes ſoient auſſi élevées que la tête, les cuiſſes l'une contre l'autre, & les genoux relevés, juſqu'à ce que ce viſcere ſoit raffermi dans ſa ſituation naturelle. On continue les injections dans le vagin, deux ou trois fois par jour, avec du vin rouge, modérément chaud. Si, malgré

malgré ces précautions, la matrice reste relâchée, on introduit, pour la soutenir, un pessaire dans le vagin. Le pessaire le plus commode, dont on puisse se servir, est une pomme reinette, d'une grosseur convenable. On y fait un trou au milieu pour donner une issue libre aux écoulemens qui se font par cette voie ; il faut garnir la pomme d'un ruban qui s'étende jusqu'à la vulve, pour la retirer, la nettoyer & la changer à volonté.

Renversement de la Matrice.

Lorsque la matrice se renverse, elle se retourne de façon que ses parois & ses membranes internes prennent la place de celles de la superficie : son fond se replie dans sa cavité, porte sur l'orifice, & s'introduit dans le vagin ou dans la vulve, l'excede & forme une tumeur au-dehors. Le fond de ce viscere paroît alors sensiblement, sans aucun vestige d'orifice : il ressemble à une masse de chair sanglante, où l'on apperçoit des sinuosités. Quelquefois on y voit encore inhérentes des portions, des membranes ou du *placenta*.

Le renversement de la matrice est toujours accompagné d'hémorrhagie

plus ou moins conſidérable, qui en rend la réduction plus néceſſaire & plus preſſante : d'ailleurs il eſt mortel, ſi l'on ne rétablit pas promptement ce viſcere.

Les cauſes du renverſement de la matrice ſont les mêmes que celles de ſon relâchement.

Cure du Renverſement de la Matrice.

Le renverſement de la matrice eſt total, ou en partie. Lorſqu'il n'eſt qu'en partie, on le diſtingue, en portant le doigt vers ſon orifice, à la place duquel on en trouve le fond. Il eſt aiſé alors de rétablir ce viſcere, en avançant les doigts & la main même s'il eſt néceſſaire, pour le repouſſer ſans violence dans ſa ſituation ordinaire. Cet accident eſt ſouvent compliqué d'hémorrhagie qui ceſſe, dès que le fond de la matrice eſt rétabli à ſa place.

Lorſque la matrice eſt hors de la vulve, on la nettoie légérement avec du lait, ou bien avec une décoction de racines de guimauve, ou de graine de lin. On fait coucher la malade ſur le dos, les feſſes élevées : on inſinue latéralement les doigts & les deux mains humectés d'huile, vers le col

de ce viſcere ; on le preſſe ſans violence, en dirigeant ſucceſſivement ces deux forces, du fond vers l'orifice.

Si l'on continue cette manœuvre, avec patience & dextérité, le corps de la matrice reprend inſenſiblement ſon reſſort ; les fibres orbiculaires de ſon fond reprennent leur élaſticité ; & bientôt l'on reſſent agir leur force de contradiction ſous les mains qui la ſollicitent. Cette force croît & augmente : la matrice ſe rétablit ſenſiblement ; & enfin il s'en fait une détente ſoudaine, comme une eſpece d'exploſion qui dilate tout-à-coup ſon fond, & le porte à ſa place ordinaire.

On ne doit jamais retarder les moyens néceſſaires pour rétablir dans ſon état naturel la matrice renverſée, & pour la remettre à ſa place, de crainte que ſon orifice ne revienne ſur lui-même & ne ſe reſſerre ; ce qui mettroit un obſtacle invincible à cette opération.

Il eſt très-dangereux de faire violence à ce viſcere, & de le pouſſer avec force pour le rétablir, comme on le pratique trop ordinairement avec témérité ; les effets ordinaires de cette manœuvre ſont l'inflammation, la gangrene & la mort.

Il ſeroit, ſans doute, bien moins

dangereux d'abandonner cette opération à la nature, lorſqu'on la reconnoît impraticable. On a vu, dans des cas pareils, ce viſcere tomber en lambeaux gangrenés, ou en forme d'eſcarre, & les malades guérir.

Chûte de l'Anus.

C'eſt une eſpece de bourrelet, ou de tumeur, formé au-dehors, par le relâchement de l'extrêmité de l'inteſtin *rectum*. Il eſt eſſentiel de remettre ſans retardement cet inteſtin dans ſa ſituation naturelle.

Moyens de remédier à la Chûte de l'Anus.

On enveloppe le doigt du milieu de la main droite, d'un linge fin & propre, en forme de doigtier; on l'introduit au milieu du bourrelet, en le pouſſant en avant; l'extrêmité de l'inteſtin relâché ſuit ce mouvement, rentre à meſure que le doigt avance, & ſe rétablit à ſa place.



CHAPITRE V.

Hernies des Femmes en couche.

ON entend par hernies, des tumeurs externes, formées par la ſortie de quelque viſcere du bas-ventre, à l'occaſion de la rupture, ou du relâchement du péritoine.

Différentes eſpeces de Hernies.

Il y a différentes eſpeces de hernies : on les diſtingue par les parties où elles ſe forment. C'eſt, en général, ſur toute la ſuperficie de l'*abdomen*, aux régions épigaſtrique, à l'ombilicale, principalement au nombril, aux latérales, à l'hypogaſtrique au-deſſus du pubis, aux aînes, aux cuiſſes, au trou ovale, au vagin, à l'anus, au dos. On me diſpenſera de faire connoître, en particulier, toutes ces hernies : je m'arrêterai à celles qui ſont les plus ordinaires aux femmes en couche, après des accouchemens laborieux.

Hernies ordinaires aux Femmes en couche.

Ces hernies ſont l'exomphale, la ventrale, le bubonocèle. La premiere ſe forme à l'ombilic; la ſeconde, déſignée par le terme *éventration*, à l'interſtice de la ligne blanche & des fibres des muſcles droits, ou à leurs portions aponévrotiques; la troiſieme, aux aînes.

Il ne paroît pas toujours des tumeurs au-dehors, au commencement des hernies, lorſqu'il n'y a qu'un engagement de l'inteſtin dans un ſimple relâchement du péritoine : la hernie eſt indiquée alors par des ſignes & des ſymptômes qui la caractériſent; on ne peut pas la méconnoître. Cependant il eſt très-ordinaire que ces tumeurs ventrales deviennent conſidérables, même pendant l'accouchement, ou peu de temps après, par une portion des viſceres qui s'échappent par la rupture ou le relâchement du péritoine. Il ſemble alors que ces parties ainſi échappées, forment un ſecond ventre, qui porte juſques ſur les cuiſſes : on voit par-là, la néceſſité de prévenir ou de remédier promptement a un tel déſordre.

Symptomes des Hernies.

Les ſymptomes des hernies ſont des dérangemens d'eſtomac, des digeſtions laborieuſes, des laſſitudes ſpontanées, des défaillances des nauſées, des vomiſſemens, . des hoquets, des étranglemens des parties des inteſtins qui forment la tumeur, des flatuoſités incommodes, des coliques violentes, des érétiſmes de l'*abdomen*, des convulſions, & enfin des inflammations, la gangrene & la mort.

Cauſes des Hernies des Femmes en couche.

Les cauſes ordinaires de ces hernies ſont des groſſeſſes laborieuſes, de grands efforts dans le travail de l'accouchement, des vomiſſemens & des éternumens violens, des vives coleres, des coups reçus ſur le ventre, des chûtes.

Cure des Hernies des Femmes en couche.

Dès qu'une femme eſt accouchée, on doit faire des recherches ſur l'*abdomen*, principalement après des ac-

couchemens laborieux, pour s'aſſurer s'il ne s'y feroit point fait quelque hernie : s'il s'y en trouve, quelle que ſoit la partie qu'elle occupe, on eſſaie de la faire rentrer ; & on la contient enſuite par des bandages propres à chaque partie.

Cette opération ſe fait en rétabliſſant dans leur état naturel les parties des viſceres, qui ſe ſont deplacées, par le moyen de douces compreſſions en divers ſens, avec les doigts, ſans employer trop de force, crainte de les bleſſer, de les meurtrir, de les enflammer. A cet effet, on place ſur un lit la malade couchée horizontalement, & de façon que les pieds ſoient plus élevés que le tronc & la tête. Cependant lorſque l'on fait la réduction du bubonocèle, il faut pencher la malade du côté oppoſé à la hernie.

Lorſque l'étranglement eſt conſidérable, & que les ſymptomes deviennent de plus en plus graves, la ſaignée devient néceſſaire : elle prévient l'inflammation, & rend la réduction de la hernie plus praticable.

On facilite cette opération, en appliquant ſur la tumeur des cataplaſmes faits avec les quatre farines réſolutives, cuites à l'eau : on y ajoute, à la fin de la cuiſſon, un peu d'huile & de

vinaigre ; enſuite on tente de nouveau la réduction. Lorſqu'on a eu le bonheur de réuſſir dans cette opération, on contient la hernie avec un bandage propre à chaque partie où elle s'eſt formée.

Si tous ces moyens deviennent impuiſſans, on doit craindre pour la vie de la malade. Il ne reſte d'autre reſſource que l'opération qui conſiſte à ouvrir le ſac herniaire, pour dégager l'inteſtin de l'étranglement, & le faire rentrer. Cette opération eſt très-délicate: elle ne peut être confiée qu'à des Chirurgiens inſtruits & exercés dans leur art.

Lorſque la réduction de la hernie eſt faite, ſans avoir eu recours aux inſtrumens, on y applique un bandage pour la contenir. Il faut s'aſſurer avec une ſcrupuleuſe attention, que l'inteſtin ſoit parfaitement rétabli à ſa place, lorſqu'on applique le bandage: autrement on le meurtriroit, & l'on y cauſeroit une inflammation qui ſeroit bientôt ſuivie de la gangrene & de la mort. Lorſqu'on met le bandage, la malade doit être couchée horizontalement ſur ſon lit, de même qu'elle l'étoit pendant la réduction de la hernie.

Bandage simple pour l'Exomphale.

On couvre une plaque de fer, d'un diametre plus grand que la tumeur, d'une peau de chamois, qu'on laisse lâche du côté qui doit porter sur la hernie : on garnit ce côté de crin, de coton ou de laine, de façon qu'il ait la forme d'une pelote ; on attache sur la plaque une ceinture de cuir, que l'on double de toile neuve, & que l'on garnit comme la plaque. On entoure le corps de la malade de cette ceinture qu'on fait revenir sur la plaque du côté opposé, pour l'y attacher avec un crochet ou une boucle. Si, dans quelque cas pressant, on ne pouvoit pas se procurer aisément une plaque de fer, on en feroit, par provision, de bois ou de liége.

Bandage pour les Hernies ventrales.

Lorsque la tumeur herniaire est petite, on peut se servir d'un bandage à-peu-près semblable à celui de l'exomphale, en le faisant toujours d'un diametre plus grand que celui de la hernie. Si, au contraire, la tumeur est considérable, on fait

un bandage plus conditionné en prenant le ſuivant pour modele.

Prenez demi-aune ou plus de futaine, ou de toile épaiſſe : doublez & pliſſez-là par ſa partie inférieure ; attachez à ſa partie ſupérieure une bande qui s'allonge de chaque côté, pour faire le tour du corps ; attachez un cordon à l'un des bouts, pour le faire paſſer dans l'autre, & les lier enſemble. Garniſſez chaque côté du bandage, d'un ruban aſſez long pour paſſer entre les cuiſſes, chacun de ſon côté, & revenir par-derriere s'attacher à deux cordons préparés de chaque côté du ventre, à la ceinture du bandage.

Il faut appliquer de chaque côté de la hernie, ſi le relâchement eſt conſidérable, de grandes compreſſes en pluſieurs doubles, qui ſe joignent ſur la ligne blanche, & les aſſujettir avec le bandage.

Bandages pour le Bubonocèle.

On fabrique des bandages de différentes eſpeces pour les hernies des aînes. C'eſt aux artiſtes, qui s'occupent de cette partie qu'il faut s'adreſſer pour en avoir de propres aux hernies que l'on veut aſſujettir. On peut, en

attendant, appliquer ſur la hernie, après l'avoir exactement réduite, une pelote ſemblable à celle qui eſt indiquée pour l'exomphale, & la garnir de bandes & de cordons, comme celle de la hernie ventrale.

CHAPITRE VI.

Hémorrhoïdes des Femmes en couche.

ON entend par hémorrhoïdes un engorgement des vaiſſeaux ſanguins de l'anus & du *rectum*, tantôt avec écoulement, tantôt ſans écoulement de ſang.

Diviſion des Hémorrhoïdes.

Elles ſont internes ou externes. Les premieres ſont placées dans l'intérieur de l'inteſtin *rectum*, au-deſſus de l'os *ſacrum*. Les dernieres forment chacune une tumeur au-dehors de la marge de l'*anus*. On appelle *aveugles* les hémorrhoïdes qui ne fluent pas ; & *ouvertes*, celles qui fluent.

Symptomes des Hémorrhoïdes.

Les ſymptomes des hémorrhoïdes ſont une peſanteur conſidérable au

fondement, avec des élancemens & des pulſations très-vives, quelquefois avec fiévre. Les bouts des vaiſſeaux engorgés ſont rouges, animés, & font des douleurs ſi vives, qu'elles ôtent aux malades le repos & le ſommeil.

Cauſes des Hémorrhoïdes.

Ces cauſes ſont, la compreſſion de la tête de l'enfant, dans les accouchemens laborieux, ſur les vaiſſeaux hémorrhoïdaux; les fréquens attouchemens que font les ſages-femmes, le plus ſouvent très-mal-à-propos, pour dilater le vagin. Ces accidens irritent les vaiſſeaux hémorrhoïdaux, gênent la circulation du ſang dans leurs calibres, l'y ſuſpendent, l'y arrêtent : il s'enſuit des engorgemens, des déchiremens des membranes, des inflammations, &c.

Indications curatives des Hémorrhoïdes des Femmes en couche.

Les indications curatives exigent d'amollir, d'adoucir, de réſoudre les engorgemens des vaiſſeaux hémorrhoïdaux & de les évacuer.

Méthode curative des Hémorrhoïdes des Femmes en couche.

On expoſe les hémorrhoïdes à la vapeur du lait chaud, à celle d'une décoction de plantes émollientes; on en fait des bains, où l'on met le ſiege: on humecte les hémorrhoïdes avec une décoction de feuilles de bouillon-blanc & de morelle. On y applique des cataplaſmes avec la mie de pain & le lait, où l'on ajoute un peu de ſafran, ou bien avec la joubarbe & les feuilles de morelle, cuite ſous la cendre. Si les hémorrhoïdes ſont internes, on fait des injections dans le *rectum*, avec les décoctions précédentes, ou avec le lait. Lorſque ces ſecours ne ſoulagent pas les douleurs, on place la malade ſur une chaiſe percée, & on lui fait recevoir au fondement des fumigations de ſemence de juſquiame.

Dans les intervalles de ces ſecours, on ſe ſert utilement d'un onguent composé avec le *populeum*, l'écaille d'huitres calcinée & réduite en poudre impalpable: on ajoute, ſur quatre onces de cet onguent, demi-gros d'*opium* diſſous dans l'eau, & incorporé avec le jaune d'œuf.

Lorſque l'inflammation des hémorrhoïdes donne la fiévre, on a recours à la ſaignée du bras. On fait prendre des boiſſons délayantes & adouciſſantes. Si tous ces ſecours ne réuſſiſſent point, on applique quatre ou cinq ſang-ſuës au fondement. Il eſt de la prudence de ſe précautionner contre l'hémorrhagie qui ſurvient quelquefois, mais très-rarement à la ſuite de cette opération. Si elle a lieu, on y remédie en appliquant ſur les vaiſſeaux ouverts de l'agaric de chêne, ou de l'amadou.

CHAPITRE VII.

Incontinence d'Urine, Strangurie des Femmes en couche.

L'INCONTINENCE d'urine eſt un écoulement involontaire, dont les malades ne s'apperçoivent pas ſouvent, & qui eſt occaſioné par le relâchement du ſphincter de la veſſie.

Différence de l'Incontinence d'Urine, d'avec la Strangurie & le Diabètes.

On diſtingue l'incontinence d'urine de la ſtrangurie, en ce que, dans

celle-ci, les malades rendent les urines goutte à goutte, fréquemment, & toujours avec douleur, chaleur & cuiſſon.

L'incontinence d'urine differe auſſi du diabètes, en ce que celui-ci eſt caractériſé par des évacuations copieuſes d'urine, accompagnées d'une ſoif preſſante, & ſuivie d'un amaigriſſement conſidérable, qui fait des progrès rapides, d'une débilité des fonctions, & d'une foibleſſe générale dans les membres.

Cauſes de l'Incontinence d'urine.

Elle provient ſouvent d'une fatigue du ſphincter de la veſſie, ſans qu'il y ait meurtriſſure ni contuſion; de convulſions, de compreſſions trop fortes, & de durée, de la tête de l'enfant, retenue au paſſage, ſur le col de la veſſie & le ſphincter de l'urèthre; de déchirures faites par l'imprudence des ſages-femmes, ou par des inſtrumens mal conduits; de l'inflammation & de ſes ſuites, comme de la ſuppuration, & plaies reſtées fiſtuleuſes; de la gangrene qui, lorſqu'elle guérit, laiſſe après elle un relâchement incurable du ſphincter de la veſſie.

Cure de l'Incontinence d'urine.

Lorſqu'elle provient de la ſimple fatigue du col & du ſphincter de la veſſie, ſans meurtriſſure ni contuſion, la nature y remédie, dans peu de temps, ſans le ſecours de l'art. Lorſque la fatigue du ſphincter a été conſidérable, & de durée, ſur-tout chez des femmes dont la fibre eſt lâche, l'écoulement ne guérit point ſans le ſecours de l'art.

Dans ce cas, on fait des fomentations ſur ces parties, avec du vin rouge chaud, où l'on fait infuſer la véronique, le ſerpolet, la mille-feuille, les roſes de provins, & l'on applique ſur la partie ſupérieure de la vulve, des compreſſes imbibées de cette infuſion. Si l'incontinence d'urine ſubſiſte après l'écoulement des lochies, on met en uſage des décoctions aſtringentes, dont on fait des fomentations, des injections dans le col de la veſſie, avec la décoction de balauſtes, de cachou, de plantain, où l'on ajoute, par livre de ce liquide, vingt-cinq gouttes d'eau blanche de Rabel, ou d'eſprit-de-vitriol. On ſe ſert des mêmes ſecours, dans les relâchemens qui ont pour cauſe des inflammations,

de longues ſuppurations, des gangrenes, &c.

Les incontinences d'urines, qui ſont précédées d'inflammation, commencent par une difficulté d'uriner : on les prévient, en employant à propos les ſecours propres à la ſtrangurie.

Strangurie des Femmes en couche.

La ſtrangurie eſt une envie fréquente & preſſante d'uriner, ſans qu'on puiſſe rendre l'urine qu'en petite quantité, ou goutte-à-goutte, avec douleur, chaleur & cuiſſon. D'aillleurs les malades éprouvent un ſentiment de froid, lorſque l'urine paſſe ; une chaleur & une ardeur conſidérables, après qu'elle a paſſé.

Cauſes de la Strangurie.

L'inflammation de la matrice, celle du vagin, ſont les cauſes ordinaires de la ſtrangurie des femmes en couche, qui ſe termine, lorſque l'inflammation a ceſſé, par une incontinence d'urine. La cauſe prochaine immédiate de cette difficulté d'uriner eſt un reſſerrement ſpaſmodique & phlogiſtique du col de la veſſie.

Cure de la Strangurie.

On guérit la ſtrangurie avec les mêmes remedes qu'exigent l'inflammation de la matrice & celle du vagin. Ce ſont des ſaignées du bras réitérées, des lavemens émolliens, des fomentations, des injections & des cataplaſmes de la même qualité, avec des boiſſons d'eau de veau, de poulet, de petit-lait, de décoction de graine de lin : on tient les malades aux bouillons de veau & de volaille, &c.

CHAPITRE VIII.

Pertes de Sang après l'Accouchement.

ON entend par pertes de ſang des femmes en couche, un écoulement de ce liquide, plus abondant & de plus de durée que celui des lochies rouges, qui eſt proportionné au tempérament des malades.

Différentes cauſes des Pertes rouges des Femmes en couche.

Ces pertes proviennent du déchirement des orifices des vaiſſeaux de

la matrice, par l'effet d'un accouchement laborieux; de l'extraction trop violente de l'arriere-faix; de quelque lambeau du *placenta*, resté adhérent aux parois de ce viscere, ou qui en est séparé, des caillots de sang, retenus dans sa cavité, qui l'empêchent de se resserrer.

Elles peuvent aussi provenir d'un relâchement des membranes internes de la matrice & des bouts de ses vaisseaux excrétoires, qui restent trop ouvertes après l'accouchement, faute d'un ressort suffisant pour se resserrer. On reconnoît & l'on désigne cet état de la matrice, par le terme *inertie*.

Signes des Pertes qui proviennent de la violence faite à la Matrice, & du Déchirement de ses Vaisseaux.

Les malades éprouvent des douleurs aiguës, des tranchées, des mouvemens spasmodiques, des sensations de déchirement dans les régions des reins, des lombes, de l'hypogastre, lesquelles sensations s'étendent jusqu'au *pubis*, & souvent jusqu'à la vulve, par les membranes du vagin. Ces symptomes occasionnent bientôt un épuisément général, dont les effets sont des intermittences, des inéga-

lités dans le pouls, des inquiétudes, des angoiſſes, des hoquets, des foibleſſes & des ſyncopes mortelles.

Signes qui indiquent que les Pertes proviennent de l'adhérence du Placenta.

Tous les ſymptomes précédens ont lieu dans ce dernier cas; mais ils ſont moins violens & moins généraux. On s'aſſure de cette cauſe, en examinant la maſſe du *placenta*: on y diſtingue la place où tenoit le lambeau qui s'en eſt ſéparé.

Signes qui indiquent qu'une partie du Placenta, *ou des Caillots de ſang, ſont iſolés dans la Matrice.*

Les pertes ſont conſidérables: les malades éprouvent, au lieu de douleurs, un abattement général des forces; des angoiſſes, des inquiétudes, des tintemens d'oreilles, des mouvemens ſpaſmodiques, des convulſions, des ſyncopes, &c.

Signes des Pertes cauſées par l'inertie de la Matrice.

Ces ſignes ſont tous les ſymptomes de l'épuiſement. La malade tombe

dans un affaiſſement général, qui fait des progrès rapides, ſans reſſentir ni douleurs ni tranchées; alors le danger eſt imminent. Elle riſque moins, lorſqu'elle reſſent quelques douleurs. Si les douleurs ſont conſidérables, le danger eſt plus éloigné; & elle doit moins craindre pour ſa vie.

Moyens de remédier aux Pertes de ſang, qui proviennent de déchiremens des vaiſſeaux de la Matrice.

Les pertes de cette nature ſont toujours très-dangereuſes: elles exigent un prompt ſecours. On couche la malade dans ſon lit, horizontalement, ſans que la tête, le tronc, les feſſes ſoient plus élevés les uns que les autres. On ne ſerre le ventre ni avec des bandes, ni avec des compreſſes: l'air de la chambre doit être tempéré; & la malade ne doit pas être trop couverte. Sa boiſſon la plus convenable, eſt le petit-lait, l'eau de poulet ou de veau: on peut donner auſſi une légere décoction d'avoine, de riz ou de gruau. On ne permet d'abord pour toute nourriture, que quelque priſe légere de bouillon de veau ou de jeune volaille; on l'augmente à proportion que la perte &

les ſymptomes diminuent ; on fait alors le bouillon avec le veau, la volaille & le mouton.

Si, malgré ces précautions, la perte ſubſiſte ſans apparence de diminution, on fait une ou deux petites ſaignées du bras, proportionées aux forces de la malade.

Dès le commencement de la perte, il eſt eſſentiel d'avoir recours à des lavemens émolliens, dans leſquels on ajoute quelques cuillerées de miel ordinaire, ou de celui de nénuphar. Par ce moyen, on débarraſſe le canal inteſtinal d'excremens ſouvent d'urcis, très-propres à entretenir la perte par leur ſéjour, & à l'augmenter par des compreſſions & des irritations ſur les membranes des boyaux, & ſur le corps de la matrice.

Secours extérieurs dans les Pertes de ſang, lorſqu'elles ſont extrêmes.

Lorſque la perte eſt extrême, on couche la malade à plat, ou horizontalement, ſur une paillaſſe : on ne la couvre que d'un ſimple drap. On applique ſur les régions des reins, des lombes, ſur le bas-ventre, juſqu'au *pubis*, des ſerviettes trempées dans l'eau froide juſqu'au terme de la glace,

dans l'oxycrat ou le vinaigre froids. On fait dans la matrice des injections avec le vin rouge, l'oxycrat ou le vinaigre tiedes. On se sert aussi, pour faire des injections, des décoctions de plantain, de renouée, de bourse-à-pasteur, ou d'autres plantes astringentes. On applique à froid, avec succès, sur la région du *pubis*, de la fiente de porc, imbibée de vinaigre. Les cataplasmes avec la pulpe des plantes astringentes & le vinaigre produisent à peu-près le même effet.

Usage des Astringens intérieurement.

L'épuisement étant porté au point où l'équilibre commence à fléchir entre les liquides & les solides, ce qu'on reconnoît par de légeres foiblesses, on fait prendre des astringens intérieurement. Ce n'est que dans le cas de foiblesse, que les astringens sont propres à modérer les pertes & à les arrêter. Si l'on fait auparavant usage de ces remedes, ils portent leur action astringente sur tout le systême des vaisseaux : la circulation du sang en est généralement précipitée ; & ce liquide est déterminé avec plus de rapidité, par cette augmentation de ressort, vers les vaisseaux ouverts de

la matrice. Comme il y trouve moins de résistance que par-tout ailleurs, il s'échappe avec plus de rapidité : l'hémorrhagie en devient plus abondante & plus dangereuse.

Lorsque la foiblesse de la malade est au point où elle peut supporter sans danger l'usage des astringens, on se sert de la decoction, ou des sucs des plantes qui ont cette qualité, telles que la grande consoude, le plantain, la renouée, la bourse-à-pasteur : on fait prendre, toutes les deux heures, quatre ou cinq onces de leur décoction, ou deux ou trois onces de leur suc. On rend les décoctions & le suc plus efficaces, en ajoutant à chaque prise de la poudre de cachou, de sang de-dragon, de craie de Briançon, de pierre hématite, de terre sigillée. Les doses de chacune de ces substances sont depuis quinze grains jusqu'à un gros; de sorte qu'on peut, toutes les deux heures, en mettre trente grains, ou d'une seule, ou de deux ou trois parties égales. Si l'on aime mieux donner ces astringens en décoction, on peut en faire bouillir deux gros, avec les plantes, dans environ une livre & demie deau, & en donner une tasse à café, toutes les deux heures, adoucie avec

quelque ſyrop, tel que celui des coings, de chicorée, de limons, &c. On rend ces remedes plus efficaces, en étendant ſur chaque priſe dix ou douze gouttes de la liqueur minérale anodine d'Hoffman, ou bien quatre ou cinq gouttes d'eau blanche de Rabel.

L'eau de Rabel eſt très-eſtimée pour arrêter les pertes de ſang; mais on ne doit s'en ſervir qu'en obſervant les précautions néceſſaires pour l'uſage des aſtringens: on peut la donner dans la tiſane ordinaire. A cet effet, on fait bouillir la racine de grande conſoude, ou toute autre plante aſtringente, dans de l'eau commune; & dans chaque pinte de décoction, on en verſe de cinquante à cinquante-cinq gouttes qu'on adoucit avec une once & demie de ſyrop de capillaire. Dans des cas preſſans, on peut faire des injections dans la matrice, avec cette tiſane tiede.

Il faut faire attention de diminuer la doſe des aſtringens, & d'en modérer l'uſage, à meſure que les pertes s'affoibliſſent: on ne donne, vers la fin, que de ſimples infuſions des plantes qui ont cette vertu.

Lorſqu'on a à craindre des syncopes, par rapport à la grande foibleſſe

des malades, on leur fait prendre, deux ou trois fois par jour, vingt grains & jusqu'à demi-gros de confections d'alkermès, d'hyacinthe, ou bien, deux fois par jour, le matin & le soir, demi-gros de thériaque.

Des Purgations dans les Pertes de sang, qui proviennent du déchirement ou de l'irritation des vaisseaux.

Les purgatifs sont daugereux, lorsque les pertes sont abondantes, surtout au commencement de celles qui proviennent de l'irritation & du déchirement des vaisseaux de la matrice. On ne peut & on ne doit en faire usage, que lorsque les pertes traînent en longueur, qu'elles sont modérées; & qu'il est comme certain que le désordre des digestions, ou les embarras des premieres voies peuvent les entretenir & les favoriser. Dans de telles circonstances, la malade a un mauvais goût à la bouche : son halaine exhale une odeur désagréable; sa langue est chargée de limon, & sa bouche est pâteuse; ses urines sont crues; ses gardes-robes sont boueuses, glaireuses, grisâtres.

Ces symptomes exigent l'usage de purgatifs légers. On fait prendre, peu

dant trois ou quatre jours le matin, l'infusion d'un gros de rhubarbe concassée dans cinq onces d'infusion de scolopendre ou de chicorée sauvage : ou y fait fondre, tous les quatre on cinq jours, deux onces de manne. On réitére ce purgatif, dans le même ordre, pendant tout le temps que les mêmes indications subsistent.

Méthode curative des Pertes qui proviennent de corps étrangers dans la Matrice.

Lorsque la perte de sang provient de quelque corps étranger, qu'il soit inhérent à la matrice, ou qu'il ne le soit point, le secours le plus prompt & le plus efficace qu'on puisse donner à la malade, c'est d'en faire l'extraction. A cet effet, on introduit la main bien graissée dans la matrice, s'il est possible, sans faire violence à ce viscere & sans le meurtrir : on cherche le corps étranger ; on le saisit & on le conduit, sans le lâcher & sans précipitation, hors du canal du vagin.

Si c'est une portion du *placenta*, qui est restée adhérente à la matrice, ce que l'on distingue par le tact qui éprouve de la résistance, il ne faut

point l'arracher avec force, mais avec beaucoup de ménagement.

On porte légérement la partie externe de la main sur la paroi interne de la matrice, à l'endroit où le lambeau du *placenta* est adhérent : on le détache doucement & successivement avec les doigts disposés en forme de cuiller, & on le conduit hors du vagin ; on en fait de même des autres corps étrangers : je l'ai déjà observé dans les *Instructions sur les Accouchemens*.

L'extraction bien ménagée des corps étrangers, qui ont resté dans la matrice, fait cesser en même temps la perte & le danger.

Cure des Pertes de sang qui proviennent du relâchement ou inertie de la Matrice.

On doit employer les moyens les plus propres à rétablir le ressort des vaisseaux de la matrice, & leur élasticité, afin que les parois internes de ce viscere se resserrent & rentrent dans l'ordre de la nature.

On couche la malade à plat : on fait des frictions légeres sur le bas-ventre, pour ranimer les fibres nerveuses & rappeller leur ton ; on y

fait des fomentations & des injections astringentes : on y applique des cataplasmes de la même qualité ; & l'on fait en tout la méthode curative déjà indiquée dans ce Chapitre, pour les pertes de sang, lorsqu'elles sont extrêmes. (*Voyez* page 48.)

Les lavemens émolliens seroient nuisibles : ils favoriseroient le relâchement. Cependant il est indispensable d'en donner, de deux jours l'un, qui ayent une vertu tonique, tant pour débarrasser les boyaux des gros excrémens, que pour seconder les essais que l'on fait par d'autres moyens, pour rétablir le ressort de la matrice. Ces lavemens doivent être composés d'une eau de savon légere : ils sont très-propres à remplir les indications de cette maladie.

L'orangeade, la limonade, l'infusion de mille-feuille, de scolopendre, de chicorée sauvage; l'eau de fontaine froide aux repas, avec un peu de vin, sont les boissons les plus indiquées dans le relâchement de la matrice. Les alimens doivent être plutôt solides que liquides : ceux-ci favoriseroient le relâchement.

Purgatifs dans les Pertes qui proviennent du relâchement.

Si la malade éprouve des nausées, des hoquets, des envies de vomir; si elle a la langue chargée, un mauvais goût à la bouche, & le visage bouffi ou bilieux, on ne peut pas se dispenser d'avoir recours aux purgatifs, pourvu que les pertes soient modérées. Les purgatifs les plus propres sont les mirobolans citrins, les tamarins, le syrop magistral, la manne, & le sel végétal.

Si, malgré les purgatifs, l'estomac ne se rétablit pas, on fait prendre, tous les matins, des bols composés de douze ou quinze grains de rhubarbe, incorporés avec le baume de Copahu, pour une prise. Ce remede doit tenir constamment le ventre libre, sans fatiguer la malade.

CHAPITRE IX.

Inflammation de la Matrice des Femmes en couche.

L'INFLAMMATION en général est une tumeur formée par la congestion du sang dans les extrêmités

capillaires des vaisseaux, ou dans le tissu cellulaire des visceres, ou bien de toute autre partie, avec chaleur, pulsation rougeur, fievre, douleur, &c.

L'inflammation a des signes différens, qui la caractérisent, selon les visceres ou les parties qui en sont affectés.

Signes de l'Inflammation de la Matrice & du Vagin; ses Symptomes.

Ces signes sont des douleurs fixes, avec chaleur & pulsation vers l'une des aînes; un gonflement sensible de ce viscere, qu'on ressent sous la main, pour peu que la malade puisse souffrir de compression sur l'hypogastre; une sensation douloureuse dans le bas-ventre & dans la région des lombes, laquelle souvent intéresse la tête, le col, les yeux, les articulations des mains; un éréthisme de l'*abdomen*, une oppression considérable, une insomnie générale, ou un sommeil très-agité; des urines rares, ardentes, souvent avec strangurie & difficulté d'aller à la garde-robe; le pouls petit, fréquent & peu développé, quelquefois les extrêmités froides; la suppression des

vuidanges, un mal-aiſe général dans tout le corps; des inquiétudes dans les entrailles, dans les viſceres; des convulſions, des foibleſſes, des ſyncopes.

Différens Sieges de l'Inflammation de la Matrice; leurs Signes particuliers.

Lorſque tout le corps de la matrice eſt enflammé, la pulſation & la douleur ſont générales dans ce viſcere, & ſe font reſſentir très-vivement. Si ſa partie poſtérieure eſt ſeule enflammée, la douleur ne ſe manifeſte que vers les lombes; & la malade ne peut point aller à la garde-robe, par rapport à la compreſſion que la tumeur fait ſur l'inteſtin *rectum*, qui participe auſſi à la douleur.

Lorſque l'inflammation occupe la partie antérieure de la matrice, la douleur & la pulſation ſe font reſſentir vers le *pubis* : les urines ne coulent que très-difficilement, par rapport à l'impreſſion qui fait la tumeur ſur le col de la veſſie. L'inflammation des côtés eſt indiquée par une tenſion douloureuſe aux aînes, & par une peſanteur gravative aux cuiſſes. Lorſqu'elle eſt au fond de ce viſcere, la douleur ſe fait reſſentir vers le nom-

bril ; & l'on diſtingue une tumeur ſenſible dans cette région. On reconnoît que l'inflammation affecte l'orifice de la matrice, en ce que la douleur, la tenſion & la pulſation intéreſſent principalement la partie de l'hypogaſtre, qui répond à ſon col. D'ailleurs, en introduiſant un doigt juſqu'à l'orifice, on y diſtingue un gonflement ſenſible, & une réſiſtance douloureuſe.

L'inflammation du vagin & celle de la vulve ſont accompagnées de ſymptomes plus modérés & moins dangereux que celles de la matrice ou de quelqu'une de ſes parties. Dailleurs elles ne ſuppriment pas les vuidanges. On diſtingue à l'œil celle de la vulve, & au doigt celle du vagin, en l'introduiſant dans ſon canal.

Danger de l'Inflammation de la Matrice.

Plus les ſymptomes de l'inflammation ſont graves & violens ; plus elle intéreſſe des parties de ce viſcere, plus elle eſt dangereuſe. Moins les ſymptomes ſont généraux & conſidérables, plus on doit concevoir des eſpérances de guériſon. D'ailleurs la violence des ſymptomes ne doit pas

absolument faire désespérer, dans cette maladie, sur-tout lorsqu'on a l'attention de donner à propos les secours convenables pour y remédier.

Causes de l'Inflammation de la Matrice.

Les causes les plus ordinaires de l'inflammation de la matrice, à la suite de l'accouchement, sont l'irritation occasionnée par des accouchemens laborieux, par la mauvaise manœuvre des sages-femmes, surtout dans les accouchemens qui sont contre nature; par des extractions violentes de l'arriere-faix. Ces accidens produisent des déchiremens des membranes de ce viscere & des orifices de ses vaisseaux. Il se fait, dans toute sa substance, des contradictions spasmodiques, qui suspendent l'écoulement des vuidanges, les dévoyent ou les fixent, & les arrêtent. Il en résulte des congestions de sang, des chaleurs, des effervescences, des gonflemens des vaisseaux, des déchiremens de leurs membranes, des douleurs particulieres, qui intéressent tout le corps & les visceres; caractérisent l'inflammation, & en déterminent le danger par leur différens dégrés.

Méthode curative de l'Inflammation de la Matrice.

Dans toutes les inflammations de la matrice, qui dépendent des causes précédentes, il faut établir une diete proportionnée au danger de la maladie. Comme il n'est jamais médiocre, la diete doit être toujours sévere. On mettra la malade à l'eau de poulet, de veau, ou bien au petit-lait, pour boisson ordinaire, & pour toute nourriture. Cependant, si elle avoit été extrêmement affoiblie dans l'accouchement par des pertes, on étendroit de temps-en-temps quelque cuillerée de bouillon de veau, ou de volaille, dans sa boisson.

La saignée du bras est indispensable, dès qu'on s'apperçoit du premier signe d'inflammation. L'écoulement ordinaire des vuidanges ne doit pas empêcher la saignée : elle ne peut pas y nuire. Il provient d'une plaie qui saigne : la saignée ne peut pas en faire de diversion. On la réitére avec ménagement, autant de fois que les indications l'exigent, sans attendre que la violence des symptomes y détermine. Il est de la sagesse de les prévenir.

On donnera, chaque jour, trois ou quatre lavemens avec du lait, ou avec une décoction de graine de lin, de feuilles de bouillon-blanc, de mauve, de poirée, de pariétaire. Ils tiendront lieu à la matrice enflammée d'un bain très-propre à faciliter la circulation des liquides dans le corps de ce viscere. Ils soulageront le *rectum*, en évacuant des matieres fécales, souvent durcies, très-propres à augmenter, par leur séjour, les engorgemens inflammatoires.

Il est à propos, & même nécessaire, de faire dans le vagin des injections avec une décoction de racines de guimauve, un peu plus que tiede. En les réitérant deux ou trois fois par jour, elles produiront sur l'orifice de la matrice l'effet des bains domestiques. Ce secours est d'autant plus nécessaire, que dans les inflammations de la matrice, son orifice, qui est saillant de quelques lignes dans le vagin, est toujours dur & douloureux.

Les cataplasmes avec la mie de pain & le lait, ou la pulpe des plantes émollientes, appliqués sur l'hypogastre, jusques sur le *pubis*, & renouvellés toutes les quatre heures, sont toujours d'un puissant secours dans ces maladies. Si les malades en peu-

vent pas ſupporter le poids des cataplaſmes, on y ſupplée en appliquant ſur le bas-ventre des flanelles imbibées d'une décoction des mêmes plantes. Il faut avoir l'attention de renouveller ou de mouiller ces flanelles, toutes les trois heures, pour entretenir l'humidité & en ſoutenir la vertu.

L'uſage des émulſions faites avec les quatre ſemences froides & le ſyrop de nénuphar ſeconde parfaitement ces ſecours : on en donne principalement dans l'après-midi, & aux heures du ſommeil, pour procurer aux malades un repos néceſſaire. D'ailleurs les émulſions tempérent l'efferveſcence du ſang, calment les douleurs, & modérent le progrès de l'inflammation.

Méthode curative de l'Inflammation de la Matrice, dans la diminution de ſes ſymptomes.

Dès que la fievre eſt devenue moins forte, l'hypogaſtre moins ſenſible, le bas-ventre moins tendu, il eſt à propos de ſoutenir les forces des malades, en leur accordant plus de nourriture, & de ſolliciter la nature à déterminer des évacuations par les gardes-robes. Les purgatifs auroient été pernicieux juſqu'à ce moment :

ils feroient même dangereux alors. On ne peut fe permettre que des légers laxatifs, qui ne puiffent pas porter d'irritation fur le fyftême des membranes. A cet effet, on noye un grain de tartre ftibié dans une pinte & demie de décoction de racines de fraifier, dans laquelle on fait infufer quelques feuilles de laitue, ou bien, fi c'eft pendant l'hiver, de capillaires de Canada. On donne un verre de cette tifane, toutes les deux heures; & l'on continue dans les intervalles l'eau de poulet, ou le petit-lait dans lequel on fait fondre par pinte douze grains de nître purifié. On continue auffi l'ufage des fomentations, &c.

Lorfqu'on a obtenu par ce moyen la liberté du ventre, on délaye, dans une pinte & demie de la tifane émétifée deux onces de caffe mondée; & l'on continue d'en faire prendre, toutes les deux heures par verrées, jufqu'à ce que la malade en ait été légérement purgée. On éloigne alors les dofes de ce laxatif, pour qu'il ne faffe qu'entretenir la liberté du ventre: on les rapproche, lorfqu'il eft néceffaire de purger.

Pour ce qui concerne la nourriture, on ne doit d'abord l'augmenter que par dégrés. On donne, toutes les trois

heures, quatre ou cinq onces de bouillon de veau & de volaille. On passe ensuite à la crême de riz, & lorsque la fievre a cessé, on permet des soupes, des œufs frais, ou un bouillon du poisson léger, &c. On fait alors la tisane ordinaire avec les racines de fraisier, de ciendent, & le nître, à la dose de douze à quinze grains par pinte.

On peut cesser les cataplasmes, lorsque l'inflammation a sensiblement diminué : on fait à leur place des embrocations avec les huiles de lys, de camomille, de roses rouges, autrement huile rosat. On purge tous les cinq à six jours avec la manne, jusqu'à une entiere guérison.

Moyens de guérir l'Inflammation du Vagin.

L'inflammation du vagin exige moins de saignées que celle de la matrice : cependant on doit en faire, selon les dégrés de la maladie, & l'intensité de ses symptomes. La diete doit être exacte & légere. Les injections émollientes portent sur toute la partie enflammée : par cette raison, elles ne peuvent qu'y produire de bons effets. Tous les autres secours

proposés pour l'inflammation de la matrice conviennent également à celle du vagin.

Abcès à la suite de l'Inflammation de la Matrice.

Si l'inflammation de la matrice ne se dissipe pas par résolution, elle dégénere en abcès, en gangrene ou en cancer. Les signes qui annonçent l'abcès sont de légers frissonnemens aux lombes, au dos, qui s'étendent successivement sur tout le corps; des pulsations fréquentes à l'hypogastre vers le *pubis*, & des écoulemens d'humeurs glaireuses par le vagin. La fievre augmente; les insomnies font des progrés : les inquiétudes deviennent plus générales; & l'abscès perce. Dès ce moment, les malades éprouvent un soulagement sensible : leur guérison commence; & la suppuration la termine dans peu de jours. Il arrive cependant que, si les malades sont d'ailleurs mal constituées, la suppuration subsiste, prend une mauvaise qualité : les bords de l'ulcere deviennent calleux, & la matrice carcinomateuse. Le cancer se forme, s'établit, conduit au marasme & à une mort certaine, précédée de cruelles douleurs.

Cure de l'Abcès de la Matrice, à la suite de l'Inflammation.

On continue, pendant que l'abcès se forme, les mêmes secours que l'on a donnés pour modérer l'inflammation. On donne, pour tisane ordinaire, de l'orangeade ou de la limonade. Le matin & le soir, on fait prendre quinze gouttes de la liqueur minérale anodine d'Hoffman dans deux cuillerées à bouche d'eau de menthe, de tilleul, ou d'armoise. On soutient les forces, en rapprochant les prises des bouillons, ou en les faisant plus fortes de temps-en-temps, on permet quelque cuillerée à bouche de gelée de viande, ou bien de crême de riz très-légere. Si la foiblesse est excessive, on donne, deux fois par jour, quelques cuillerées à bouche de vin de Bourgogne, ou bien vingt grains de confection d'hyacinthe.

Lorsque l'abcès a percé, sa guérison doit être l'ouvrage de la nature, plutôt que celui de l'art. L'orifice de la matrice est exactement fermé; on ne sauroit introduire dans sa cavité des injections détersives. Les injections de cette qualité sont, au contraire, très-utiles dans les abcès suppurés du

vagin, parce qu'on les porte immédiatement ſur l'ulcere. On les compoſe d'une décoction d'orge dans laquelle on fait infuſer quelques plantes vulnéraires, telles que le lierre terreſtre, les ſommités fleuries de mille-pertuis, la bugle, la ſanicle. On les rend plus efficaces, en y délayant quelques cuillerées de miel. Lorſque la ſuppuration eſt vers ſa fin, on fait infuſer les mêmes plantes dans le vin chaud ; & l'on y ajoute également du miel.

On doit avoir attention d'entretenir la liberté du ventre, pendant la ſuppuration de la matrice & du vagin, avec des lavemens émolliens & de légers laxatifs.

La tiſane ordinaire ſera, dans la ſuppuration de la matrice & du vagin, une légere décoction d'orge mondé, dans laquelle on fera infuſer à chaud quelques feuilles de pulmonaire, ou les fleurs de tuſſilage ; avec le miel de Narbonne. On fera prendre, tous les matins, immédiatement avant le premier verre de tiſane, cinq à ſix gouttes de baume du Pérou liquide, incorporé avec du ſucre en poudre.

On délayera, tous les cinq à ſix jours le matin, dans le premier verre de tiſane, deux onces de ſyrop de chi-

corée composé, ou une plus forte dose, si la premiere ne produit pas l'effet d'un léger purgatif.

Lorsque l'ulcere de la matrice a dégénéré en cancer, il est indiqué à l'hypogastre par des douleurs lancinantes, très-violentes, & semblables à des brûlures. On doit alors désespérer de la guérison, on ne peut modérer ces douleurs que par le moyen des narcotiques.

Gangrene qui survient à l'Inflammation ; de la matrice ; son danger.

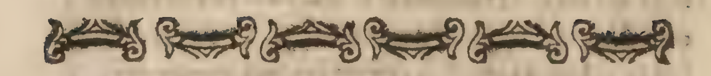
On doit toujours craindre la gangrene, lorsque la matrice ou le vagin sont enflammés, & principalement depuis le cinquieme jusqu'au onzieme jour de la maladie. Elle est précédée de douleurs violentes dans toute l'étendue du bas-ventre, d'une fiévre considérable, d'altération, d'insomnie, de délire. Ces symptomes cessent presque subitement : alors la mortification est décidée ; est souvent les malades meurent, lorsque le public les croit sur le point de guérir.

Méthode préservative de la Gangrene.

Dès qu'on s'apperçoit de quelque

ſigne avant-coureur de la gangrene, on fait uſage d'une tiſane, faite avec la ſcolopendre ; on y ajoute par pinte quarante gouttes de la liqueur minérale anodine d'Hoffman, ou bien vingt ou vingt-cinq gouttes d'eſprit-de-vitriol. On ſeconde l'effet de ces remedes, par l'uſage de la limonade, & principalement par une forte décoction de quinquina, dont on fait prendre ſix onces toutes les quatre heures.





SECTION TROISIEME.

Maladies des Femmes en couche, qui proviennent du déſordre des Lochies.

CHAPITRE PREMIER.

Lochies ou Vuidanges ; ce que c'eſt ; leur dérangement.

ON entend par lochies, ou vuidanges, une évacuation conſidérable & néceſſaire, qui ſe fait par le vagin des femmes en couche, à la ſuite de l'accouchement.

Différences de cette Evacuation.

C'eſt d'abord un ſang qui paroît naturel ; ſon écoulement ne cauſe point de douleur : quelques heures après l'accouchement, il diminue en quantité, coule plus lentement, & ſe forme en caillots. Vers le quatrieme ou cinquieme jour, les lochies ceſſent d'être rouges ; à meſure que la cou-

leur rouge diminue, elles deviennent ſerieuſes.

Les lochies diminuent en quantité, dès que la fiévre de lait commence: elles ſe rétabliſſent après la fiévre, & deviennent laiteuſes, ou comme purulentes. Quelquefois elles ſont verdâtres, ſans avoir de mauvais caractere: on le connoît en ce que les femmes ſe portent bien d'ailleurs.

Il eſt de nouvelles accouchées, chez leſquelles la couleur rouge des lochies n'a preſque point lieu, ou eſt diſſipée vers le deuxieme jour de l'accouchement. Chez d'autres, elles reſtent plus ou moins colorées, & quelquefois ſanguinolentes, pendant un mois. Il y a des femmes, & c'eſt un cas rare, qui n'en ont que très-peu, ſans en être incommodées. On a remarqué que ces dernieres ont les vaiſſeaux très-petits, & l'habitude du corps ſpongienſe. La nature ſupplée alors aux lochies, par de copieuſes ſueurs, ou des cours de ventre.

Durée des Lochies.

L'écoulement des lochies n'a pas de temps limité, ni de terme fixe. Il eſt des femmes chez leſquelles il finit dès le cinquieme ou le neuvieme

jour de l'accouchement : chez d'autres, il ſubſiſte juſqu'au quinzieme jour de la couche ; & ſouvent il dure juſqu'à un mois & ſix ſemaines, quelquefois pluſieurs mois, & même une année entiere. Lorſque cette évacuation eſt prolongée auſſi long-temps, elle dégénere ſouvent en fleurs blanches. Quelquefois il s'établit à ſa ſuite un ſuintement ſanguinolent, dont la guériſon eſt très-difficile. Il n'eſt point rare qu'il ne ſe forme alors, dans la matrice, des polypes, des tumeurs, des ulceres, des cancers.

Lochies bonnes & mauvaiſes.

Les bonnes lochies ſont celles dont l'écoulement eſt proportionné au tempérament des malades, & qui changent de couleur par degrés, en devenant de rouges, blanches, & enſuite laiteuſes & purulentes. Les mauvaiſes ſont celles qui conſervent, après le quatrieme ou le cinquieme jour de l'accouchement, une couleur ſanguinolente ou rougeâtre ; celles qui, après ce temps ſont jaunâtres, ou qui menent des caillots de ſang ; les glaireuſes ; celles qui cauſent des irritations, des ulcérations à la matrice, au vagin, à la vulve ; celles qui ſont rouil-

lées ou corrompues, qui exhalent une odeur forte & désagréable.

Source générale des Lochies.

La matrice fournit l'écoulement des lochies. Les vaisseaux & le tissu cellulaire de ce viscere s'étendent, se dilatent dans la grossesse, s'engorgent de sang, de lymphe & de sérosité. Ces fluides ne parcourent qu'avec lenteur les routes de leur circulation, afin de préparer, selon les loix de la nature, la substance nourriciere du *fœtus*. Dès que l'enfant est né, la matrice se resserre, ses vaisseaux & son tissu cellulaire sont comprimés par son resserrement qui gagne de plus en plus. Les liquides surabondans jaillissent par les embouchures de ses vaisseaux qui sont restés ouverts par le déchirement du *placenta*, & s'écoulent par le vagin. Les gros vaisseaux fournissent d'abord le sang; & les autres, des humeurs lymphatiques qui prennent des caracteres différens, selon le séjour qu'elles font dans la matrice, ou selon les qualités de la masse des liquides qui les fournit. Les vaisseaux de la matrice doivent donc perdre après l'accouchement l'excédent des liquides dont ils étoient remplis pendant la grossesse, à pro-

portion du resserrement du diametre de leurs calibres. Tous les liquides qui sont au-delà de cette proportion sont, dans la matrice, surabondans, y deviennent étrangers, nuisibles, & causent des maladies, selon leur nature.

Symptomes généraux, occasionnés par le dérangement des Lochies.

Les lochies trop abondantes sont des pertes qui affoiblissent les malades, & les font tomber en langueur. Si elles diminuent ou cessent trop promptement, il survient des maladies plus ou moins violentes, selon que ces accidens se rapprochent de l'accouchement. Si elles sont de mauvaise qualité, elles produisent, dans la matrice des vices particuliers, selon leur nature, & selon les causes qui les ont fait dégénérer.

Symptomes occasionnés par des Lochies trop abondantes.

Leurs symptomes sont, d'abord après l'accouchement, les mêmes que ceux qui surviennent dans les pertes rouges, occasionnés par le relâchement des vaisseaux de la matrice, mais

moins violens. Les lochies trop abondantes, après la fiévre de lait, conduisent insensiblement les malades à l'épuisement, à des langueurs, à des maladies chroniques dangereuses, & souvent mortelles.

Symptomes des Lochies trop diminuées, ou supprimées.

Ces symptomes sont des étouffemens, des palpitations de cœur, des douleurs & pesanteurs de tête, avec des propensions au sommeil, des apoplexies, des crachemens de sang, des douleurs aux mammelles, aux lombes, aux reins, des délires, des convulsions, des érétismes douloureux de l'*abdomen*; une fiévre continue avec le pouls foible & fréquent; des éruptions pourprées de différentes especes; des inflammations à la matrice, aux entrailles, à la plévre, aux poumons; des foiblesses, des syncopes, des sueurs ou des cours-de-ventre colliquatifs, des fiévres hectiques, des jaunisses.

L'apoplexie qui provient des lochies, dont il se fait une métastase à la tête, survient ordinairement quinze ou seize heures, ou deux jours après un accouchement souvent des plus

heureux. Elle eſt annoncée par de légeres diſparates, par uue parole vive & précipitée, par un délire abſolu, & bientôt par des ſyncopes qui ſont terminées par une mort très-prompte.

Tous ces ſymptomes ſont dangereux, & ſouvent très-violens & mortels, dans les ſuppreſſions totales des lochies, ſur-tout les premiers jours après l'accouchement, lorſque l'écoulement eſt encore rouge : ils le ſont moins enſuite ; ils demeurent en force, en violence & en danger, ſelon la diminution des lochies, ou ſelon qu'ils ſont plus éloignés de l'accouchement.

Symptomes des Lochies de mauvaiſe nature.

Les malades reſſentent des tiraillemens, des peſanteurs dans le bas-ventre, des couleurs vers l'os *pubis*, des irritations au vagin, à la vulve : il ſurvient dans ces parties des phlogoſes & des inflammations. Ces ſymptomes ſont ſuivis d'angoiſſes, d'inquiétudes dans tout le corps, de ſommeils entre-coupés, d'affections ſpaſmodiques, de convulſions, de mouvemens fébriles, de fiévres lentes. Les digeſtions ſe dérangent, ſe pervertiſſent, par un effet de ces déſordres : toutes les fonc-

tions déclinent ; la fiévre augmente : il s'établit des ſueurs nocturnes, des obſtructions au foie, au méſentere ; des tumeurs à la matrice, des ulceres, des cancers, &c.

Cauſe des Lochies trop abondantes.

Lorſqu'à la ſuite de l'accouchement, les embouchures des vaiſſeaux de la matrice reſtent trop ouvertes & perdent de leur reſſort, pour avoir été forcées par l'abondance des vuidanges, pour avoir été relâchées par leur qualité, par une diſpoſition du ſang à la diſſolution, ou par la débilité du tempérament des malades, les lochies deviennent trop abondantes, & ont trop de durée : la maſſe générale des liquides fournit à l'écoulement, & s'épuiſe ; de-là les ſymptomes dangereux de cette maladie.

Cauſes de la diminution & de la ſuppreſſion des Lochies.

Ces cauſes ſont l'irritation de la matrice ; les meurtriſſures, les plaies, les déchures, les contuſions de ce viſcere ou des parties qui en dépendent ; le froid, les excès dans la maniere de vivre, les remedes échauf-

ſans ; la fiévre , l'inflammation , les vives douleurs , les cours-de-ventre , les paſſions de l'ame , le ſaiſiſſement , la ſurpriſe , une peur ſoudaine , la crainte , l'inquiétude , le chagrin , la joie.

Cauſes des Lochies de mauvaiſe nature.

Les lochies de mauvais carectere proviennent de vices ſcorbutiques , d'appauvriſſement de la maſſe des liquides , de fiévres lentes ou aiguës , d'embarras , & d'obſtructions dans les viſceres du bas-ventre , principalement de la matrice ; de corps étrangers retenus dans ce viſcere , de relâchement de ſes vaiſſeaux , par l'effet de tumeurs , de fleurs blanches invétérées , &c.

Méthode curative des Lochies trop abondantes.

Les lochies trop abondantes , avant la fiévre de lait , tiennent de la nature des pertes de ſang , qui proviennent du relâchement des orifices des vaiſſeaux : elles ſe confondent & exigent les mêmes ſecours.

On juge que les lochies ſont trop

abondantes, après la fievre de lait, par leur quantité & par la foiblesse des malades, qui augmente sensiblement, sans qu'on puisse en soupçonner d'autre cause. Dans cet état, les membranes de la matrice, qui répondent à sa cavité, ne peuvent être qu'humides, baveuses, & enduites d'humeurs glaireuses : ce sont autant de causes multipliées de relâchement, qu'il est essentiel de dissiper. Alors on a recours à des apozèmes, légérement purgatifs & toniques, dont ont fait prendre trois prises, tous les matins, en observant une heure & demie d'intervalle, de l'une à l'autre.

P. *De Tamarins, une once.*

De Polipode de Chêne, demi-once.

Faites bouillir, pendant demi-heure, dans une livre & demie d'eau de fontaine : jettez-y, quatre minutes avant d'ôter le pot du feu.

De Feuilles de Scolopendre,

De Chicorée sauvage, de chaque demi-poignée.

De Rhubarbe concassée, un gros.

Laissez infuser un quart d'heure : passez par une étamine ; divisez en trois prises égales pour l'usage prescrit.

On doit continuer, pendant plu-

ſieurs jours, ces apozèmes. S'ils purgeoient trop par leur long uſage, on diminueroit la doſe de la rhubarbe. On fera fondre, de loin en loin, une once & demie, ou deux onces de mâne, le matin, dans la premiere priſe de ce remede.

Pour boiſſon ordinaire, on donnera une eau de riz, ou de gruau, très-légere, dans laquelle on fera infuſer du creſſon de fontaine ou du cerfeuil. La nourriture ſera compoſée de farineux, de mouton, de volaille, de gibier.

Si les lochies reſtent abondantes, malgré ce ſecours; un mois après l'accouchement, les malades prendront, le matin, l'après-midi, & le ſoir en ſe couchant, hors le temps de la digeſtion, deux ou trois taſſes d'infuſion de plantes déterſives, aſtringentes & vulnéraire, telles que l'hélianthême, la grande vulnéraire, la renouée, la bourſe-à-paſteur, le plantain. On adoucira chaque taſſe d'infuſion, avec une cuillerée à café, de ſyrop de limons. Les malades prendront, tous les matins, immédiatement avant la premiere taſſe d'infuſion, cinq à ſix gouttes de baume de Copahu incorporé avec un peu du ſucre en poudre. Pendant l'uſage de ces infuſions, elles prendront de temps-en-temps, celui

des apozèmes ci-dessus, en continuant les infusions, les après-midi & le soir à l'ordinaire.

L'usage des astringens, dans tous les écoulemens de la matrice, exige les plus sérieuses précautions : on ne doit jamais s'en servir dans les commencemens des pertes; car ces remedes rendroient la circulation du sang irréguliere. D'ailleurs, s'ils sont employés trop-tôt, ils augmentent les pertes, en précipitant dans le systême général des vaisseaux ce liquide pressé & comprimé par le resserrement de leurs calibres. Alors le sang se porte avec plus de précipitation vers la matrice, y cause de plus grands engorgemens, ou s'échappe avec plus d'abondance, par les bouches ouvertes des vaisseaux de ce viscere ; de-là des fievres, des inflammations, des abcès, des varices, des hémorrhoïdes dangereuses, des regles irrégulieres, des suintemens sanguinolens, qui deviennent habituels, des concrétions polypeuses à la matrice, &c.

Cure de la diminution & de la suppression des Lochies.

Lorsque la diminution ou la suppression des lochies proviennent de

l'irritation de la matrice, la ſaignée du bras eſt eſſentielle : il faut même la réitérer ſelon les circonſtances, & ſelon les forces des malades. La ſaignée, ſi elle n'eſt pas trop retardée, prévient l'inflammation ou en modere le progrès. Il ſeroit préjudiciable de s'en laiſſer impoſer par les préjugés du public. Quels qu'ils ſoient, il faut ſaigner, lorſque cette opération eſt indiquée, quand bien même les malades ſeroient couvertes de taches pourprées, ou baignées dans la ſueur. Des accidens ſont toujours ſymptomatiques, au commencement de la diminution ou ſuppreſſion des lochies, ſur-tout lorſqu'elles ſont encore rouges : il ne peuvent point s'oppoſer aux ſecours néceſſaires à la maladie dont ils proviennent. Si les ſaignées du bras ne rétabliſſent pas l'écoulement, & s'il n'y a pas d'inflammation à la matrice, on fait utilement une ſaignée du pied. La ſaignée du pied ſeroit indiſpenſable, ſi, avec la diminution de la douleur & de l'éréthiſme de l'*abdomen*, on s'appercevoit de quelque ſuintement ſanguinolent par le vagin.

S'il ſurvient après les ſaignées, des ſueurs ou des cours-de-ventre, ou toute autre évacuation, qui ſoulagent

les malades, il ne faut pas les troubler ; ce ſont des criſes qui, pendant leur durée donnent l'excluſion aux remedes, & ſur-tout aux ſaignées. On favoriſe ces évacuations par une ample boiſſon ; & s'il reſte après elles quelque ſymptome qui paroiſſe dangereux, il exige de nouveau le ſecours de l'art.

On fait boire chaque demi-heure, une taſſe d'infuſion de quelque plante émolliente ; de fleurs de bouillon-blanc, de mauve, de guimauve, de violettes, de mélilot. S'il ſurvient des ſueurs quelque jours après la fievre de lait, elles peuvent être critiques : on diſtingue ſi elles le ſont, par la diminution des ſymptomes. On ſe ſert alors de légeres infuſions de véronique mâle, de thé, de fleurs de ſureau, de coquelicot.

On ſeconde ces remedes par des potions anti-ſpaſmodiques (*a*), par des lavemens émolliens & des fomentations, ou des embrocations ſur le bas-ventre de la même qualité (*b*).

Lorſque la ſuppreſſion des lochies continue après la fievre de lait, avec

---

(a) *Voyez* le chapitre *des Convulſions.*

(b) *Voyez* le chapitre *de l'Inflammation.*

les mêmes ſymptomes qui exiſtoient auparavant, on doit employer les mêmes remedes, à moins qu'il ne ſurvienne des indications qui en exigent de différens.

Les dérangemens des lochies peuvent s'établir après la fievre de lait, de même qu'auparavant ; ils exigent alors les mêmes ſecours. Il faut cependant employer par préférence les laxatifs, & les purgatifs ménagés, afin de faire diverſion à l'humeur laiteuſe, & afin qu'elle ne ſe porte pas ſur les viſceres. Les déſordres des lochies ſuppoſe toujours celui du lait, & le dérangement de celui-ci cauſe dans les lochies des altérations ſenſibles ; de ſorte qu'après la fievre de lait, les maladies des femmes en couche ſont preſque toujours compliquées.

Les ſecours les plus efficaces ; que l'on puiſſe donner dans ces circonſtances, ſont d'émétiſer les tiſanes, en mettant un grain de tartre ſtibié, ſur une pinte & demie de la boiſſon ; ou bien l'on en fait fondre deux grains dans un demi-ſetier d'eau, dont on mettra une cuillerée à café, ou à bouche, dans chaque priſe de tiſane & de bouillon.

La boiſſon ainſi aiguiſée, lâche le ventre & le tient libre. Bien-loin de

provoquer l'irritation des entrailles, & d'augmenter l'érétisme de l'*abdomen*, elle produit l'effet d'un apéritif émollient, d'un laxatif doux : elle est très-propre à modérer les symptomes de la maladie, & à y remédier.

Dès que les symptomes commencent à diminuer par ce moyen, on rend tous les deux ou trois jours, les évacuations plus abondantes ; en faisant prendre dans la matinée, trois verres, en différens temps, d'eau de casse émétisée : on met à cet effet, dans chaque verre, deux cuillerées à bouche d'eau émétisée.

Si, malgré ces secours, les malades ont des nausées, des envies de vomir, la bouche mauvaise, la langue chargée, on peut sans danger, dans le cas où il n'y a point d'inflammation dans les visceres, rapprocher les doses de la boisson émétisée, ou augmenter le nombre des cuillerées, jusqu'à ce que la malade ait vomi une ou deux fois : on en reprend ensuite l'usage ordinaire.

Il n'est point de maladie qui exige des secours aussi pressans que l'apoplexie occasionnée par la suppression des vuidanges. Il faut avoir recours, dès qu'on s'apperçoit du moindre symptome qui l'indique, à la saignée

du pied, qu'on réitére une heure après, & autant de fois qu'il est possible, sans faire tomber les malades dans l'épuisement. Il faut, en même temps, couvrir la nuque & les omoplates d'emplâtres véficatoires, & en appliquer à chaque jambe. On fera prendra d'ailleurs, chaque demi-heure, six onces d'une forte décoction de séné, jusqu'à ce qu'on ait obtenu des évacuations considérables par les garde-robes.

On se sert librement, après le temps de la fievre de lait, pour favoriser l'écoulement des lochies, ou pour le rétablir : d'apozèmes, faits avec la chicorée sauvage, la bourrache, la buglose, la poirée, ou d'autres plantes de cette qualité. Il est rare que, selon l'usage ordinaire, on donne ces apozèmes seuls. Ils convient même de les rendre plus ou moins laxatifs, selon les circonstances, en y ajoutant quelque syrop qui ait cette vertu, comme celui de pommes, ou de chicorée composés de fleurs de pêcher, ou de roses solutif. On fait prendre trois prises de ces apozèmes, tous les matins en différens temps : on ajoute à la premiere prise, ou aux deux premieres, une once de syrop : tous les trois ou quatre jours, ou dans des

temps plus éloignés, on en augmente la doſe jusqu'à deux & trois onces, pour rendre les apozèmes purgatifs, lorſque les indications l'exigent.

Effets de l'uſage abuſif du Sel de duobus *& des autres Emménagogues.*

Il s'eſt établi un uſage abuſif parmi les accoucheurs, les ſages-femmes, & même parmi les gardes des malades, d'employer le ſel de *duobus* à tout propos, tant pour prévenir les maladies des femmes en couche, de toutes les eſpeces, que pour les guérir. On le donne indifféremment dans des apozèmes, des tiſanes, des bouillons, tous les jours, depuis un juſqu'à deux & trois gros. Ce ſel n'agit que par irritation : ce n'eſt que par la violence qu'il fait ſur les membranes des entrailles qu'on en obtient des évacuations. Comme la diminution extraordinaire des vuidanges, leur ſuppreſſion & leur mauvaiſe qualité ne proviennent le plus ſouvent que de quelque cauſe irritante, le ſel de *duobus* ne peut qu'augmenter cette cauſe, & concourir à diminuer une évacuation néceſſaire, au lieu de la ſoutenir.

C'eſt à cette dangereuſe pratique

que l'on doit attribuer une grande partie des accidens qui surviennent aux femmes en couche. Ils sont les mêmes que ceux qu'occasionnent les emménagogues, ou appéritifs puissans, & les purgatifs violens. Plus on fait usage de ces remedes près de l'accouchement, plus ils sont nuisibles. Ils sont dangereux dans tous les temps des couches, pour peu qu'il y ait d'irritations à la matrice, aux entrailles, ou aux plexus nerveux des visceres du bas-ventre. Ils causent des sommeils inquiets & agités, des vertiges, des anxiétés dans les entrailles, des suppressions d'urine & de garde-robes; des douleurs, des fievres, des météorismes de l'*abdomen*, des chaleurs insupportables, des délires, des mélancolies, des fievres, &c.

Moyens de remédier aux mauvais effets du Sel de duobus *& des autres Emménagogues.*

On remédie au mauvais effet des sels, & des appéritifs donnés mal-à-propos, par des saignées réitérées, selon les symptomes de la maladie; par des demi-bains, des bains, des émulsions faites avec les semences froides, & celle de pavot blanc;

par des tiſanes faites avec des plantes émollientes. On fait prendre deux fois par jour, le matin & le ſoir, deux ou trois grains, chaque fois, de camphre incorporé avec du ſucre en poudre. On fait uſage, tous les ſoirs, aux heures du ſommeil, d'une potion composée.

D'Eaux de Coquelicot,
De Bourrache, de chaque une once.
De la Liqueur minérale anodine d'Hoffman, vingt-gouttes.
De Syrop de Stæchas, demi-once, pour une priſe.

Dans le cas d'une inſomnie obſtinée, on peut ajouter à cette potion,

De Laudanum liquide de Sydenham, dix à douze gouttes.

On continue l'uſage de ces remedes, juſqu'à ce que le ſommeil ſoit tranquille, & juſqu'à ce que les ſymptomes de l'irritation ſoient diſſipés.

Circonſtances où l'on doit ſe ſervir des Sels neutres, & des Apéritifs emménagogues; Précautions qu'il faut prendre pour qu'il ne ſoient pas nuiſibles.

Lorſqu'à la ſuite des remedes déjà propoſés pour rétablir les différens dérangemens des lochies, on s'ap-

perçoit que les ſymptomes de l'irritation ſont diſſipés, que l'*abdomen* a repris ſa ſoupleſſe, que la matrice & les autres viſceres du bas-ventre ne ſouffre plus d'irritation, & que, malgré ce calme, les lochies ne ſe rétabliſſent pas, on peut faire uſage des ſels neutres, tels que le ſel végétal, ceux d'Epſon, de Seignette, de Glauber, de *duobus*. Comme ce dernier eſt le plus irritant, & que quelquefois il eſt cauſtique, pour être mal préparé, je ne lui donnerois point la préférence ſur les autres. Lémeri n'en donnoit jamais au-delà de vingt-quatre grains : ce devroit être aujourd'hui ſa doſe ordinaire. J'avoue que peut-être on prépare mieux ce ſel, qu'on ne le préparoit du temps de Lémeri; mais on doit toujours ſe tenir en garde contre le vitriol dont il peut reſter ſurchargé, & contre l'infidélité de ſa compoſition. Quant aux autres ſels, on peut les donner aux femmes en couche, lorſqu'ils ſont indiqués juſqu'à un gros, & même, de temps-en-temps, juſqu'à deux, fondus dans des pozèmes, ou dans des infuſions de plantes chicoracées.

Dans les cas, où l'on peut employer des ſels neutres, on peut auſſi faire

usage d'emménagogues légers, tels que les infusions de rhue, de sauge, d'armoise, de safran, de sels de genêt, de chardon-bénit, d'absinthe ou d'armoise : on ne donne que d'un de ces sels à la fois, depuis huit jusqu'à quinze grains.

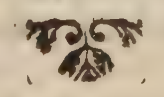
Cure des Lochies de mauvaise nature.

Lorsque les lochies proviennent d'une source scorbutique, d'un appauvrissement du sang de toute autre qualité, de fievres lentes, &c. Il faut avoir égard, pour y remédier, à la matrice principale, dont elles dépendent, ou dont elles sont compliquées.

Si, par exemple, des obstructions des visceres du bas-ventre donnent à l'écoulement une qualité viciée, on a recours à des délayans, légérement apéritifs, tels que les décoctions de racines d'oseille, de patience, de chicorée sauvage, de pissenlit, &c. Les infusions de chicorée sauvage, de bourrache, de buglose, &c. On ajoute très-à-propos quinze grains de nître dans chaque pinte de ces boissons.

Lorsque le vice des lochies provient de quelque reste de *placenta* dans la

matrice, d'obstructions ou d'engorgemens de ce viscere, elles sont rouillées, ou bien glaireuses & sanguinolentes. Dans le premier cas, la guérison est l'ouvrage de la seule nature; & ses moyens sont l'expulsion du corps étranger, ou en entier, ou par la suppuration. Dans les autres cas, l'irritation est marquée, & l'inflammation est à craindre. On prévient, ou l'on modere l'inflammation par la saignée: on donne pour boisson le petit-lait; une décoction d'avoine, de riz; des infusions de feuilles de laitue, de poirée, &c. Les laxatifs légers y sont essentiels, tels que la décoction de tamarins, la mâne, la casse. On fait, en même temps, des injections dans le vagin, qu'on insinue jusqu'au col de la matrice. Ces injections doivent être composées d'une décoction d'orge, dans laquelle on fait infuser des fleurs de bouillon-blanc, de mauve, de guimauve, de violettes, avec le miel rosat; & l'on donne tous les jours, des lavemens émolliens.



CHAPITRE II.

Tranchées & Coliques venteuſes des Femmes en couche.

PEU de temps après l'accouchement, les femmes ſont ordinairement tourmentées par des tranchées & des coliques venteuſes : les premieres ont leur ſiege dans la matrice, & les autres dans les entrailles.

Symptomes des Tranchées.

Dans les tranchées, l'*abdomen* n'eſt ni dur, ni tendu, ni douloureux. Les attaques ſont courtes ; mais elles ont des retours fréquens. Les lochies coulent en abondance, en même temps que les douleurs ceſſent : ces tranchées reſſemblent aſſez à celles du travail de l'accouchement.

Symptomes des Coliques venteuſes.

L'*abdomen*, dans les coliques venteuſes, eſt dur, tendu, douloureux : les douleurs ſont preſque continuelles. Lorſqu'elles diminuent ou ceſſe pour

quelques inſtans, les lochies ne coulent point.

Différence des Tranchées & des Coliques venteuſes, d'avec d'autres douleurs du bas-ventre.

On ne doit pas confondre avec les tranchées & les coliques venteuſes, les douleurs qui proviennent de convulſions de la matrice, & de la meurtriſſure de ce viſcere, faite dans la violence d'un accouchement laborieux. On doit auſſi les diſtinguer de celles que cauſent l'inflammation, la ſuppreſſion des vuidanges. On fait la différence de toutes ces eſpeces de douleurs, par les rapports qu'elles ont avec les maladies dont elles proviennent : les remedes en ſont les mêmes.

Cauſes des Tranchées.

Les tranchées des femmes en couche proviennent de ce que la matrice ne ſe reſſerre, après l'accouchement, & ne ſe rétablit dans ſon état naturel, qu'avec lenteur, ſoit par rapport à l'abondance des ſucs étrangers qui engorgent les calibres de ſes vaiſſeaux, ſoit à cauſe de l'irrégularité ou de la débilité des oſcilations de

leurs fibres membraneuſes, qui en retardent l'excrétion.

Il eſt rare qu'il ſurvienne des tranchées dans les premieres couches, parce que les fibres, les membranes, les vaiſſeaux de la matrice jouiſſent de tout leur reſſort, & de toutes les reſſources d'une élaſticité naturelle. Il eſt également rare que les tranchées ſoient conſidérables, après des accouchemens laborieux; on doit l'attribuer aux grandes évacuations qu'ils occaſionnent. Ces évacuations extraordinaires débaraſſent les parois, ou le corps de la matrice, des ſucs devenus étrangers & ſuperflus depuis l'accouchement: ces évacuations favoriſent le reſſerrement de ce viſcere, préviennent des congeſtions, &c.

Cauſes des Coliques venteuſes.

On doit attribuer ces cauſes à un dérangement des organes de la digeſtion, principalement du canal inteſtinal, occaſionné par des glaires, des crudités, par une bile réſineuſe; ce ſont les fruits ordinaires du mauvais régime qu'on a obſervé pendant la groſſeſſe. Toutes ces cauſes ſont propres à irriter les membranes des inteſtins, à troubler l'ordre des oſcil-

lations de leurs fibres, & à rendre irréguliers leurs mouvemens périſtaltiques. L'air du canal inteſtinal en eſt retenu, échauffé, raréfié : il en dilate les membranes & les diſtend au point de cauſer des coliques, ou des ſentimens de déchirure, plus ou moins violens, ſelon la cauſe qui les produit.

Cure des Tranchées de la Matrice.

On applique ſur le bas-ventre des ſerviettes chaudes : on y entretient par ce moyen, une douce chaleur. On réduit la malade au bouillon : on lui fait prendre de légeres infuſions de thé, de véronique mâle, de méliſſe, de fleurs de tilleul, adoucies avec du ſucre, ou du ſyrop de capillaire. On applique ſur le bas-ventre des cataplaſmes d'herbes émollientes : on y fait des fomentations de la même qualité ; & l'on donne des lavemens avec la décoction des mêmes plantes, ou avec du lait. On fait des embrocations avec les huiles de lys, de lin, d'amandes douces, de camomille. Si les tranchées ne cédent point à ces ſecours, on a recours à la ſaignée du bras, au petit-lait, à l'eau de veau ou de poulet, pour boiſſon ordinaire.

Comme

Comme tout eſt ſpaſme & douleur dans cette maladie, il eſt très-à-propos de faire uſage, même dès le commencement des tranchées, lorſqu'elles ſont vives, d'une potion antiſpaſmodique, dont on fait prendre une ou deux cuillerées à bouche, toutes les deux heures.

P. *D'Eaux de Coquelicot,*
De Laitue,
De Buglose, de chaque deux onces.
De Fleurs d'Orange, une once.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffman, trente gouttes.
De Caſtoréum en poudre, quinze grains.
De Syrop de Stæchas, une once.
Mêlez pour l'uſage preſcrit.

Si cette potion ne calme pas les douleurs, on peut ſubſtituer, ſans inconvénient, au ſyrop de ſtæchas, une once de celui de diacode.

Il eſt rare que, pour les véritables tranchées des femmes en couche, on ſoit obligé de mettre tous ces ſecours en uſage : elles ne durent, pour l'ordinaire, que deux ou trois jours. Cependant quelquefois, elles ſe prolongent juſqu'au huitieme jour : il eſt néceſſaire alors de ſe ſervir de toutes

ſortes de moyens pour les modérer ; & pour prévenir l'inflammation de la matrice, & la fievre qui ſeroit ſuivie du plus grand danger. La ſueur, ou un cours-de-ventre modérés, terminent ces ſouffrances ; mais l'un & l'autre doivent être l'ouvrage de la nature. On expoſeroit les malades à périr, ſi l'on tentoit d'obtenir ces évacuations par des remedes ſudorifiques, ou par des purgatifs. Il n'eſt jamais permis, dans ces circonſtances, de ſe ſervir de purgatifs, avant la ceſſation totale des douleurs ; il faut même les choiſir alors dans la claſſe des plus doux & des moins irritans.

Cure des Coliques venteuſes des Femmes en couche.

Si la colique eſt violente, l'*abdomen* météoriſé, avec un mouvement fébrile ; ſi le pouls eſt concentré, la ſaignée du bras eſt néceſſaire pour prévenir l'inflammation. On fait prendre du petit-lait pour boiſſon ordinaire, ou bien de l'eau de veau. Il eſt eſſentiel de faire fondre un grain de tartre émétique dans une pinte & demie de l'une ou de l'autre de ces boiſſons, ou ſur deux pintes, ſi l'ir-

ritation eſt très-violente. On fait ſur l'*abdomen* des fomentations, & des embrocations, avec la décoction des plantes émollientes, & avec des huiles de cette qualité, de même que dans la cure des tranchées des femmes en couche. On doit également faire uſage de la potion dont la formule eſt inſérée dans le même article. Il eſt eſſentiel de donner, tous les jours, deux ou trois lavemens émolliens, & d'ajouter dans chacun trois ou quatre onces d'huile de lin, la plus fraîche qu'il ſoit poſſible de ſe procurer. Des demi-bains, deux fois par jour, chargés d'une décoction de plantes émollientes, ſecondent parfaitement tous ces ſecours : on en obtient ſouvent le ſuccès le plus heureux.

Lorſque la colique a ſenſiblement diminué, on fait prendre, trois fois par jour, demi-once de caſſe mondée, délayée dans du petit-lait : on ajoute à chaque priſe un quart de grain de tartre ſtibié. Il faut obſerver trois ou quatre heures d'intervalle d'une priſe à l'autre. Lorſque la liberté du ventre eſt établie par ce moyen, il eſt temps de purger avec deux onces & demie de mâne, & une once d'huile d'amandes douces,

dans une infusion de bourrache ou de capillaire : on réitére plusieurs fois ce purgatif, en mettant deux ou trois jours d'intervalle de l'un à l'autre.

CHAPITRE III.

Des Convulsions & des Mouvemens convulsifs des Femmes en couche.

LES convulsions en général sont des contractions involontaires & violentes des fibres nerveuses, membraneuses, musculeuses, & de la substance des muscles de toutes les parties du corps, sur-tout de celles du tronc & des membres.

Lorsque ces organes ne se contractent que par parties, & successivement, ce sont det mouvemens convulsifs ou spasmodiques. Lorqu'un seul se contracte en totalité, ou dans ses différentes parties, ce sont des convulsions particulieres, connues sous le nom de *crampes*. Les femmes en couche sont sujettes, sur-tout dans les premiers jours après l'accouchement, à ces sortes de contractions, principalement au col de la matrice, à celui de la vessie & au sphincter de

l'*anus*. Il s'enſuit des ſuppreſſions, des rétentions, des vuidanges, des urines, des conſtipations obſtinées. Les matieres retenues ſoutiennent ces contractions, & les rendent plus violentes par les irritations qu'elles ſont ſur ces organes délicates.

Signes qui préſagent les Convulſions.

Il eſt des convulſions qui ſaiſiſſent tout-à-coup les malades, ſans être précédées d'aucun ſigne qui les indique : il en eſt d'autres qui ſont annoncées par des friſſons, ſur-tout aux extrêmités, par des fourmillemens dans tout le corps, des bâillemens, des étouffemens, des pandiculations & des tremblemens ; par l'inégalité, la dureté & la contraction du pouls ; par des palpitations de cœur, des étouffemens, une difficulté de la déglutition dont le méchaniſme eſt, à tout inſtant, ſollicité ; par des beſoins fréquens d'uriner, & par des urines claires & limpides comme l'eau de roche.

Symptomes des Convulſions.

On a déjà vu que ces ſymptomes s'annoncent par des ſuppreſſions, des

rétentions des vuidanges, des urines & des constipations obstinées.

Les contractions spasmodiques du col ou de l'orifice de la matrice, suppriment les vuidanges ou les retiennent. Il se forme dans la cavité de ce viscere des grumeaux de sang, ou d'humeurs glaireuses qui, en irritant l'orifice, en augmentent les contractions, les soutiennent, font obstacle, & s'opposent à son relâchement, par des irritations continuées & soutenues.

Les crampes, ou contractions spasmodiques du col de la vessie, ne permettent point d'évacuation d'urine. S'il s'en échappe quelque goutte, il paroît par sa douleur limpide, qu'elle ne coule que par infiltration, & par un effet de l'irritation.

La contraction de l'*anus* est quelquefois si forte & si obstinée, que les malades ne rendent par cette voie, ni vents, ni excrémens. Il est même très-difficile d'introduire dans le fondement la plus petite cannulle. On a vu rendre, par la bouche, des lavemens qu'on avoit introduit, dans le *rectum*, avec la plus grande difficulté.

Cauſes des Convulſions & des Mouvemens convulſifs.

Les convulſions, les mouvemens convulſifs & les crampes proviennent d'un nombre de cauſes différentes, que l'objet de cet ouvrage ne permet pas de ſuivre & de développer : je me borne aux cauſes de ces accidens chez les femmes en couche.

Ces cauſes ſont des pertes trop abondantes, des ſuppreſſions des vuidanges, une irritabilité habituelle du genre nerveux, ſouvent excitée par des douleurs, des ſurpriſes, des craintes ; par des odeurs fortes, &c.

Signes qui indiquent les différentes cauſes des Convulſions des Femmes en couche.

On diſtingue les convulſions qui proviennent des pertes, par l'abondance de celles-ci, par l'abattement des forces des malades, par la débilité de leurs fonctions.

Celles qui dépendent de la ſuppreſſion des vuidanges ſe manifeſtent par le défaut de l'évacuation des lochies, pas quelque caillot de ſang retenu dans la matrice, par les ſymp-

tomes qu'il occasionne, par des défaillances, des érétismes, des sensibilités douloureuses de l'*abdomen*, des inquiétudes dans tout le corps, des étouffemens, des hoquets, des douleurs de tête.

Les convulsions, qui proviennent de l'irritabilité du genre nerveux, sont marquées par des chaleurs, des rougeurs & des pâleurs successives & momentanées, qui s'élevent sur tout le corps, & principalement au visage; par des agitations, des tremblemens; par une respiration, tantôt entrecoupée, tantôt lente & foible, jusqu'à faire craindre son extinction.

Les crampes dépendent d'une pareille irritation du genre nerveux. Les contractions, qui les caractérisent, suppriment les fonctions des parties des visceres qui en sont affectés, jusqu'à une mort inévitable, pour peu qu'elles soient de durée : tous les autres symptomes des convulsions sont également dangereux.

Méthode curative générale des Convulsions & des Mouvemens convulsifs des Femmes en couche.

Lorsque les convulsions proviennent de pertes de sang, ou de sup-

preſſion des vuidanges, il faut donner toutes ſortes de ſecours efficaces, pour modérer les premieres, les faire ceſſer, & pour provoquer les autres. On en trouve, en général, les moyens dans les Chapitres de cet ouvrage, où il eſt traité de ces accidens.

Cependant, comme le genre nerveux joue le principal rôle dans tous les cas de convulſions, il faut donner une attention particuliere aux irritations & aux irrégularités qui lui ſont propres, les modérer, les calmer, & rapprocher les oſcillations de ſes fibres le plus près poſſible de leur élaſticité naturelle.

Cure particuliere des Convulſions qui proviennent de pertes de ſang.

Outre les remedes que l'on met en uſage, pour remédier aux pertes de ſang, on doit conſidérer, dans le cas de convulſions, l'état actuel des ſolides & des liquides : ces derniers, dans le fort de la perte coulent dans le déſordre ; l'action ſyſtaltique des autres eſt irréguliere ; cette irrégularité augmente à proportion de l'épuiſement que les pertes occaſionnent. Le relâchement & l'atonie ſont les ſuites ordinaires de ces accidens : tout

concourt à favoriser l'épuisement. Bientôt la débilité des organes s'établit ; les fonctions déclinent ; la foiblesse augmente, devient générale, & ménace d'une extinction prochaine.

Dans le premier cas, celui dérétisme & de désordre, la saignée du bras fait une diversion nécessaire de l'écoulement contre nature, & modere l'irrégularité des solides. On donne, dans le même objet, des boissons délayantes, les infusions de laitue, de pourpier, de langue-de-chien, de fleurs de nénuphar ; des émulsions, avec les quatre semences froides, adoucies avec le sucre, ou avec des syrops, tels que celui de nénuphar ou de violettes : on se sert utilement, deux fois par jour, du syrop de Karabé, à la dose de demi-once chaque fois.

Dans le cas de relâchement, on a recours aux infusions de pouliot, de petite sauge, de petit muguet, de pimprenelle, adoucies avec les syrops de stæchas, de pivoine, d'armoise ou d'écorce d'orange.

Lorsque les convulsions résistent à ces secours, on ajoute à une tasse d'infusion de quelqu'une de ces plantes, depuis vingt jusqu'à vingt-cinq gouttes minérales anodines d'Hofman :

on peut donner la même doſe deux fois par jour, le matin & le ſoir; ou bien on fait prendre, toutes les heures, une ou deux cuillerées à bouche de la potion ſuivante.

P. *D'Eaux diſtillées de Tilleul, deux onces.*
De Menthe,
De Fleurs d'Orange, de chaque, une once.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffman, trente gouttes.
D'Eſſence de Caſtoréum, dix goutes.
De Syrop de Stæchas, demi-once.

Mêlez le tout pour une potion.

Lorſque les convulſions ſe ſont modérées, on éloigne les priſes de la potion: lorſqu'elles ont ceſſé, on continue d'en faire prendre, trois ou quatre fois par jour, pour ſoutenir le ton des ſolides.

Si, malgré ces précautions, les convulſions recommencent, on donne, le matin & le ſoir deux ou trois grains de camphre, pourvu que la malade en puiſſe ſupporter l'odeur: on le diſſout dans une cuillerée de ſyrop d'armoiſe ou de pivoine; on y ajoute ſept à huit grains de *caſtoréum* en poudre, tout cela, ſans préjudice

de la potion ordinaire, & de plusieurs tasses par jour, en différens temps, d'infusion de menthe, de tilleul, &c.

Cure des Convulsions qui proviennent de la suppression des Lochies.

On tente tous les moyens possibles pour rétablir cette évacuation nécessaire, ou pour y suppléer par les ressources de l'art, selon la méthode établie dans le Chapitre qui concerne sa suppression.

Les secours propres à rétablir les lochies sont les plus efficaces qu'il soit possible d'employer pour calmer les convulsions & pour les guérir.

Cependant, si les convulsions se soutiennent, on fait un usage plus fréquent de demi-bains & de bains entiers; de boissons délayantes, & d'émulsions. On prescrit en même-temps l'usage des pilules suivantes, dont on fait prendre trois fois par jour, le matin à midi, & le soir, à la dose de quatre, chaque fois.

P. *De Sagapénum,*
De Galbanum, de chaque demi-gros.
De Karabé, un scrupule.
D'Assa-fœtida,
De Camphre, de chaque quinze grains.

D'Opium lavé, deux grains.

D'Huile de Succin, quatre gouttes.

Faites-en, ſelon l'art, des pilules de trois grains chacune, avec le ſyrop d'armoiſe.

Outre ces ſecours, on fait uſage, de temps-en-temps, de la potion calmante, dont la formule eſt inſérée dans l'article précédent. On doit avoir ſoin, dans le déclin de la maladie, de lâcher le ventre, & de purger avec ménagement, ſelon les indications fournies par les ſymptomes de la couche, & par l'état du genre nerveux.

Cure des Convulſions qui proviennent d'une irritabilité trop grande du genre nerveux.

Tout agace le genre nerveux, lorſqu'il a contracté une irritabilité exceſſive : la moindre choſe alors lui ſuſcite des mouvemens ſpaſmodiques, ou le met en convulſion. Dans cet état d'irrégularité, les fibres nerveuſes ont pris un ton trop réhauſſé; ou bien elles manquent d'un reſſort ſuffiſant pour accomplir une élaſticité néceſſaire à leurs fonctions. Le premier cas ſe manifeſte par la force du tempérament des malades, par leur

vivacité, & par la violence des mouvemens convulſifs, ou des convulſions : l'autre s'annonce par la foibleſſe du tempérament, par la fréquence & la débilité des mouvemens convulſifs, & des convulſions.

Cette ſeule différence indique les moyens qu'il faut mettre en uſage pour remédier à ces accidens. Ces moyens ſont les mêmes que ceux qui ſont indiqués dans les articles précédens pour remédier aux mouvemens ſpaſmodiques, & aux convulſions qui prennent leurs cauſent dans les engorgemens, la roideur & l'irritation, & à ceux qui proviennent de la foibleſſe & de l'épuiſement.

Moyens de remédier aux Convulſions particulieres, ou crampes du col de la Matrice, de celui de la Veſſie ou du Spincter de l'Anus.

On n'a pas le temps, dans cet état critique, & qui eſt toujours accompagné d'un danger imminent, de chercher à dilater ces organes par les fomentations : on ne peut pas porter une main témaire dans le col de la matrice, pour le dilater & le délivrer des caillots qui s'y ſont formés, comme on le devroit dans

d'autres cas & dans d'autres circonstances. Il ne reste, contre une mort prochaine, qu'une seule ressource, qu'un seul remede ; c'est l'*opium*.

On donne l'*opium* par demi-grain. Comme le cas est des plus pressans, on réitére cette dose, chaque demi-heure, pendant trois, quatre fois, & même davantage, si les circonstances l'exigent. Dès que ce remede commence d'agir, l'orifice de la matrice se ramollit ; sa résistance diminue, cesse : les grumeaux s'échappent souvent par leur propre poids, sans d'autres secours ; & les lochies reprennent leur cours ordinaire.

Il en est de même des crampes du col de la vessie & du spincter de l'*anus* : l'*opium* rétablit les évacuations qui se font pas ces voies, & favorise en même temps celle des lochies, bien loin de leur nuire, & de leur être contraire.

Cependant l'*opium* a été proscrit, par un préjugé mal-entendu, dans les maladies des femmes en couche, sous prétexte qu'il supprime les évacuations de la couche. Cette opinion est contraire à la physique du corps humain, à l'expérience & à l'observation : elle est aussi fausse que dangereuse.

La douleur & l'irritation sont, à

la ſuite de l'accouchement, les cauſes principales des dérangemens des lochies ; ſi l'on ôte ces cauſes, l'évacuation ſe rétablit. L'*opium* eſt le vrai ſpécifique de la douleur & de l'irritation. Pourquoi ne ſe ſerviroit-on pas de ce remede ſalutaire dans la couche, pour modérer des ſymptomes redoutables, & ſouvent très-funeſtes ? On doit donc ſe raſſurer ſur ſes prétendus mauvais effets dans les maladies des femmes en couche, lorſque la douleur & l'irritation en indiquent l'uſage, & l'exigent : il eſt même eſſentiel & néceſſaire dans les tranchées utérines. Ces tranchées, lorſqu'elles ſont modérées, favoriſent l'évacuation des lochies ; ſi elles deviennent fortes & violentes, elles font un effet contraire, & les ſuppriment. Dans ce cas dangereux, l'o*pium* calme les douleurs, en modere l'excès, ôte les obſtacles qui s'oppoſent à l'évacuation, & la rétablit.

Il eſt cependant à propos de ménager les doſes de ce remede, de façon que, par ſon effet, il n'ôte que les douleurs exceſſives, ſans affoiblir les néceſſaires. En général, on ne doit pas donner l'*opium*, dans les maladies des femmes en couche, à des doſes aſſez fortes pour engourdir les or-

ganes, dans la crainte de troubler leurs fonctions ; ce feroit affoiblir leur élasticité, au lieu de la rétablir, & au lieu de la foutenir dans l'ordre de la nature, & vis-à-vis fes fonctions.

CHAPITRE IV.

Du Vomiffement des Femmes en couche.

LES femmes en couche font fujettes à des vomiffemens qui fuivent immédiatement l'accouchement, ou qui furviennent peu de temps après : on en diftingue fix efpeces différentes.

Dans la premiere efpece, les malades vomiffent les alimens, peu de temps après les avoir pris.

Dans la deuxieme, elles ont le même vomiffement, mais avec douleur & fenfibilité.

Dans la troifieme, les matieres font grisâtres, noirâtres, fétides.

Dans la quatrieme, ce font des humeurs bilieufes, âcres, irritantes, & comme corrofives.

Dans la cinquieme, les malades

vomissent le sang, tel qu'il est dans les vaisseaux : quelquefois il sort par caillots.

Dans la sixieme, le sang est moins coloré, moins vif & plus délayé que celui de la cinquieme espece.

Symptomes des différentes especes de Vomissement des Femmes en couche.

Les malades, dans la premiere espece de vomissement, resserrent, dès qu'elles ont pris de la nourriture, des pesanteurs & des gonflemens très-incommodes dans l'estomac. Elles rendent des vents en abondance, par la bouche & le fondement, souffrent des tiraillemens considérables, lorsqu'elles ne peuvent pas en rendre, jusqu'à ce qu'elles aient vomi leurs alimens à demi-digérés, ou souvent tels qu'elles les ont pris.

Dans la deuxieme espece, les malades ont une sensibilité constante & douloureuse dans toute la région épigastrique, qui augmeute par la compression : le poids même des alimens produit cet effet; alors les membranes de l'estomac se contractent, & le vomissement s'ensuit.

Dans la troisieme espece, les malades ont la bouche pâteuse, la lan-

gue chargée de limon, & l'haleine forte : elles éprouvent des hoquets fréquens, n'ont point d'appetit; leur goût se déprave de plus en plus; les gardes-robes sont fétides; & souvent il leur survient des cours-de-ventre.

L'*abdomen* se météorise, dans la quatrieme espece; & il est d'une sensibilité extrême : il en résulte des inquiétudes générales, des altérations, des sommeils agités & interrompus, & la fievre; les lochies se suppriment ou diminuent extrêmement, & deviennent glaireuses, sanieuses, fétides, &c.

Dans la cinquieme espece, le bas-ventre n'est ni dur, ni tendu. Les malades ont une espece de sensation gravative, vers la partie du vaisseau qui fournit le sang : les lochies coulent; mais leur écoulement diminue à mesure que le vomissement de sang devient considérable, ou qu'il épuise par sa durée : elles se suppriment, s'il est externe. Le sang provient de ce vomissement est d'un rouge plus ou moins altéré, selon le séjour qu'il a fait dans la cavité de l'estomac ou du *duodenum* : quelquefois il est noirâtre & grumelé, parce qu'il a séjourné pendant long-temps.

Les lochies sont supprimées dans

la ſixieme eſpece de vomiſſement. Les matieres de celui-ci ſont d'abord aſſez rouges : elles pâliſſent de plus en plus, & deviennent enfin ternes & purulentes ; elles ſuivent le progrès ordinaire des lochies, avec cette différence qu'elles ſont toujours fétides, & de mauvaiſe qualité : l'*abbomen* ſe météoriſe, devient douloureux ; & ſouvent il s'enflamme.

Danger de ces eſpeces de Vomiſſement.

Toutes ces eſpeces de vomiſſement ſont très-dangereuſes chez les femmes en couche : elles diminuent leurs forces, les abattent, les épuiſent, font aux lochies une diverſion contre nature, les ſuppriment par leur abondance & par leur durée ; détournent & tariſſent les ſources du lait des meres qui nourriſſent leurs enfans, font ſouvent périr celles qui ne nourriſſent pas, en confondant leur lait avec la maſſe générale des liquides.

Cauſes ou Sources des différentes eſpeces de Vomiſſement des Femmes en couche.

La premiere eſpece provient de la débilité des organes de la digeſtion ;

la deuxieme, de leur irritabilité; la troisieme, de matieres corrompues pour avoir trop séjourné, vers la fin de la grossesse, dans le canal intestinal; la quatrieme, d'engorgemens phlogistique dans les membranes des entrailles, ou des autres visceres du bas ventre; la cinquieme, de quelque vaisseau rompu dans le foie, la rate, les intestins grêles ou le ventricule; la sixieme, de la suppression des lochies qui s'évacuent par les extrêmités des vaisseaux capillaires du foie, de la rate, du canal intestinal, de l'estomac; par les pores de leurs membranes, ou bien par le tissu cellulaire de ces visceres: ce sont les voies qu'elles se frayent quelquefois, lorsqu'elles ne peuvent pas couler par celles de la matrice & du vagin.

MÉTHODE CURATIVE

des différentes especes de Vomissement.

Cure de la premiere espece de Vomissement; celle qui provient du relâchement de l'estomac.

On doit interdire l'usage des alimens solides, & nourrir les malades, de bouillons faits avec le mouton & la volaille, toujours à petites prises,

crainte de surcharger l'estomac, & de provoquer le vomissement. Si cette nourriture ne suffit point, on la soutient avec quelques cuillerées de gelée de viande, de corne-de-cerf, ou de crême de riz, pourvu que les malades la supportent aisément, & ne la vomissent point.

Il faut éviter les boissons abondantes, & celles qui sont propres à relâcher. Des tisanes faites avec la corne-de-cerf rapée, la pomme, l'écorce d'orange, celle de citron, sont les plus convenables. On leur substitue, avec succès, des infusions de scolopendre, de sanicle, de menthe, de petite sauge, qu'on adoucit avec le syrop de limons, de bigarade, ou avec le sucre. On permet quelques cuillerées de vin de Bourgogne, de Bordeaux, de Malaga, ou d'autres semblables.

Ces vins seront plus médicamenteux, & plus propres à rétablir le ton des fibres de l'estomac, si l'on fait infuser à froid, sur chaque pinte, un gros de cascarille ou de quinquina concassés, enfermés dans un nouet: ils seront encore plus efficaces, si l'on fait fondre dans chaque prise trois ou quatre grains de sel d'absinthe ou de chardonbénit.

Si le vomiſſement ſe ſoutient malgré ces ſecours, on le terminera en faiſant prendre, tout les deux jours le matin, de ſix à douze grains d'ipécacuanha en poudre, dans une cuillerée à bouche d'eau de fleurs d'orange, ou de menthe ; l'infuſion de menthe de jardin peut ſuppléer aux eaux diſtillées, ſi l'on en triple la doſe. On ſuſpend l'uſage de l'ipécacuanha, dès que le vomiſſement a ceſſé, & l'on continue celui des autres remedes, juſqu'à ce que l'eſtomac ſoit totalement rétabli ; ce que l'on reconnoît par la liberté de ſes fonctions.

Il convient pour entretenir & favoriſer l'écoulement des lochies, de tenir le ventre conſtamment libre par le ſecours des lavemens qu'on fait de décoctions de camomille, de mélilot, de bourrache, de mercuriale : on délaye dans chacun une ou deux onces de miel commun, ou de caſſonade.

Lorſque le vomiſſement a ceſſé, on a recours aux purgatifs qu'on choiſit dans la claſſe des toniques, tels que le ſuivant.

P. *De Tamarins, une once :*
Faites les bouillir, pendant un quart d'heure, dans douze onces d'eau com-

mune : jettez-y, en ôtant le pot du feu,

De Rhubarbe concassée, deux gros.

Laissez infuser un quart d'heure : passez par une étamine couverte d'une couche de cerfeuil, ou de cresson de fontaine, & faites-y fondre,

De Sel d'Epsom, demi-once.

Divisez ce purgatif en deux prises égales : faites-les prendre le matin, en observant trois heures d'intervalle d'une prise à l'autre. On fera prendre un bouillon, une heure & demie après la premiere. Si la malade est purgée par celle-ci, on mettra l'autre au lendemain.

Ce purgatif doit être réitéré plusieurs fois, pendant le reste de la couche, en observant des intervalles proportionnés à la situation des malades.

Cure de la deuxieme espece de Vomissement ; celle qui provient de l'irritation.

La diete doit être exacte, légere & humectante. Les bouillons de veau ou de poulet, à très-petites prises, suffiront pour toute nourriture ; une légere décoction de riz, une infusion

ſion de fleurs de bouillon-blanc, de mauve, de violettes de Mars, avec très-peu de ſucre, feront la boiſſon ordinaire des malades.

On appliquera ſur la région de l'eſtomac, & ſur tout le bas-ventre, des ſerviettes ou des flanelles imbibées d'une décoction de plantes émollientes, & de graine de lin, qu'on aura ſoin de renouveller toutes les deux heures : on donnera trois ou quatre lavemens par jour, avec la même décoction, ou avec du lait.

Si, malgré ces ſecours, le vomiſſement & la ſenſibilité de la région épigaſtrique ſubſiſtent, on a recours à des ſaignées ménagées ſelon les forces des malades. Ces évacuations ſont indiſpenſables, avec la fievre, & ſur-tout ſi les lochies ſont diminuées ou ſupprimées. On ſoutient leur effet, principalement après la fievre de lait, par des demi-bains domeſtiques, d'une chaleur modérée.

Lorſque le vomiſſement ſe ſoutient malgré ces ſecours, on peut faire prendre ſans crainte de nuire, un quart de grain d'*opium*, toutes les quatre heures, juſqu'à ce que ce ſymptome ſoit diſſipé : l'*opium* ne réuſſiroit pas au commencement ; il

ne faut le placer qu'après les saignées & quelques jours d'usage des délayans.

Dès que l'on s'apperçoit que les symptomes de la maladie sont sensiblement diminués, on essaye de lâcher le ventre, en faisant prendre, deux ou trois fois par jour, en différens temps, depuis deux gros jusqu'à demi-once de casse mondée, dans une infusion de fleurs de mauve ou de guimauve. La liberté des garde-robes étant établie par ce moyen, on fait prendre, le matin, deux onces ou deux onces & demie de mâne : on continue l'usage de la casse, avec ménagement ; & on réitére de temps-en-temps la purgation avec la mâne, jusqu'à une entiere guérison.

Cure de la troisieme espece de Vomissement, qui vient à la suite d'un mauvais régime observé pendant la grossesse.

Cette espece de vomissement est assez fréquente dans les femmes cacochymes & valétudinaires. Comme elle est le produit d'une longue suite de digestions dépravées, les parois internes du canal intestinal, sur-tout celles du ventricule & des boyaux

grêles, ſont enduites ou tapiſſées de glaires ou de mucoſités étrangeres, qui en affoibliſſent les fonctions, ou d'autres humeurs dépravées, qui ont acquis, en y croupiſſant, une qualité irritante. Les indications curatives préſentent la néceſſité de diviſer ces matieres étrangeres, de les délayer, les rendre coulantes, & les évacuer par le moyen des garde-robes.

Le petit lait eſt la boiſſon la plus convenable, ſur-tout ſi l'on y fait infuſer quelques feuilles de menthe de jardin : faute de petit-lait, on ſe ſert d'une infuſion de fleurs de mauve, de guimauve, &c. Les bouillons doivent être peu nourriſſans : on les rend médicamenteux, en y faiſant infuſer du creſſon de fontaine, ou bien du capillaire de Canada. Chaque priſe de bouillon ne doit être que de trois ou quatre onces, de crainte que les malades ne les rejettent par le vomiſſement.

On ſoutient l'effet de ces boiſſons, par des lavemens émolliens, où l'on ajoute une once de caſſonade, ou bien deux ou trois onces d'huile d'amandes douces, de lin, de navets, fraîches, & tirées ſans feu.

Lorſqu'on a obtenu la liberté du ventre, par l'uſage de ces remedes,

le vomiſſement ceſſe. Il faut alors avoir recours aux purgatifs les plus doux, tels que de légeres infuſions de follicules de ſéné, en très-petites doſes, avec la caſſe, la mâne, ou quelqu'un des ſyrops purgatifs, tels que ceux de fleurs de pêcher, de pommes composé, &c. On réitére ces purgatifs, juſqu'à ce que le canal inteſtinal ſoit totalement débarraſſé des matieres étrangeres, qui cauſoient ſon déſordre: on augmente la nourriture, à proportion que le vomiſſement & les autres ſymptomes diminuent & ſe diſſipent.

Cure de la quatrieme eſpece de Vomiſſement, celle qui provient d'engorgemens phlogiſtiques.

Cette eſpece de vomiſſement eſt des plus dangereuſes. La phlogoſe qui la produit dégénere bientôt en inflammation, & celle-ci en gangrene, ſi l'on n'eſt pas aſſez heureux pour prévenir ces accidens, par les ſecours les plus prompts & les plus efficaces. Lorſque la gangrene commence à s'établir, le vomiſſement & les autres ſymptomes diminuent & ceſſent très-promptement; les fonctions paroiſſent ſe rétablir; & la mort frappe tout-

à-coup les malades, dans le temps qu'elles commencent à concevoir des espérances d'une guérison prochaine.

On ne doit pas craindre cet accident, lorsque les symptomes de la maladie diminuent peu-à-peu, & par degrés : cette progression annonce, au contraire, une guérison prochaine.

Le petit-lait, ou l'eau de poulet, doivent être la seule boisson, & tenir lieu de nourriture dans cette maladie, jusqu'à ce que les symptomes en soient modérés. La saignée souvent réitérée, d'abord au bras, ensuite au pied, selon les forces des malades, est le secours le plus prompt & le plus salutaire que l'on puisse donner : un usage continué de fomentations & d'embrocations émollientes sur le bas-ventre en soutient parfaitement les effets. On donne des lavemens fréquens, avec la décoction de feuilles de bouillon-blanc & de guimauve, ou avec le lait. Si ces secours ne suffisent pas pour modérer le vomissement, il faut avoir recours aux demi-bains chargés d'une décoction de plantes émollientes.

Lorsqu'on s'apperçoit que le vomissement & ses symptomes diminuent, on fait prendre, toutes les deux ou trois heures, quelques cuillerées à

bouche de bouillon léger : on en donne davantage, & on le fait plus nourriſſant, à meſure que la convaleſcence s'avance; & on paſſe à une nourriture plus ſolide, dès que les malades ſont en état de la ſupporter.

Le vomiſſement étant ſur ſa fin, on eſſaye quelques verres d'une légere eau de caffe, qu'on réitére toutes les quatre à cinq heures; on en rapproche les doſes, à meſure que l'eſtomac s'en accommode, & qu'elle commence à lâcher le ventre : on paſſe enſuite à la mâne, à petites doſes que l'on augmente & réitére, ſelon l'état de la convaleſcence, & les circonſtances qu'on y remarque.

Cure du Vomiſſement de la cinquieme eſpece, ou du Vomiſſement du ſang.

On a tout lieu de s'alarmer, lorſque le vomiſſement de ſang provient d'un vaiſſeau rompu, dans les efforts de l'accouchement. Celui qui provient de quelque vaiſſeau, dont l'extrêmité s'eſt entr'ouverte ou décolée, eſt moins à craindre; mais il eſt toujours dangereux. Il n'y a rien de plus preſſant que d'y remédier.

Dans l'un & l'autre cas, on réduit

les malades à une diete févere : l'eau de poulet leur fuffit pour boiffon & pour nourriture. Si la foibleffe devient extrême, quelques cuillerées de gelée de viande, ou de bouillon, fuffifent pour foutenir les forces : on augmente cette nourriture, à mefure que le vomiffement diminue; mais on ne permet des alimens folides, que quelques jours après qu'il a totalement ceffé.

La faignée du bras eft, dans cette circonftance, le remede le plus néceffaire : on faigne enfuite du pied; & l'on réitére ces faignées, felon la violence du vomiffement, ou fa diminution, & felon la force ou la débilité des malades. On fait des frictions féches fur les extrêmités inférieures : on leur fait prendre des bains d'eau tiede. Si tous ces moyens ne fuffifent pas pour faire ceffer le vomiffement de fang, on étend des ferviettes trempées dans l'eau froide, fur les deux mains & fur les avant-bras, jufqu'aux coudes : on les applique enfuite fur les omoplates & fur le dos, fans les porter jufqu'aux reins.

Lorfque les vaiffeaux font défemplis, ou épuifés au point que les malades en foient affoiblies, il eft temps

de faire uſage des aſtringens vulnéraires, tels que des infuſions, de bugle, de ſanicle, brunelle, de plantain, de pied-de-lion. Si les infuſions de ces plantes ne ſuffiſent point pour arrêter le ſang, on en fait prendre le ſuc, à la doſe de deux ou trois onces, toutes les trois heures : on les rend plus efficaces, en ajoutant dans chaque priſe huit ou dix gouttes d'eſprit-de-vitriol, ou d'eau blanche de Rabel. Lorſque les malades ont des inquiétudes dans les membres, & qu'elles ne repoſent pas, il eſt eſſentiel de modérer ces inquiétudes, & de leur procurer du ſommeil. A cet effet, on leur fait prendre, le ſoir, demi-once de ſyrop de Karabé ; dans une taſſe d'infuſion de fleurs de coquelicot. Pendant ce temps-là, on leur donne des lavemens émolliens ; & l'on fait, dans le vagin, des injections tiedes, de la même qualité, afin d'entretenir la liberté du ventre, & l'écoulement des lochies, autant qu'il eſt poſſible.

Il n'eſt permis de purger dans cette fâcheuſe maladie, que lorſque les plaies des vaiſſeaux qui fourniſſoient le ſang ſont conſolidées. On commence alors à préparer les malades à la purgation, par l'uſage des laxatifs ; & l'on purge avec la mâne &

la caſſe, lorſque les indications l'exigent.

Cure de la ſiexieme eſpece de Vomiſſement ; celle qui ſupplée à l'évacuation des Lochies.

Le traitement de cette eſpece de vomiſſement eſt très-delicat, & plein d'écueils : c'eſt une évacuation néceſſaire, qui ſe fait par de fauſſes routes. L'arrêter, c'eſt faire périr les malades : la laiſſer ſubſiſter, c'eſt les expoſer à des accidens dangereux. On ne peut, dans des circonſtances auſſi ſcabreuſes, que tenter, par de douces diverſions, de rappeller les lochies vers leurs voies ordinaires.

Les paſſions de l'ame ſeroient pernicieuſes dans cette maladie ; elles augmenteroient le vomiſſement, éloigneroient de plus en plus l'écoulement naturel des lochies, & rendroient les ſecours de l'art impuiſſans. On voit par-là, combien il eſt eſſentiel aux femmes en couche de s'en garantir.

Le régime de vie doit être très-exact. On ne doit prendre, au commencement que des bouillons légers. A meſure que le vomiſſement change de couleur, & diminue, on peut permettre de la gelée de viande, en-

ſuite de la crême de riz par cuillerées: on paſſe à des ſoupes légeres, lorſque le vomiſſement a ceſſé, à des œufs frais, &c. La boiſſon doit être l'eau de riz, une tiſane de corne-de-cerf avec la mie de pain.

La ſaignée du pied eſt le ſecours le plus prochain, & le plus efficace, que l'on puiſſe donner aux malades: on la réitére ſelon que l'accident eſt plus ou moins grave. On applique enſuite des ſang-ſuës aux grandes lévres: on fait des frictions fréquentes ſur la région des reins, ſur le bas-ventre, & ſur les extrêmités inférieures; il faut toujours les diriger de haut en bas.

Il eſt très-à-propos de faire des injections d'une décoction émolliente, dans le vagin, & de les porter juſqu'à l'orifice de la matrice; de donner des lavemens fréquens, avec la même décoction ou avec le lait, & de faire des embrocations ſur la région de la matrice, avec les huiles de lys, de lin, de noix, d'amandes douces, &c.

Pendant ces tentatives du côté de la matrice, on tient appliquées ſur la région de l'eſtomac des emplâtres de thériaque, ou bien des cataplaſmes avec des feuilles d'artichaut,

de plantain; avec la mille-feuille, la renouée, la quinte-feuille, l'ofeille, &c.

Si, par le moyen de ces fecours, il s'établit un écoulement par le vagin, on doit arrofer de vinaigre les emplâtres & les cataplafmes que l'on met fur la région de l'eftomac, & continuer les autres fecours, jufqu'à ce que l'écoulement des lochies foit rétabli par fes voies ordinaires, & que le vomiffement ait ceffé.

Dès que le vomiffement eft fur fa fin, & que la couleur n'en eft plus rouge, il eft temps de tenter des évacuations par les garde-robes. On fait prendre, trois fois par jour, le matin, à midi, & le foir, cinq ou fix onces, chaque fois, de décoction de tamarins, où l'on fait infufer deux gros de mirobolans citrins, pour trois prifes. Le ventre étant devenu libre par ce moyen, on ajoûte à la prife du matin deux onces, ou deux onces & demie de mâne : on continue la décoction & l'infufion, en proportionnant la dofe des mirobolans aux évacuations qu'on a en vue de procurer; & on y ajoute la mâne, tous les trois ou quatre jours. Si ces moyens ne fuffifent pas pour rétablir les lochies, & faire ceffer le vomiffement,

les malades continueront d'obſerver une diete exacte, très-légere, & s'en rapporteront, pour le reſte, aux reſſources de la nature.

CHAPITRE V.

Cours-de-ventre des Femmes en couche.

LA diarrhée eſt le cours-de-ventre le plus ordinaire des femmes en couche : elle eſt ſymptomatique ou critique. La premiere ſurvient d'abord après l'accouchement : elle eſt une vraie maladie. La ſeconde ne ſe déclare que vers le cinquieme ou le ſeptieme jour de l'accouchement : elle eſt ſalutaire, ſi elle réunit les qualités d'une criſe parfaite ; autrement elle n'eſt pas ſans danger.

La diarrhée ſymptomatique dégénere en dyſſenterie, ou devient lientérique, lorſqu'elle élude les reſſources de la nature, & les ſecours de l'art, ſur-tout ſi les malades nobſervent pas un régime de vie convenable à leur état.

Différentes causes des Diarrhées symptomatiques.

Ces diarrhées proviennent de différentes causes, 1° d'un relâchement de l'estomac, occasionné par une suite de mauvaises digestions, pendant la grossesse, qui augmente par le travail & par les pertes de l'accouchement ; 2° d'une phlogose du canal intestinal, à la suite d'un accouchement laborieux ; 3° d'une cacochymie scorbutique, vénérienne, scrophuleuse, &c. Toutes ces causes disposent la masse des liquides à la dissolution, & le systême des solides au relâchement. Ces différentes especes de diarrhées ont des symptomes différens, selon leur nature.

Symptomes de la Diarrhée de la premiere espece ; celle qui provient du relâchement de l'Estomac.

Les malades ressentent, après avoir pris des alimens, une pesanteur incommode dans la région épigastrique : elles rendent bientôt après par les garde-robes, avec des tranchées, des matieres mal-digérées, grisâtres, glaireuses & fétides. La langue se

charge de limon : il ſurvient des rots nidoreux. La dépravation s'établit & fait des progrès ; les lochies diminuent, ou ſe ſuppriment ; l'*abdomen* ſe météoriſe ; la fievre s'allume.

Symptomes des Diarrhées de la ſeconde eſpece ; celles qui proviennent d'une phlogoſe du Canal inteſtinal.

Les entrailles ſont douloureuſes, dès le commencement : elles deviennent de plus en plus ſenſibles ; de jour en jour, l'*abdomen* ſe météoriſe. Il ne ſe manifeſte d'abord qu'un mouvement fébrile : bientôt la fievre ſe développe, s'allume ; l'inflammation ſuccéde à la phlogoſe ; les lochies ſe ſuppriment : les urines deviennent ardentes & briquétées ; les garde-robes ſont griſâtres, foncées, hachées, glaireuſes, ſanguinolentes, fétides, gangreneuſes.

Symptomes de la Diarrhée de la troiſieme eſpece ; celle qui provient d'une Cacochymie.

Les ſymptomes de la diarrhée de cette eſpece ſont, une fievre lente, un abattement général des forces, un dégoût conſidérable pour les ali-

mens; des digeſtions lentes & pénibles, des chaleurs dans les entrailles & dans les viſceres; des horripilations à la peau, ſur-tout au dos & aux extrêmités; des urines *furfureuſes*, point digérées, noirâtres & fétides; des lochies ſanguinolentes, des évacuations *diarrhéiques* très-fluides, ſouvent noirâtres, & d'une odeur inſupportable; un pouls fréquent, petit, foible; l'artere molle; des foibleſſes enfin, & des douleurs dans les viſceres du bas-ventre, qui ſont les avant-coureurs de la gangrene & de la mort.

Indications curatives de la Diarrhée de la premiere eſpece, qui provient du relâchement.

Une ſuite de déſordres de l'eſtomac, pendant la groſſeſſe; un appauvriſſement des ſucs digeſtifs, à leur occaſion; des matieres glaireuſes, bilieuſes, retenues dans le canal inteſtinal; troublent l'ordre des digeſtions, augmentent le relâchement des fibres membraneuſes des inteſtins, excitent la diarrhée & l'entretiennent, la font dégénérer. Ces indications exigent de corriger les ſucs digeſtifs, d'évacuer les matieres étrangeres, retenues dans

les premieres voies, & de raffermir le ton trop relâché des solides.

Cure la de Diarrhée de la premiere espece ; celle qui provient du relâchement.

Les malades doivent observer une diete légere, mais nourrissante : elles se nourriront de bouillons faits avec le bœuf, le mouton & la volaille ; de crêmes de riz, ou de tout autre farineux au bouillon ; de jaunes d'œufs au boillon ; d'œufs frais, une fois le jour, avec quelques mouillettes, si l'estomac s'en accommode. Lorsqu'on s'appercevra de quelque signe de guérison, on accordera des soupes légeres, & successivement, par degrès, des alimens plus nourrissans.

La tisane ordinaire sera une décoction de riz ou de gruau, ou bien une tisane avec la corne-de-cerf calcinée, & la mie de pain. On mettra dans toutes les tisanes un peu de cannelle & de sucre.

Vers le quatrieme ou le cinquieme jour de la couche, on fera prendre, excepté pendant la fievre de lait, trois verres chaque jour, en observant quatre heures d'intervalle de l'un à l'autre

tre, d'un apozème purgatif & tonique, tel que le ſuivant :

P. *De Polipode, deux onces.*

Faites bouillir, un quart d'heure, dans deux livres d'eau commune. Jettez-y, trois minutes avant d'ôter le pot du feu,

De Feuilles de Scolopendre, demi-poignée.

De Rhubarbe concaſſée, deux gros.

Laiſſez infuſer un quart d'heure : paſſez par une étamine, & faites-y fondre,

De Sel de Seignette, deux gros.

Lorſque, par l'uſage de cet apozème, les garde-robes prendront une couleur jaune, & quelles commenceront à être digérées, on purgera avec la médecine ſuivante :

P. *De Rhubarbe concaſſée ;*

De Sel végétal, de chaque un gros.

Faites-les infuſer dans cinq onces de décoction de chicorée ſauvage : étendez-y,

De Syrop Magiſtral, une once.

Faites-en une potion pour une priſe.

On ſuſpendra l'apozème, le jour de la purgation & le ſuivant, pour en reprendre enſuite deux priſes par jour, dans le même ordre qu'auparavant : on réitérera le purgatif, tous les cinq

à ſix jours ; & on en ménagera les doſes, ſelon les forces des malades. Si la diarrhée ne diminue pas par ce moyen, on délayera dans l'infuſion de rhubarbe, à la place de la mâne, une once & demie, ou deux onces de ſyrop magiſtral.

Si ces ſecours ne ſont pas ſuffiſans pour terminer la diarrhée, les malades prendront douze ou quinze grains de cachou en poudre, trois fois par jour, le matin, à midi, & le ſoir, dans une taſſe d'infuſion de ſcolopendre, de chicorée ſauvage, & d'un peu de cannelle.

Cure du Cours-de-ventre lientérique.

Si le cours-de-ventre devient lientérique, on continue de donner le cachou, à la même doſe, dans deux ou trois onces de ſuc épuré de plantain & de mille feuille : on ajoute à chaque priſe, huit ou dix grains de cannelle en poudre ; & enfin on en vient à l'uſage du *ſimarouba* en décoction. On met deux gros de cette racine concaſſée dans une chopine d'eau : on la fait bouillir un quart d'heure ; on la diviſe en trois priſes que l'on fait prendre, de quatre heures en quatre heures.

Cure de la Dyssenterie, à la suite de la Diarrhée des Femmes en couche.

Lorsque le cours-de-ventre devient dyssentérique, avec des signes d'inflammation, on a recours à quelque saignée très-ménagée, supposé que les malades puissent la supporter. On abandonne les astringens : on tient les malades au bouillon, & à la tisane de riz, de gruau, ou de corne-de-cerf calcinée, & de mie de pain. On fait vomir avec quelques grains d'ipécacuanha : on en fait prendre ensuite, tous les jours, au moins deux fois, à des doses si petites, qu'il ne fasse point vomir : on revient ensuite au vomissement, par le même moyen. On donne le soir aux heures du sommeil, de vingt-quatre à trente-six grains de *diascordium* ; & l'on réitére les purgatifs, de temps-en temps, avec la mâne, ou le syrop magistral.

Remarques sur l'usage des Astringens, dans les Cours-de-ventre des Femmes en couche.

Personne n'ignore que les astringens ne soient très-propres à diminuer

& à ſupprimer les lochies. Cependant, ſi les malades ſont ménacées de périr d'un cours-de-ventre, ou de toute autre maladies dangéreuſe, qui exige l'uſage des remedes de cette nature, on eſt forcé d'y avoir recours. Dailleurs, lorſque les cours-de-ventre ſont venus au point qu'on ne peut y remédier que par les aſtringens, les évacuations de la couche ſont ordinairement très-diminuées ou ſupprimées. On penſe d'abord à guérir la maladie ; & l'on tâche enſuite de rappeller & de rétablir l'évacuation naturelle. Les aſtringens agiſſent directement ſur les membranes de l'eſtomac & du canal inteſtinal; l'action qu'ils font ſur les vaiſſeaux de la matrice eſt beaucoup plus modérée ; & l'on voit, tous les jours, que l'on guérit des cours-de-ventre, ou d'autres maladies, par ces remedes, ſans que les lochies en ſoient diminuées ni altérées.

Indications curatives des Diarrhées de la ſeconde eſpece ; celles qui proviennent d'une phlogoſe du Canal inteſtinal.

Les indications curatives de cette eſpece de diarrhée exigent qu'on re-

médie à la phlogoſe des vaiſſeaux & des membranes des entrailles & des viſceres du bas-ventre ; qu'on en prévienne l'inflammation, & qu'on en borne le progrès, lorſqu'elle a lieu ; qu'on diſſipe la fievre ; qu'on rétabliſſe la ſoupleſſe & l'élaſticité des fibres nerveuſes, des membranes & des muſcles, l'ordre des digeſtions & les fonctions du canal inteſtinal. On remplit toutes ces vues, par des remedes délayans, relâchans, laxatifs ; par des purgatifs, & enfin par des toniques aſtringens.

Méthode curative des Diarrhées de la ſeconde eſpece.

Une tiſane émolliente ſera la boiſſon ordinaire des femmes en couche, dans cette maladie ; & des bouillons légers, leur ſeule nourriture. Des ſaignées très-ménagées en ſont le premier remede, & le plus preſſant. Des lavemens avec la décoction des plantes émollientes ; des fomentations ſur l'*abdomen*, de la même décoction ; des embrocations d'huiles de la même qualité ſont des ſecours néceſſaires pour prévenir le progrès de la phlogoſe, & pour modérer l'inflammation.

Les malades prendront, tous les

ſoirs, en deux priſes, environ douze onces d'émulſion faite de demi-once des quatre ſemences froides, & d'un gros de celle de pavot blanc, adoucie avec le ſucre, le ſyrop violat, ou celui de nénuphar. Lorſque, par le moyen de ces ſecours, le bas-ventre eſt devenu moins ſenſible, moins douloureux, & les urines moins ardentes, on fait prendre trois priſes, par jour, de l'apozème ſuivant :

P. De Feuilles de Bourrache,
De Piſſenlit, de chaque une demi-poignée.

Jettez-les dans trois demi-ſetiers d'eau bouillante : laiſſez-les bouillir deux minutes, & infuſer un quart d'heure : paſſez par une étamine, diviſez en trois priſes égales ; faites-y fondre,

De Nître purifié, quinze grains.

Délayez dans chaque priſe,

De Syrop violat, demi-once.

Dès que les ſymptomes de la diarrhée ſont moderés, on fait fondre une once de mâne dans chacune des deux premieres priſes d'apozème, à la place du ſyrop violat.

Lorſque la maladie eſt ſur ſon déclin, on donne pour tiſane ordinaire, une infuſion de pervenche, de piloſelle, d'orpin. On purge alors avec

deux onces de mâne : on réitére ce purgatif, ſelon les indications. On continue les apozèmes : on ſuſpend les émulſions ; & l'on fait prendre, tous les ſoirs, à leur place, de vingt-quatre à trente grains de *diaſcordium*. Dans cet état de la maladie, les malades doivent ſe nourrir de farineux au bouillon, de ſoupes légeres, enſuite d'œufs frais, & cuits à l'eau ou au bouillon, &c.

Il faut diminuer le nombre des lavemens, dans le déclin de la maladie ; & ſi malgré, tous ces ſecours, les garde-robes ne ſe lient pas, on délaye, le matin & le ſoir, dans un lavement, deux gros de vieille thériaque : on continue cet uſage pendant quelques jours.

Il eſt à propos, vers la fin de la maladie, de prendre quelques cuillerées de vin de Bordeaux, de Bourgogne, de Rota, ou d'Alicante, avec un peu de pain grillé, du ſucre, & quelques grains d'aneth. Si le cours-de-ventre ne ceſſe pas totalement par ces ſecours, il eſt indiſpenſable d'employer de légers diaphorétiques en infuſion. On préférera les plantes qui ont cette qualité, telles que les feuilles de chardon-bénit, de ſcabieuſe, de petite ſauge, de germandrée, &c.

Si enfin ces remedes deviennent impuiſſans, pour terminer le cours-de-ventre, il eſt néceſſaire de recourir aux aſtringens : on trouvera la façon de les employer à propos, dans l'article de ce Chapitre, où il eſt traité du cours-de-ventre de la premiere eſpece.

Indications curatives de la Diarrhée de la troiſieme eſpece, qui provient de la Cacochymie.

Comme cette eſpece de diarrhée peut dépendre de cauſes différentes entr'elles, on ne ſauroit, ſans connoître leurs différences particulieres, prendre les indications curatives qui la concernent. Cependant, de quelque nature que ſoit cette maladie, elle préſente ordinairement des ſymptomes qui indiquent ſon caractere; tels ſont la foibleſſe, l'épuiſement, l'appauvriſſement de la maſſe des liquides, le relâchement des ſolides, la débilité des fonctions, &c.

Tous ces ſymptomes ſont autant d'indications qui exigent une nourriture reſtaurante, proportionnée aux reſſources des organes de la digeſtion, & propre à prévenir un plus grand déſordre de la maſſe des liquides. Des

doux

doux purgatifs toniques; des cordiaux les plus modérés, & les moins astringens, ménagés avec la prudence qu'exige le danger auquel les malades sont exposées, méritent la préférence.

Méthode curative des Diarrhées de la troisieme espece.

Les causes des diarrhées de cette espece existoient pendant la grossesse : elles ont fatt des progrès dans le travail de l'accouchement, & par les évacuations qui en ont été la suite. Il est rare que les malades, par rapport à leur foiblesse, puissent supporter les remedes nécessaires à la maladie principale, dont le cours-de-ventre n'est que le symptome : on ne peut donc tenter que d'en modérer le progrès, jusqu'à ce que les forces soient rétablies.

Des crêmes légeres, faites à l'eau & au sucre, ou au bouillon, avec la mie de pain, la semoule, le vermicelli, la farine du bled de Turquie, le salep, font la nourriture la plus convenable dans ces maladies. Les bouillons doivent être nourrissans : on y jette, pour infuser, en ôtant le pot du feu, quelques feuilles d'a-

che, ſans les faire bouillir. On donne peu de ces alimens à la fois : on doit toujours en proportionner la quantité à la portée de l'eſtomac des malades. Dans les intervalles des bouillons, on place à propos quelques cuillerées de gelée de corne-de-cerf avec le citron & la cannelle. La boiſſon ordinaire la plus convenable eſt l'infuſion de quelqu'une des plantes chicoracées, ameres & ſavonneuſes.

Il eſt à propos de faire prendre, tous les deux jours, la décoction d'une once & demie de tamarins dans un verre d'eau commune : on y fait fondre, de temps-en-temps, une once & demie, ou deux onces de mâne; ou bien on y délaye une once & demie de ſyrop magiſtral.

On permet aux malades, deux fois par jour, quelques cuillerées de vin avec très-peu de pain grillé, ou de biſcuit de mer. Si elles ne dorment pas, ou ſi leur ſommeil eſt inquiet & interrompu, on leur fait prendre, tous les ſoirs aux heures du ſommeil, dix huit à vingt-quatre grains de thériaque &, le matin, pareille doſe de confection d'hyacinthe dans un bouillon.

Dans le cas où le cours-de-ventre feroit conſidérable, malgré ces ſe-

cours, on donneroit, le ſoir, trente grains de *diaſcordium*, & le matin vingt-quatre grains de confection d'hyacinthe dans une taſſe de décoction, de vingt grains de cachou, faite en guiſe de café.

On conduit & l'on ménage les malades, par le moyen de ces ſecours, juſqu'à ce qu'elles ſoient en état de ſupporter les remedes néceſſaires à la guériſon de la maladie principale.

Signes des Diarrhées critiques.

Les matieres que les femmes en couche rendent par les garde-robes, dans cette diarrhée, ſont jaunes chez les unes, & blanche chez les autres: les lochies ne ſont point altérées, ni diminuées. La diarrhée ne trouble pas l'ordre naturel des fonctions: le ventre conſerve ſa ſoupleſſe; le pouls eſt naturel, le ſommeil tranquille; & les malades reſſentent un ſoulagement, & un bien-être de plus en plus ſenſible. Si la diarrhée ne conſerve pas toutes ces conditions, pendant ſa durée, elle ceſſe d'être critique: dès ce moment elle devient ſymptomatique & dangereuſe.

Symptomes des Diarrhées qui ont perdu leur qualité critique.

Les lochies se dépravent, diminuent ou se suppriment; les digestions se dérangent, se pervertissent, l'*abdomen* se météorise; la fievre s'allume; le sommeil devient inquiet & agité, & le cours-de-ventre dyssentérique, gangreneux & mortel.

Cure des Diarrhées critiques, & de celles qui ont dégénéré.

On a pas besoin des secours de l'art, lorsque les diarrhées sont de véritables crises: la nature alors se suffit à elle-même. Un régime de vie, sobre, exact, proportionné au tempérament des malades, l'éloignement des passions, sont les seuls moyens que l'on puisse mettre en usage pour éviter que les cours-de-ventre de cette qualité ne prennent de mauvais caractere. Cependant il convient d'avoir recours à la purgation, lorsque la diarrhée diminue, & lorsqu'elle a cessé: cette précaution est nécessaire, parce qu'il est rare qu'une crise soit parfaite.

Dès que l'on s'apperçoit, chez les

femmes en couche, de quelqu'un des ſymptomes oppoſés aux ſignes ſalutaires de la diarrhée critique, on doit en rechercher la cauſe. Si elle dépend de quelque dérangement dans le régime de vie, ou des paſſions de l'ame, il faut mettre en uſage les ſecours propres à y remédier, par une diete ſévere, & par la tranquillité de l'eſprit. On ſeconde l'effet de la diete, par des boiſſons délayantes & par de légeres purgations : on modere les effets des paſſions de l'ame, par des occupations agréables, & par l'éloignement de tous les objets qui pourroient déplaire.

Si ces accidens ſont cauſés par la tranſpiration interceptée, on ſe ſert d'infuſions de plantes diaphorétiques, telles que la méliſſe, l'angélique, le *ſcordium*, la reine-des-prés, la ſcabieuſe; & l'on place à propos de légéres purgations.



CHAPITRE VI.

Ictère ou Jaunisse des Femmes en couche.

Ictère en général.

L'ICTERE ou jaunisse est un épanchement de bile dans les vaisseaux de tous les genres, qui change la qualité de la masse des liquides, & communique une couleur jaune à la peau, dans toute l'habitude du corps.

Différentes especes d'Ictère.

On divise la jaunisse en *essentielle*, & en *symptomatique*; en *aiguë*, & en *chronique*. L'essentielle dépend de quelque vice inhérent dans la substance du foie. La symptomatique est l'effet de quelque maladie, ou de quelqu'accident, qui fait sur le foie des impressions propres à arrêter ou à déranger l'ordre de la sécrétion de la bile, & de sa distribution naturelle. L'aiguë est permanente ou périodique, & ne dure jamais au-delà de quarante jours; la chronique com-

mence à cette date, & dure plusieurs mois, quelquefois des années.

Toutes les especes de jaunisse prennent des caracteres particuliers, selon la qualité de la bile, & la disposition de la masse générale des liquides à la corruption : c'est, par exemple, de la plus mauvaise qualité de la bile, que provient la jaunisse noire.

Signes en général de la Jaunisse.

Le blanc des yeux prend d'abord une couleur jaunâtre, qui s'étend vers les tempes ; fait des progrès vers les lévres, les gencives, & se répand successivement sur tout le corps. Les urines sont épaisses, d'un rouge foncé, & teignent le linge de couleur de safran ; les garde-robes, au contraire, sont toujours pâles ; la salive devient jaune insensiblement, & donne aux alimens un goût d'amertume.

Symptomes en général de la Jaunisse.

Ces symtomes sont d'abord une tension, ou une espece de resserrement dans l'hypocondre droit ; une gêne dans la respiration, une agitation & des inquiétudes dans tout le corps ; des assoupissemens sans som-

meil, des inappétences, des altérations, des conſtipations obſtinées. Tous ces accidens dépravent la chylification; la maſſe des liquides tombe dans le déſordre; les forces s'abattent, languiſſent, & il s'enſuit des hydropiſies mortelles.

Cauſes générales de la Jauniſſe.

Les cauſes ordinaires de la jauniſſe ſont des embarras, des obſtructions dans les conduits biliaires, qui empêchent la bile de paſſer dans le canal cholédoque, pour aboutir à l'inteſtin *duodenum*, où elle doit couler librement, pour ſervir à la digeſtion des alimens. La bile étant ainſi retenue dans le foie, eſt réſorbée par les pores des vaiſſeaux de ce viſcere aboutit à la veine-cave, d'où elle reflue dans la maſſe du ſang; y fait les fonctions d'un corps étranger, lui communique ſes qualités, & teint de ſa couleur tout le ſyſtême des ſolides.

CAUSES PARTICULIERES de la Jauniſſe.

Cauſes de la Jauniſſe eſſentielle.

Ces cauſes ſont des gonflemens, des engorgemens ſanguins ou lym-

phatiques ; des obſtructions, des relâchemens, des atonies, des deſſéchemens, des hydropiſies, & tout autre vice de la ſubſtance du foie. On doit placer parmi les cauſes de la jauniſſe la qualité trop âcre de la bile, & la conſiſtance de ce fluide, trop épaiſſe & réſineuſe ; des pierres dans la véſicule du fiel, des matieres ſablonneuſes ou viſqueuſes dans les vaiſſeaux hépatiques, ou dans les pores biliaires ; des excroiſſances charnues qui les compriment & les effacent.

Ces cauſes de la jauniſſe eſſentielle forment également celles des aiguës, & principalement celles des chroniques : on ne diſtingue les unes des autres que par leur durée.

Cauſes de la Jauniſſe ſymptomatique.

Les cauſes de la jauniſſe ſymtomatique ont leur ſiege, ou leur principe, ailleurs que dans le foie. C'eſt par communication de fibre à fibre, de membrane à membrane, de vaiſſeau à vaiſſeau, qu'elles déterminent des ſerremens ſpaſtiques ; qui obſtruent les conduits de la bile ou les effacent. Ces accidens dépendent, tantôt de l'eſprit, tantôt du corps : ſouvent l'un & l'autre concourent à

les produire, à les entretenir & à rendre inutiles les moyens de les guérir.

Du côté de l'eſprit, ce ſont les effets d'une colere violente, de chagrins de durée, d'une joie exceſſive, & de toutes les vives paſſions de l'ame.

Du côté du corps, ils ſont occaſionnés par des ſpaſmes & des convulſions, ſur-tout des viſceres du bas-ventre; par des pierres dans les reins, par des émétiques ou des purgatifs trop forts, par des poiſons, par des alimens échauffans, des liqueurs ſpiritueuſes, par une trop grande oiſiveté, des veilles immodérées, des exercices violens; par des coliques ſpaſmodiques, venteuſes, néphrétiques, hémorrhoïdales, par des fievres, par l'uſage du quinquina donné mal-à-propos, ou en trop grande quantité, par les cours-de-ventre de trop de durée, les regles immodérées, l'écoulement exceſſif des hémorrhoïdes, des lochies; par leur ſuppreſſion, & enfin par l'effet des remedes aſtringens, donnés mal-à-propos, ou en trop grande quantité, dans quelqu'un des écoulemens précédens.

Ces cauſes de la Jaunisse ſymptomatique ſont plus propres à l'aiguë

qu'à la chronique. Il eſt rare que celle-ci en provienne immédiatement : cependant elle peut en être la ſuite, lorſque par quelqu'abus dans le régime de vie, ou par des remedes donnés mal-à-propos, on entretient ou on augmente les cauſes de la jauniſſe aiguë.

Cauſes particulieres de la Jauniſſe des Femmes en couche.

La jauniſſe des femmes en couche peut provenir de toutes les cauſes de la jauniſſe eſſentielle, de la ſymptomatique, de l'aiguë & de la chronique : cependant elles ſont expoſées plus particuliérement à celle qui reconnoît pour cauſe les paſſions de l'ame, les abus dans le régime de vie, le dérangement de l'eſtomac, la trop grande abondance des lochies, leur irrégularité, leur diminution, leur ſuppreſſion.

Vues curatives générales de la Jauniſſe eſſentielle.

Diminuer les gonflemens & les érétiſmes de l'*Abdomen* ; diſſiper les engorgemens & les obſtructions de ſes viſceres ; donner du ton, dans

relâchement & l'atonie, à ses fibres, à ses membranes, à ses muscles; les humecter, lorsqu'ils se dessèchent; les ramollir, & rétablir leur élasticité; évacuer, dans l'hydropisie, les sérosités épanchées; ranimer & soutenir le ton du tissu cellulaire relâché par l'infiltration des sérosités: tempérer, l'âcreté de la bile; diminuer sa trop grande densité; calmer l'irritation que causent les pierres hépatiques; diviser les matieres visqueuses, qui engorgent les vaisseaux de différens genres, répandus dans la substance du foie.

Tels sont, en général, les moyens qu'on doit mettre en usage, pour remédier à la jaunisse essentielle, & pour modérer le danger de ses symptomes, dans le cas où elle n'est pas susceptible d'une guérison radicale.

Vues curatives générales de la Jaunisse symptomatique.

Modérer les passions de l'ame, par des moyens convenables à leur caractere; calmer l'irritation du genre nerveux, dans les spasmes; rectifier l'irrégularité des oscillations des fibres membraneuses; soutenir leur élasticité; radoucir les déchiremens insen-

ſibles des membranes, effets inſéparables de la douleur; conſoler les entrailles qui ſont dans la ſouffrance; tempérer les effets des veilles immodérées, des exercices violens; rectifier le dérangement des fonctions, que cauſe l'oiſiveté : calmer les différentes coliques, par des effets oppoſés à leurs cauſes; mettre la nature à portée de terminer les cours-de-ventre exceſſifs; rectifier les lochies irrégulieres; diminuer leur écoulement, lorſqu'elles ſont immodérées; les provoquer, lorſqu'elles ſont trop diminuées, ou ſupprimées; relâcher les vaiſſeaux trop contractés, & délayer le ſang rendu trop denſe par l'uſage abuſif des aſtringens : c'eſt en ſuivant ces vues générales, & en les particulariſant, ſelon les indications particulieres, qu'on ſe mettra à portée de donner nos ſecours utiles : dans la jauniſſe ſymptomatique.

Vues curatives générales, & les moyens de les remplir dans la jauniſſe des Femmes en couche.

Je ne donnerai pas la méthode curactive de l'ictère, en ſuivant l'ordre de ſes cauſes générales & particulieres; elles ſont trop nombreuſes pour

être placées dans cet ouvrage : je me bornerai à celles que j'ai déjà considérées, comme plus propres à la jaunisse des femmes en couche.

Vues curatives de la Jaunisse occasionnée par les passions de l'ame.

La colere égare l'esprit, fait violence à toutes les fibres du corps, contracte les membranes, réduit les vaisseaux à un resserrement spastique, & oppose par-tout des obstacles à la circulation des liquides.

La surprise & la crainte saisissent l'ame, suspendent l'activité de son action sur les solides : ceux-ci se contractent ou reviennent sur eux-mêmes ; & les liquides sont ralentis, ou suspendus, dans leur progression.

Le chagrin affoiblit par degrés l'action de l'esprit sur le corps, donne aux solides une tendance à l'inertie qui, à mesure qu'elle fait des progrès, retarde de plus en plus la circulation des liquides, dérange l'ordre des fonctions, & les pervertit.

Ces désordres de l'ame & du corps, effets constans des passions, ne peuvent, en tenant les solides dans la contrainte, qu'obstruer les vaisseaux biliaires, troubler la sécrétion de la

bile, la retenir dans le foie, & la forcer à refluer dans la maſſe générale des liquides.

Les vues curatives de la jauniſſe qui provient de ces déſordres, inſinuent de modérer les paſſions de l'ame, ſelon leurs différentes eſpeces; de rétablir la ſoupleſſe des fibres & des membranes; de déſobſtruer les vaiſſeaux du foie, & de rappeller ſes fonctions vers leur ordre naturel.

On trouve ces ſecours dans les reſſources de la raiſon, & dans les remedes délayans, laxatifs, tempérans, calmans, légérement appéritifs, ſecondés d'une gymnaſtique employée à propos, ſelon l'état & les forces des malades.

Méthode curative de la Jauniſſe, occaſionnée par les paſſions de l'ame.

Les malades doivent employer toute leur raiſon, pour mettre leur eſprit & leur cœur dans une poſition à pouvoir jouir d'une tranquillité conſtante. Il faut avoir l'attention d'éloigner d'elles tout ce qui pourroit leur préſenter, ou leur rappeller des objets déſagréables. On conſulte leur caractere pour ſe mettre à portée de ne leur tenir que des converſations

de leur goût. On ne doit pas perdre de vue que les excès de joie & de tristesse leur sont également nuisibles, & que les seuls remedes qui peuvent agir sur l'esprit dans ses maladies, sont ceux que l'on prend dans ses propres ressources.

Les malades se nourriront de potages faits avec le veau, la volaille & les légumes potagers. Elles vivront de ces légumes, autant qu'il leur sera possible, & sur-tout des plantes chicoracées & savonneuses, telles que les racines de carotte, de cercifi, de scorsonere, de panais, de navets; la chicorée sauvage, l'endive, la bourrache, la poirée, &c.

On donne, pour boisson ordinaire, d'une tisane faite avec le chiendent, la racine de pissenlit & la réglisse. On fait prendre tous les jours, deux lavemens avec une décoction de plantes émollientes & savonneuses.

Si les malades sont agitées de mouvemens spasmodiques, elles prendront, tous les jours, le matin & le soir, à des heures commodes, deux ou trois tasses, chaque fois, d'infusion de menthe de jardin, ou de fleurs de tilleul, adoucie avec du sucre, ou édulcorée avec le syrop de *stæchas*. Lorsque les mouvemens spas-

modiques ſubſiſtent, malgré ce ſecours, on ajoute, tous les ſoirs aux heures du ſommeil, dans une taſſe de la même infuſion, depuis quinze juſqu'à vingt gouttes de la liqueur minérale anodine d'Hoffman.

Après quelques jours d'uſage de ces remedes, on paſſe à des purgatifs légers, tels que l'infuſion d'un gros de follicules dans cinq onces de décoction de bourrache ou de chicorée ſauvage, où l'on fait fondre depuis deux juſqu'à trois onces de mâne, & un ſcrupule de terre foliée de tartre. On réitére ces purgatifs, tous les cinq à ſix jours. Les bains & les demi-bains domeſtiques tiedes ſont eſſentiels dans cette maladie, ſur-tout lorſque les lochies ſont ſur leur déclin.

Vers le même temps où les bains deviennent néceſſaires, les malades doivent prendre, tous les matins, quatre onces de ſuc épuré, extrait de parties égales de piſſenlit, de chicorée ſauvage, & de chiendent, adouci avec une cuillerée de miel de Narbonne: on continue cette boiſſon, juſqu'à ce que la jauniſſe ſoit diſſipée. On ne doit pas négliger de réitérer la purgation, comme je l'ai déjà obſervé.

Il eſt très-à-propos de ſeconder ces remedes, en faiſant, deux fois par jour, le matin & le ſoir, de légeres frictions ſéches ſur l'épine du dos, les lombes, la région du foie, le bas-ventre, & ſur les extrêmités inférieures. L'exercice à pied, à cheval, en caroſſe, eſt toujours utile & néceſſaire dans la jauniſſe chronique, de même que dans toutes les maladies qui proviennent d'engorgemens & d'obſtructions bilieuſes ou lymphatiques.

Si les lochies ſe ſuppriment avant le temps où elles ceſſent naturellement, on a recours à la méthode curative, établie dans le Chapitre qui concerne cette évacuation.

Symptomes & Vues curatives de la Jauniſſe occaſionnée par le reláchechement de l'Eſtomac, à la ſuite d'abus dans le régime de vie.

Les organes de la digeſtion, fatigués par les incommodités de la groſſeſſe, irrités par le travail de l'accouchement, affoiblis par les pertes de la couche, & très-ſouvent enduits de glaires, de crudités, reſtes ordinaires d'une ſuite de mauvaiſes digeſtions qui ſe ſont ſuccédées, pendant des

grossesses laborieuses, ne sont pas en état de résister à des abus. Pour peu que ces organes affoiblis soient fatigués par des alimens qui excédent leur portée; pour peu qu'ils soient irrités par leur qualité, le canal cholidoque & les membranes du foie, qui leur sont continus, ne peuvent qu'être en souffrance : tous les conduits biliaires y participent; la sécrétion de la bile est dérangée ou arrêtée : elle reflue dans les vaisseaux du sang & de la lymphe, & produit la jaunisse.

Le relâchement, ou la débilité des organes de la digestion, occasionne aux femmes en couche, des inappétences, des dégoûts, & des digestions pénibles & laborieuses; des pesanteurs dans la région épigastrique, lorsqu'elles ont pris des alimens; des foiblesses, des angoisses, & un abattement général de tout le corps. Elles rendent, par les garde-robes, des matieres mal dirigées, & souvent lientériques.

L'irritation de ces organes produit une sensibilité & des gonflemens dans la région épigastrique, qui augmentent pendant la digestion : ce sont souvent des douleurs vives & poignantes, qui se dissipent, pour peu

de temps, par l'évacuation de quelque vent, par la bouche, ou par le fondement. Les garde-robes ſont hachées, glaireuſes, ſanguinolentes, & quelquefois bigarrées de ſang : il eſt à craindre alors qu'il ne ſurvienne un cours-de-ventre dyſſentérique, & que la fievre ne s'allume.

Dans l'état d'irritation, de même que dans celui de relâchement des organes de la digeſtion, les glaires, les crudités retenues dans les premieres voies, cauſent des dégoûts, des rots nidoreux, des nauſées, des envies de vomir; rendent les digeſtions pénibles & laborieuſes. La langue eſt chargée de limon, la bouche pâteuſe; & l'haleine prend une odeur dégoûtante. Les conduits biliaires, & le canal cholidoque, ne peuvent qu'être en ſouffrance, à l'occaſion de ces ſymptomes qui intéreſſent des membranes qui leur ſont continues : la ſécrétion de la bile en eſt dérangée; ſon excrétion en eſt arrêtée : elle reflue dans les vaiſſeaux du ſang & de la lymphe, & produit la jauniſſe.

Soutenir le ton des fibres organiques des membranes de l'eſtomac; modérer leur irritabilité, en calmer l'irritation; délivrer ce viſcere des matieres étrangeres, qui gênent ſes

fonctions, ou qui les dérangent; dégorger les conduits biliaires, des humeurs denſes bilieuſes, qui les obſtruent : tels ſont les moyens qu'on peut employer pour rétablir l'ordre des digeſtions, & pour remédier à la jauniſſe qui a pris ſon principe dans les dérangemens de l'eſtomac.

Méthode curative du Relâchement de l'eſtomac des Femmes en couche, & de la Jauniſſe qui en dépend.

Le relâchement des membranes de l'eſtomac eſt toujours ſuivi de digeſtions lentes & imparfaites. Lorſque ce viſcere eſt dans cet état, il eſt néceſſaire de relever le ton de ſes fibres membraneuſes, de le ſoutenir, de diviſer & d'évacuer avec ménagement, des glaires, & d'autres matieres dégénérées, retenues dans le canal inteſtinal. Les malades, pour remplir cet objet, doivent prendre, toutes les trois heures, une taſſe d'infuſion de quelqu'une des plantes ſuivantes; de marrube blanc, de petite ſauge, de petite centaurée, de germandrée. Cette infuſion produit un effet plus ſenſible, ſi l'on fait fondre, tous les matins, dans la premiere taſſe un ſcrupule de terre foliée de

tartre. On purge, tous les cinq ou six jours, avec l'infuſion d'un gros ou de deux de follicules, dans laquelle on étend deux onces de ſyrop de chicorée composé.

Quoique l'eſtomac des femmes en couche ſoit foible & relâché, il eſt ſouvent très-ſuſceptible d'irritation : c'eſt pourquoi les infuſions doivent être plus ou moins légeres, ſelon les différens degrés d'irritabilité des membranes de ce viſcere. La boiſſon la mieux indiquée eſt une infuſion de chiendent, de petit capillaire, ou d'écorce amere de bigarade : on peut permettre une ou deux cuillerées de vin, toutes les quatre heures.

La nourriture doit être ſimple, légere, & ménagée ſelon la débilité des organes de la digeſtion.

Si les fonctions de l'eſtomac ne ſe rétabliſſent point par une ſuite de ces uſages, on donne, deux fois par jour, le matin & le ſoir, depuis dix-huit juſqu'à vingt-quatre grains de confection d'hyacinthe, ou depuis vingt-quatre juſqu'à trente grains d'extrait de geniévre, dans une cuillerée de vin. Si enfin la débilité de ce viſcere réſiſtoit à tous ces ſecours, on ajouteroit à chaque priſe, depuis dix-huit juſqu'à douze grains de cachou en poudre.

Cure de l'Irritation de l'eſtomac des Femmes en couche, & de la Jauniſſe qui en dépend.

La boiſſon ordinaire eſt l'eau de veau, le petit-lait, ou la décoction d'orge. On peut ſe ſervir, à leur place, d'une légere décoction de racine de guimauve, ou de graine de lin, avec le ſyrop de capillaire.

Si l'iritation eſt conſidérable, on a recours à des fomentations émollientes ſur la région épigaſtrique : on y applique des flanelles inbibées de cette décoction, ou bien des veſſies de cochon, remplies à un tiers, de lait un peu plus que tiede ; on donne, tous les jours, à des heures commodes, deux lavemens de lait, ou d'une décoction de plantes émollientes.

Lorſque la douleur, que les malades reſſentent à la région de l'eſtomac, eſt conſtante & avec tenſion, la fievre n'eſt pas éloignée ; les malades en ſont bientôt priſes. Il eſt de la prudence, à la vue de ces indications, de la prévenir ou de la modérer par des ſaignées réitérées, ſelon les forces des malades ; par la diete & le repos.

On lâche le ventre, dans la dimi-

nution des ſymptomes, avec la caſſe mondée, diſſoute dans le petit-lait ou dans un autre véhicule adouciſſant : on en fait prendre un verre, toutes les trois heures, juſqu'à ce qu'on en ait obtenu un effet ſuffiſant. On purge, chaque troiſieme ou quatrieme jour de cet uſage, avec deux onces & demie, ou trois onces de mâne, dans un gobelet de petit-lait, ou dans la tiſane ordinaire : on réitére ce purgatif, dans le même ordre, juſqu'à la guériſon. Il faut augmenter la nourriture, lorſqu'on n'a plus à craindre l'inflammation, la ménager & la diriger ſelon les reſſources de l'eſtomac.

Si la jauniſſe n'eſt pas totalement diſſipée, lorſque l'eſtomac eſt rétabli de l'irritation ou du relâchement qui l'ont produite, il faut la regarder comme maladie principale, & la traiter ſelon la méthode établie dans l'article ſuivant.

Méthode curative de la Jauniſſe occaſionnée par la diminution & la ſuppreſſion des Lochies.

Les moyens indiqués pour remédier à la diminution, & à la ſuppreſſion des lochies, dans le Chapitre qui

qui les concerne (*a*), ſont les premiers auxquels on doit avoir recours, dans la jauniſſe qui en dépend. Souvent celle-ci ſe diſſipe, ſans d'autre ſecours, en même temps que les évacuations de la couche ſe rétabliſſent dans l'ordre de la nature. Si la jauniſſe ſubſiſte encore, lorſque les évacuations ſont rétablies, on doit la conſidérer comme maladie principale. Elle exige une méthode curative particuliere, pourvu que d'autres ſymptomes de la couche ne s'y oppoſent pas.

Il en eſt de même de la jauniſſe des femmes en couche, qui provient de toute autre cauſe. Elle devient également maladie principale, ſi elle ſubſiſte après la guériſon des accidens qui l'ont occaſionnée. On doit obſerver, à la ſuite de ces cas différens, quoiqu'ils ſoient provenus de différens principes, la méthode curative ſuivante.

Les malades feront, tous les jours, des exercices modérés, & un uſage auſſi fréquent qu'il leur ſera poſſible de bains & de demi-bains domeſtiques. Elles ſe nourriront, en grande

(*a*) Page 84.

partie, de légumes potagers : on en fera des potages simples ; & d'ailleurs on les préparera, selon l'usage des familles bourgeoises.

La tisane ordinaire sera une décoction de racine d'*ænula-campana*, de persil ou de carottes : on ajoutera dans chaque pinte vingt grains du sel de Seignette.

Les malades prendront, tous les matins, pendant trois semaines ou un mois, les pilules suivantes, à la dose de quatre, toutes les six heures, excepté pendant le sommeil.

P. *De Savon d'Alicante, trois gros.*
De Gomme ammoniac, un gros.
D'Extrait de Rhubarbe,
De Crême de Tartre, de chaque deux scrupules.

Mêlez le tout exactement dans un mortier de marbre, pour en former, selon l'art, des pilules de trois grains chacune.

Tous les matins, une heure & demie après avoir pris ces pilules, on donnera trois onces de suc épuré de parties égales de chicorée sauvage, de cochléaria, ou de cresson de fontaine.

Immédiatement après la prise du soir, les malades prendront deux tasses d'infusion, de fleurs de genêt,

adoucie avec une cuillerée à café de ſyrop de Calabre, ou de capillaire.

Il eſt eſſentiel de donner, tous les jours, un lavement émollient, & de purger, tous les ſix jours, avec un verre d'infuſion d'un gros de rhubarbe, dans laquelle on fera fondre deux onces, ou deux onces & demie de mâne.

Si, malgré tous ces ſecours, les malades reſtent obſtinément jaunes, on leur fait prendre, pendant long-temps, deux ou trois verres, chaque matin, d'environ huit onces chacun, d'eaux minérales ferrugineuſes, telles que celle de Vichi, de Paſſi, de Granſac; du *caſtera vivens*, &c. Et l'on purge, tous les huit ou dix jours, pendant leur uſage.

La groſſeſſe eſt le remede ſouverain, & le vrai ſpécifique de la jauniſſe qui eſt ſurvenue à l'occaſion de quelque dérangement de la couche, ſur-tout ſi les malades ſont retablies de celle-ci. La jauniſſe ſe diſſipe ordinairement dans les deux premiers mois d'un état de groſſeſſe, & quelquefois dès les premiers jours.



CHAPITRE VII.

Tympanite des Femmes en couche.

LA tympanite, en général, eſt une tenſion de l'*abdomen*, ſi conſidérable, qu'il rend, quand on le frappe, un ſon ſemblable à celui d'un tambour.

Symptomes de la Tympanite.

Ces ſymptomes ſont des inquiétudes dans les hypochondres, des difficultés de reſpirer, des étouffemens, des froids des extrêmités, des conſtipations obſtinées; la face maigrit & s'allonge; le teint devient livide; le goſier ſe deſſéche & ſe reſſerre; la déglutition eſt pénible: il s'enſuit des éblouiſſemens & des vertiges. Le pouls eſt inégal, l'appétit dépravé, la ſoif exceſſive. Les malades reſſentent, vers le nombril, une douleur vive & poignante; dans tout l'*abdomen*, une tenſion & une chaleur conſidérables.

Cauſe générale de la Tympanite.

La cauſe de cette maladie vient d'un relâchement des membranes vaſculeuſes & nerveuſes du ventricule & des inteſtins. L'air échauffé, dilaté dans le canal inteſtinal, diſtend ces membranes qui perdent bientôt de leur reſſort, par la dilatation, & n'oppoſent enſuite à l'air, qu'une réſiſtance paſſive : elles ſe dilatent de plus en plus, à meſure que cet élément s'échauffe & ſe raréfie.

L'air acquiert, de jour en jour, de nouvelles forces, par les mauvaiſes digeſtions, & par la conſtipation qui eſt inſéparable de la tympanite. Il diſtend de plus en plus les membranes inteſtinales, & toute la capacité de l'*abdomen*. Le diaphragme en eſt gêné : c'eſt une cauſe perpétuelle d'étouffemens. Les vaiſſeaux ſanguins en ſont comprimés, les lymphatiques s'effacent, la lymphe ſe devoie, s'extravaſe, s'épanche dans les cavités : les fonctions déclinent à vue d'œil, ſe pervertiſſent, delà des maraſmes, des hydropiſies aſcites, des fievres lentes, & bientôt une extinction totale & le terme des langueurs.

Causes particulieres de la Tympanite des Femmes en couche.

Cette maladie est souvent la suite & l'effet des fausses-couches, des accouchemens laborieux, de l'irrégularité, de la diminution, de la suppression des lochies, ou des purgations trop fortes; des mouvemens spasmodiques, des entrailles, des abus inséparables d'un mauvais régime de vie, du défaut de purgation avant & après l'accouchement. Il est peu de femmes en couche, qui, après ces négligences, ne soient sujettes à des tensions de l'*abdomen*, & à des engorgemens de ses visceres : il s'ensuit toujours des inquiétudes générales, des anxiétés, des difficultés de respirer, des constipations. Ces accidens sont tous des avant-coureurs de la tympanite, qu'on ne peut éviter qu'autant qu'on en prévient le progrès par les ressources de l'art.

Danger de la Tympanite dans les Femmes en couche.

Cette maladie, dans son commencement, est susceptible de guérison. Si l'on n'en prévient pas les progrès,

avant qu'elle ne ſoit totalement établie, elle dégénere en maladie chronique très-difficile à guérir. Lorſqu'elle s'établit à la ſuite de quelque maladie, & lorſqu'elle eſt compliquée d'une hydropiſie aſcite, qui en eſt le terme ordinaire, elle eſt abſolument incurable.

Indications curatives de la Tympanite.

Modérer l'irritation ſpaſmodique des membranes de l'eſtomac & du canal inteſtinal ; diminuer la dilatation de l'air qu'ils contiennent, en favoriſer l'évacuation par d'autres moyens que ceux des purgatifs puiſſans ; rétablir le reſſort trop relâché des membranes du canal inteſtinal, le ſoutenir : telles ſont les vues générales ſur leſquelles on doit établir la cure de la tympanite.

Méthode curative de la Tympanite des Femmes en couche.

Lorſque la tympanite dépend de la diminution, ou de la ſuppreſſion des lochies, la premiere attention du Médecin doit être de rétablir leur écoulement, par les moyens indiqués dans le Chapitre qui concerne

cette évacuation (*a*). Il doit s'attacher, en même temps, à modérer l'irritation ſpaſmodique du canal inteſtinal, par le moyen de lavemens avec le lait, le petit-lait, la décoction de camomille, de mélilot, de ſommités de mille-feuille : on fait fondre dans chacun deux gros de cryſtal minéral. Si la conſtipation eſt obſtinée, on y délaye deux onces de miel de nénuphar. Les lavemens ne doivent jamais être chauds, mais ſimplement degourdis.

L'eau de poulet, celle de veau; la décoction d'avoine, de riz; le petit-lait, l'infuſion de chicorée blanche, de ſcarrole, de ſcolopendre, doivent faire la boiſſon ordinaire. On rend cette boiſſon plus efficace, en faiſant fondre dans chaque pinte quinze grains de nître purifié, & en ne la donnant jamais chaude.

On modere la raréfaction de l'air, qui diſtend le canal inteſtinal, par des émulſions avec les ſemences froides, & le ſyrop de nénuphar; par des juleps avec les eaux diſtillées de pourpier, de renouée, de bugloſe, de plantain, & le même ſyrop, ou

---

(*a*) Page 188.

celui de coquelicot; par des infuſions, en guiſe de thé, de fleurs de camomille, de mélilot, de baume du Pérou (*Plante.*) On adoucit ces infuſions, avec le ſyrop de limons, de vinaigre ou de framboiſe.

Si ces remedes ne ramolliſſent pas le ventre, on fera prendre, tous les jours, le matin & l'après-midi, quatre onces, chaque fois, de ſuc épuré de parties égales de mercuriale, de pourpier, d'oſeille, adouci avec demi-once de ſyrop de limons. L'uſage de ce ſuc ne doit pas faire interrompre les uſages précédens.

Les purgatifs, en général, ne réuſſiſſent point dans la tympanite; ils lui ſont même nuiſibles : cependant il eſt eſſentiel de tenir le ventre libre, tant pour faire rendre des vents, que pour débarraſſer les premieres voies des matieres groſſieres, qui favoriſent & augmentent la raréfaction de l'air, en le retenant & en l'échauffant de plus en plus. On peut donner, en toute ſûreté, tous les cinq ou ſix jours, deux onces & demie, ou trois onces de mâne qu'on fait fondre dans une infuſion de pariétaire, dans laquelle on étend une once d'huile fraîche d'amandes douces, tirée ſans feu. Lorſque les ſymptomes de la

tympanite diminuent, on rapproche ce purgatif; on le donne, tous les trois ou quatre jours, ſelon les indications.

Si les malades ſont fatiguées d'inſomnies, il eſt de toute néceſſité de les modérer : elles précipiteroient, en augmentant l'érétiſme, le progrès de la maladie, & la rendroient incurable. Si les emulſions & les juleps que j'ai déjà propoſés ne ſuffiſent pas pour procurer le ſommeil en pareil cas, on ajoute à la priſe du ſoir demi-once de ſyrop de Karabé; alors on n'y met point d'autre ſyrop pour l'adoucir : c'eſt principalement dans cette eſpece de tympanite, que les narcotiques modérés ont d'heureux ſuccès.

On peut faire prendre, aux heures du ſommeil, à la place du ſyrop de Karabé, quinze gouttes de la liqueur minérale anodine d'Hoffman, & dix ou douze gouttes de *laudanum* liquide de Sydenham, dans une taſſe de la boiſſon ordinaire.

Pendant tout le cours de cette méthode curative, on tient appliqués ſur la région de l'eſtomac, & ſur tout le ventre des cataplaſmes, des plantes ſuivantes, ou des flanelles imbibées de leur décoction. Ces plantes ſont la piloſelle, la mille-feuille, la bar-

dane, le ſceau de Salomon, les feuilles d'artichaut, de ſureau; le plantain, la renouée, l'amaranthe, l'ortie blanche, la biſtorte, les roſes de Provins, la quinte-feuille. On arroſe les cataplaſmes de vin rouge: on en met environ quatre onces dans une pinte de décoction.

Quelques Médecins obſervateurs ont donné des obſervations aſſez ſatisfaiſantes de tympanites guéries par l'application de l'eau à la glace, & de la glace même ſur l'*abdomen*. Cette pratique ſeroit pernicieuſe aux femmes en couche, tant par rapport à l'écoulement des lochies, qu'elle empêcheroit de rétablir, que par rapport à la diſtribution du lait: qui ſeroit dévoyée ou ſuſpendue par le ſaiſiſſement des *plexus* nerveux du bas-ventre, qu'occaſionneroient la froideur de l'eau, & l'application de la glace.



CHAPITRE VIII.

De la Toux en général.

LA toux, en général, eſt une expiration irréguliere, convulſive, violente, ſonore & ſucceſſive, avec de fortes contractions du diaphragme, des muſcles du *thorax* & de l'*abdomen*, qui, portant ſur les viſceres de ces cavités, leur donnent des ſecouſſes, en alterent & troublent les fonctions.

L'action violente & convulſive de la toux provient de l'irritation des poumons, des bronches, de la trachée-artere ou du larynx. Tout ce qui irrite ces organes, au point de les faire contracter ſubitement, doit être conſidéré comme cauſe de la toux.

Cette action irréguliere, *la toux*, eſt eſſentielle ou ſymptomatique ; elle eſt eſſentielle, lorſque l'irritation qui la produit ſe fait immédiatement ſur les poumons ou ſur les organes qui en dépendent, par quelque cauſe inhérente à ce viſcere : elle eſt ſymptomatique, lorſqu'elle lui eſt commu-

niquée ſucceſſivement de fibre en fibre, de membrane en membrane, par quelqu'autre viſcere, ou quelqu'autre partie, en ſouffrance. Ces toux, l'eſſentielle & la ſymptomatique, ont des ſymptomes généraux, qui leur ſont communs, & de particuliers qui les diſtinguent l'une de l'autre. Je ne ſaurois les ſuivre en détail, ſans devenir prolixe, & ſans ſortir de mon principal objet : c'eſt pourquoi je me borne à la toux des femmes en couche.

Cauſes ordinaires de la Toux des Femmes en couche.

Un air trop froid, ou trop chaud, qui ſaiſit ſubitement les femmes en couche ; une fraîcheur ou une chaleur immodérées, auxquelles elles ſe ſont expoſées par imprudence ; trop de froid ou de chaleur, ſont les cauſes les plus fréquentes de leur toux eſſentielle.

Les cauſes de leur toux ſymptomatique proviennent d'un dérangement de l'eſtomac, contracté pendant la groſſeſſe ; de l'irrégularité des lochies, de la diminution, de la ſuppreſſion de leur écoulement ; de la métaſtaſe qui s'en fait, en tout ou

en partie, ſur quelqu'un des viſceres du bas-ventre ou de la poitrine.

Signes de la Toux des Femmes en couche, qui provient d'un air froid ou d'un air chaud.

La toux qui provient d'un air froid eſt précédée de légers friſſonnemens, de ſéchereſſe à la gorge, qui devient inſenſiblement plus conſidérable. Elle eſt, au commencement, petite, ſéche, fréquente, importune; devient plus forte par dégrés, & enfin violente au point de rendre ſenſibles & douloureux, par les fortes ſecouſſe qu'elle occaſionne, les muſcles du *thorax*, & les épigaſtriques : quelquefois elle enflamme la gorge, la plévre ou les poumons.

Celle qui provient d'un excès de chaleur, eſt précédée d'inquiétudes dans les entrailles & dans tout le corps, d'oppreſſions, de mouvemens ſpaſmodiques, de reſpirations courtes & fréquentes. Elle eſt d'abord très-légere, & paroît de peu de conſéquence : ſes progrès ſont plus lents que ſi elle provenoit d'un air froid; elle devient enfin forte, violente, & prend tous les ſymptomes de l'autre.

Signes de la Toux des Femmes en couche, qui provient du dérangement des Lochies.

La toux qui provient de l'irrégularité des lochies, de leur diminution, de leur ſuppreſſion, eſt précédée de gonflemens douloureux à la région hypogaſtrique, & de météoriſmes de l'*abdomen*. La couleur des lochies, & leur qualité, ne ſont point naturelles : ces ſignes eux-mêmes ſont caractériſés par l'irrégularité, par la diminution ou la ſuppreſſion de l'écoulement. Dans ces circonſtances, la toux ſe manifeſte, augmente & devient dangereuſe, ſelon la nature de ſes cauſes.

Signes de la Toux, qui provient du dérangement de l'eſtomac.

La toux qui a inquiété les femmes, pendant la groſſeſſe, ſe diſſipe ſouvent d'abord après l'accouchement. Cependant, ſi la membrane interne du ventricule, ou celle du *duodenum*, reſtent enduites d'humeurs glaireuſes, devenues âcres & irritantes par leur ſéjour ; ou bien, s'il s'eſt formé des engorgemens lymphatiques ou bilieux

dans les vaisseaux capillaires de ces membranes, sur-tout vers l'orifice supérieur de l'estomac, il en résulte des toux fréquentes, vives, séches, spasmodiques, convulsives. Les malades en perdent le sommeil : leurs digestions se dépravent; leur lait tarit; les lochies se dérangent; les fonctions des visceres sont dans le désordre, &c.

Signes de la Toux, qui provient de la métastase des Lochies.

Lorsque les lochies se portent, par métastase, de la matrice sur quelqu'autre viscere, leur écoulement est diminué ou supprimé dans ses voies ordinaires. Cependant la matrice est moins souffrante & moins douloureuse qu'elle ne l'étoit auparavant. La malade ressent un mal-aise & des douleurs dans le vscere où se fait la métastase. Si c'est dans quelqu'un de ceux du bas-ventre, l'*abdomen* se météorise : si c'est dans la poitrine, le bas-ventre reste tendu; mais sa tension ne fait pas de progrès. Ces différens sieges des métastases sont sensiblement indiqués par des symptomes qui sont propres & particuliers aux visceres affectés.

Lorsque la métastase se fait à la

poitrine, elle eſt annoncée, dans l'inſtant, par une toux qui devient violente; par des oppreſſions ou des ſuffocations mortelles. Dans tous les cas des métaſtaſes qui ſe font d'un viſcere à un autre viſcere, la fievre s'allume rapidement: l'inflammation & de vives douleurs précédent la gangrene qui ſe manifeſte en peu de temps, & conduit très-promptement à une mort inévitable.

Méthode curative de la Toux des Femmes en couche, qui provient du froid.

Lorſque la toux eſt cauſée par le froid, les malades doivent garder le lit, ſe couvrir médiocrement, & ne point exciter la ſueur. Si la nature la provoque, ſur-tout vers les jours critiques, on l'entretient par le moyen de la boiſſon. On donne pour boiſſon ordinaire, une légere infuſion de bourrache, de parties égales de fleurs de guimauve, & de véronique mâle, adoucie avec le ſyrop de capillaire, ou bien ſi la toux eſt violente, avec celui de coquelicot. La boiſſon doit être un peu plus que tiede: ſi elle étoit trop chaude, elle ſeroit nuiſible.

Il faut prévenir la fievre, & l'inflammation, par une diete légere. On ne peut permettre que des bouillons faits avec le veau & la jeune volaille.

La fréquence & la violence de la toux sont toujours à craindre dans les maladies des femmes en couche : c'est un motif qui doit redoubler l'attention qu'on a pour elle de modérer l'irritation des muscles de la gorge, & de leur donner de la souplesse. Les malades se gargariseront souvent avec parties égales de lait & de décoction tiede de racine de guimauve. Elles prendront de temps-en-temps une cuillerée du looch, de la composition suivante, qu'elles garderont dans la bouche, autant de temps qu'il leur sera possible, & l'avaleront sans précipitation, lorsqu'elles ne pourront plus le garder. L'avantage que l'on retire d'un looch, en le tenant longtemps échauffé, dans la bouche, c'est que l'air, dont l'inspiration, se charge de ses parties les plus divisées, les porte dans la trachée-artere & les poumons, où elles adoucissent & moderent l'irritation de ce viscere, & calment la toux.

P. *D'Huile d'Amandes douces, ou de Lin, fraîche, deux onces.*

De Blanc de Baleine, deux ſcrupules.

De ſyrop de Capillaire, une once.

Mêlez pour l'uſage preſcrit.

Si la toux & l'irritation augmentent, ſi le pouls devient fébrile, s'il ſurvient un point ou douleur dans quelqu'une des parties internes de la poitrine; ſi les malades ont une ſenſation ſemblable à celle d'une égratignure, vers la partie moyenne ou inférieure du *ſternum*, il eſt indiſpenſable d'avoir recours à la ſaignée du bras. Lorſque la ſaignée du bras réitérée ſelon les forces de la malade, ne diminue pas les ſymptomes de la toux, on a recours à celle du pied, ſur-tout ſi les lochies ſont diminuées ou ſupprimées, pourvu que le bas-ventre ne ſoit ni tendu ni douloureux: dans ce cas, elle ne pourroit être que nuiſible. On doit entretenir la liberté du ventre, par le moyen de lavemens émolliens.

C'eſt par de tels ſecours ménagés à propos, que l'on conduit les rhumes cauſés par le froid, juſqu'à leur déclin, ou juſqu'à ce que les malades rendent des crachats digérés: on ſoutient alors l'expectoration par des tiſanes faites avec les dattes, les jujubes, les figues graſſes, les raiſins

ſecs. On prend une poignée de deux ou trois eſpeces de ces fruits, qu'on fait bouillir, pendant un quart d'heure, dans une pinte d'eau que l'on adoucit avec quelque cuillerée de miel : une infuſion de bourrache, adoucie avec le miel, eſt dans des rhumes de cette eſpece, un ſecours également avoué.

Peu de jours après que les malades ont commencé de rendre des crachats digérés, on les purge, tous les quatre ou cinq jours, avec une infuſion de rhubarbe, dans laquelle on fait fondre deux onces, ou deux onces & demie de mâne.

Cure de la Toux qui provient de la chaleur.

Un état de phlogoſe générale, occaſionnée par trop de chaleur, exige que l'on modere celle de l'atmoſphere, ou celle de l'appartement des malades. Elle doit être de quelques degrés au-deſſous de la chaleur naturelle. Tout ce qui l'écarte de cette proportion, contre-balance l'équilibre que la chaleur animale forme avec l'air extérieur, & occaſionne une ſource féconde de maladies.

Les ſaignées du bras ſont le re-

mede le plus efficace & le plus prompt pour prévenir l'inflammation de la gorge & des poumons. Si les lochies ſont trop diminuées, ou ſupprimées, on fait enſuite une ſaignée du pied. Il eſt rare que les évacuations de la couche ſe rétabliſſent parfaitement, avant que l'inflammation ne ſoit diſſipée.

La boiſſon ordinaire doit être une infuſion de laitue, de fleurs de mauve, de guimauve, de bouillon-blanc, de violettes de Mars, qu'on adoucit avec le ſyrop de violettes, de guimauve, de mauve, de coquelicot, ou d'orgeat. On préfere ce dernier, lorſque les entrailles ſouffrent de feux intérieurs.

On ſe ſert du looch & de la même tiſane dont les formules ſont inſérées dans l'article précédent. On purge, de temps-en-temps, avec deux onces de mâne, & avec une once de ſyrop de pommes compoſés, dans cinq onces d'infuſion de bourrache.

Cure de la Toux qui provient du dérangement de l'Eſtomac.

Le bouillon, la gelée à la viande, la crême de riz, d'orge, de gruau, ſuffiſent pour nourrir les femmes en

couche, qui ſont affligées de toux convulſives. Elles ne doivent prendre à la fois, que peu d'alimens, pour ne pas fatiguer les organes de la digeſtion, déjà affoiblis & irrités par un dérangement ſouvent chronique.

La boiſſon ordinaire doit être une légere infuſion de quelque plante ſtomachique, adoucie avec l'hydromel ſimple. Ces plantes ſont le ſerpolet, le tilleul, la menthe ſauvage, les quatre fleurs pectorales. Si, après la fievre de lait, les lochies n'étoient pas auſſi abondantes qu'elles devroient l'être, on ſe ſerviroit avec ſuccès d'une infuſion d'aurone mâle & de pouliot.

On tient le ventre libre avec des lavemens; & le lendemain de la fievre de lait, on fait vomir, avec l'ipécacuanha en poudre: on en donne depuis dix-huit jusqu'à trente grains, ſelon les forces des malades, & leur diſpoſition au vomiſſement. On fait prendre enſuite, tous les matins, des bols composés de ſix grains d'extrait de rhubarbe, d'autant d'extrait de geniévre, & de conſerve d'*ænula-campana*, ou de confection d'hyacinthe, & d'un grain d'ipécacuanha, pour une priſe, & par-deſſus une taſſe d'infuſion de piloſelle, ou de

caille-lait jaune. Il eſt eſſentiel que ce remede tienne exactement le ventre libre : c'eſt pourquoi on augmentera ou l'on diminuera les doſes de l'extrait de rhubarbe, ſelon les évacuations qu'on en obtiendra.

Lorſqu'on s'appercevra que la toux diminue ſenſiblement, on purgera, tous les cinq ou ſix jours, avec une once & demie, ou deux onces de mâne qu'on fera fondre dans un verre d'infuſion de piſſenlit, dans laquelle on étendra une once de ſyrop de chicorée, ou de pommes, compoſés. Si, au contraire, la toux reſte toujours vive & opiniâtre, il faut faire vomir avec l'ipécacuanha, & réitérer, de temps-en-temps, le même ſecours, ſans interrompre les autres remedes, dont on doit continuer l'uſage, juſqu'à la convaleſcence.

Cure de la Toux qui provient de la diminution, de la ſuppreſſion des Vuidanges, ou de leur métaſtaſe.

La toux qui provient de la diminution ou de la ſuppraſſion des lochies n'exige pas des ſecours différens de ceux qui ſont indiqués dans le Chapitre qui concerne leur diminution ou leur ſuppreſſion : on peut y avoir re-

cours. Il faut obſerver la même méthode dans la cure de la toux qui provient de la métaſtaſe des lochies. Si la toux eſt violente, on garantit les poumons de ſes effets, par la ſaignée du bras, par des loochs, & par l'uſage d'une ample boiſſon de navets, ou de raves de Limouſin, miellée. Dès que l'irritation des poumons le permet, on a recours à des laxatifs menagés, à des purgatifs, &c.

CHAPITRE IX.

Eſquinancie, Pleuréſie, Péripneumonie des Femmes en couche.

CES maladies, dont la premiere à ſon ſiege à la gorge, & les autres à la poitrine, ne different entr'elles, qu'en raiſon des parties qu'elles attaquent : elles ſont également inflammatoires & dangereuſes ; elles dépendent à-peu-près des mêmes cauſes, & on les guérit par les mêmes moyens.

DESCRIPTION DE CES MALADIES ; leurs Symptomes.

Esquinancie.

L'esquinancie est une inflammation de la gorge, qui intéresse principalement les muscles du larynx & du pharynx : elle est accompagnée de fievre aiguë, de chaleur de difficulté de respirer, & d'une gêne considérable dans la déglutition.

Pleurésie.

La pleurésie est une inflammation de la plévre, ou de la partie externe des poumons, avec une fievre aiguë, une toux fréquente & importune, des crachats d'abord sanguinolens, ensuite rouillés, & enfin blancs & digérés. Il existe à l'une des parties latérales du *thorax*, une douleur violente & poignante, avec difficulté de respirer. Le pouls est dur, fréquent & serré, quelquefois inégal. Les malades ont le visage animé, & souffrent d'inquiétudes dans les membres, d'insomnies, &c.

Péripneumonie.

La péripneumonie eſt une inflammation de la ſubſtance interne des poumons, avec fievre aiguë, douleur, reſſerrement de poitrine, difficulté de reſpirer, toux, & ſouvent crachement de ſang. Le pouls eſt moins dur, & moins fréquent, que dans la pleuréſie; mais il eſt plus plein, & plus ſouvent inégal, & intermittent.

Diviſion de ces Maladies.

On diviſe ces maladies en *vraies* & en *fauſſes*. Le premier de ces caracteres eſt propre à celles, dont les femmes en couche ſont affectées; le ſecond n'eſt qu'un diminutif de l'autre. Le premier eſt toujours plein de dangers, il eſt rare que le ſecond ait des ſuites funeſtes.

Cauſes de l'Eſquinancie, de la Pleuréſie, & de la Péripneumonie.

Lorſque les humeurs, qui forment les lochies, ne ſont pas évacuées par le vagin, ou par quelqu'autre voie moins naturelle, elles ſont détermi-

nées extraordinairement vers quelque viſcere; s'y dépoſent, s'y fixent, & l'enflamment : c'eſt ainſi qu'à la gorge elles produiſent l'eſquinancie; & aux poumons, la pleuréſie, la péripneumonie.

Indications curatives des Eſquinancies, des Pleuréſies, des Péripneumonies.

Les moyens généraux, ſur leſquels on doit établir la méthode curative de ces maladies, ſont de diminuer la phlogoſe générale; de prévenir l'inflammation, & le progrès de la fievre, de remédier aux abcès qui ſont les ſuites de l'inflammation, & de rétablir les évacuations trop diminuées, ou ſupprimées.

Méthode curative des Eſquinancies, Pleuréſies & Péripneumonies.

Ces maladies exigent une diete délayante, adouciſſante, tempérante & légérement diaphorétique. Les malades boiront, chaque demi-heure, environ cinq onces de décoction de racine de guimauve, de feuilles de belle-dame, de violier, &c. avec la régliſſe.

Il faut avoir recours à la ſaignée du

bras, dès le premier jour de la maladie, & même s'il est possible, dès le premier signe qui l'annonce, à moins qu'elle ne commence par des frissons; on ne doit saigner alors qu'après qu'ils sont totalement dissipés. On réitére la saignée, jusqu'à deux & trois fois, dans les vingt-quatre heures, en ménageant la quantité du sang, selon les forces des malades. Si les saignées du bras ne modérent pas les symptomes de la maladie, on aura recours à celles du pied.

Cure de l'Esquinancie eu particulier.

Lorsque, malgré les saignées du pied & celles du bras, l'esquinancie devient suffoquante, on a recours à la saignée de la jugulaire, & on applique à la nuque un amplâtre vésicatoire, dont on entretient la suppuration, pendant quelques jours. On tient sur la partie antérieure du cou, depuis une oreille jusqu'à l'autre, des cataplasmes de mie de pain & de lait, avec le safran, jusqu'à ce que l'inflammation soit dissipée: lorsqu'elle a diminué considérablement, on fait les cataplasmes avec la pulpe des plantes émollientes, & les farines résolutives, qu'on arrose d'huile de

camomille. L'uſage fréquent des gargariſmes eſt eſſentiel dans l'eſquinancie : on les fait avec le lait, ou avec le ſyrop de meures, délayé dans une décoction de racine de guimauve. La vapeur du lait chaud, reçue dans la bouche, à ſouvent produit des effets heureux. Dès que l'inflammation eſt diſſipée, on fait les gargariſmes avec une décoction d'orge, & de ſommités de ronces : on y fait infuſer de roſes rouges ; & on les adoucit avec le miel. On donne des lavemens, dans tout le cours de la maladie ; & lorſque les ſymptomes diminuent, on à recours à des laxatifs doux, tels que les lavemens émolliens, la caſſe, la mâne, &c.

Cure particuliere de la Pleuréſie, & de la Péripneumonie.

Après avoir ſuffiſamment déſempli les gros vaiſſeaux, les véſicatoires réuſſiſſent ſouvent dans la pleuréſie & la péripneumonie, lorſqu'on les applique, dès les premiers jours, ſur le côté où le point & la douleur ſe font reſſentir : on en entretient la ſuppuration, juſqu'à ce que les ſymptomes de la maladie ſoient diſſipés. Si, par quelqu'accident, les crachats di-

minuent trop promptement, ou se suppriment, deux véſicatoires appliqués au gras des jambes rétabliſſent ordinairement l'expectoration.

On doit faire un uſage fréquent de loochs adouciſſans, pour entretenir la ſoupleſſe des muſcles du larynx & du pharynx : on les compoſe de trois onces d'huile d'amandes douces ou de celle de lin, d'une once de ſyrop de guimauve ou de coquelicot, & d'un gros de blanc de baleine : on y ajoute avec ſuccès un ſcrupule d'antimoine diaphorétique. Les lavemens émolliens & laxatifs ſont très-néceſſaires dans ces maladies : il faut en donner, au moins deux chaque jour. Dès que l'inflammation eſt diſſipée ou très-modérée, on rend les bouillons plus nourriſſans : on fait la tiſane avec le chiendent & la régliſſe ; & l'on fait prendre, tous les jours, trois priſes de l'apozème ſuivant, en obſervant quatre heures d'intervalle, de l'une à l'autre.

P. *De Racines de Piſſenlit,*
De Bugloſe, de chaque une demi-once.

Faites-les bouillir, pendant demi-heure, dans une pinte d'eau commune : en ôtant le pot du feu, ajoutez-y,

De Feuilles d'Aigrémoine,
De Cresson de fontaine, de toutes ensemble, parties égales, une poignée.

Laissez infuser un quart d'heure : passez par une étamine cet apozème ; divisez-le en trois prises égales, & délayez dans chacune,

De Miel de Narbonne, deux gros.

Lorsque les garde-robes commencent à devenir liquides, par le moyen de ce remede, on fait fondre, tous les quatre jours, deux onces & demie de mâne dans la premiere prise, jusqu'à une entiere convalescence.

CHAPITRE X.

Fievres uturines, à la suite de l'Accouchement.

LES fievres, qui surviennent aux femmes en couche, à la suite de l'accouchement, ou les premiers jours de la couche, ont un caractere de putridité, ou l'acquierent en peu de temps. On distingue ces fievres en *humorales* & en *nerveuses*. Les premieres dépendent d'une cacochymie, ou

corruption d'humeurs, déjà établie avant la fievre. Les autres reconnoiſſent pour cauſe une irritation phlogiſtique, qui affecte le genre nerveux, met le déſordre dans les ſécrétions, dérange les lochies, corrompt les humeurs qui prennent un caractere de malignité toujours dangereux & ſouvent funeſte.

Symptomes des Fievres utérines humorales.

Le pouls dans ces fievres eſt petit & fréquent. Il conſerve un caractere de molleſſe, qui eſt l'effet ordinaire de la débilité des fibres des ſolides, & de la diminution ; de la denſité de la partie rouge du ſang. La fievre a tous les jours des exacerbations marquées. Il s'établit de légeres ſueurs habituelles, qui deviennent plus abondantes dans le relâche. Il n'eſt pas rare alors qu'il ſurvienne des éruptions à la peau, de mauvaiſe nature. Ordinairement les lochies ne ſont pas ſupprimées. Elles coulent, mais en petite quantité. Elles ſont d'abord d'un rouge pâle. Cette couleur ſe ſoutient à-peu-près la même, pendant toute la durée de la fievre. Au lieu de blanchir, ſelon l'ordre ordi-

naire, elles deviennent glaireuſes & fétides. Les urines ſont blanchâtres, pâles, de mauvaiſe odeur. Les garde-robes ſont grisâtres, & n'ont point de conſiſtance. Souvent il ſurvient des cours-de-ventre fétides & glaireux, qui deviennent colliquatifs. Il ſe fait quelquefois des ſuppurations ſourdes. Il s'enſuit des maraſmes, des hydropiſies, & la mort.

Symptomes des Fievres utérines nerveuſes.

Ces fievres ſont continues, violentes, inſéparables d'inquiétudes générales, d'anxiétés dans les entrailles. A peine la maladie eſt elle déclarée, que les lochies deviennent très-diviſées, & de mauvaiſe nature. La chaleur eſt âcre & mordicante; le pouls gros, dur, fréquent, & ſouvent irrégulier. Les défaillances ſont fréquentes. Il s'enſuit quelquefois des mouvemens ſpaſmodiques dans le bas-ventre; une douleur dans la région hipogaſtrique, qui ſe propage juſques dans le vagin. Souvent une pareille douleur ſe fait reſſentir vivement au dos & aux aînes. La langue eſt jaunâtre & chargée; les urines ſont crues; les déjections fétides. La

violence des ſymptomes intéreſſe le méſentere, l'eſtomac & la poitrine. Ces accidens ſe manifeſtent par des nauſées, des vomiſſemens, des cardialgies, des douleurs pleuritiques, des toux ſéches, des inflammations, & ſe terminent ſouvent, par la gangrene & la mort.

Cauſes des Fievres utérines humorales.

Ces fievres proviennent d'une cacochymie ſcorbutique, dartreuſe, ſcrophuleuſe, vénérienne, ou de toute autre nature; d'un état valétudinaire & de ſouffrances, pendant des groſſeſſes laborieuſes, d'une mauvaiſe nourriture, d'excès ou de tout autre abus commis, pendant la groſſeſſe: de dérangement de l'eſtomac, de glaires: de crudités, ou d'humeurs étrangeres pituiteuſes, bilieuſes dans les premieres voies; d'engorgemens pituiteux, bilieux ou ſcrophuleux dans les vaiſſeaux capillaires des membranes de l'eſtomac & des inteſtins grêles; de pertes blanches abondantes, ou des ſuintemens ſanguinolens, pendant la groſſeſſe; de pertes conſidérables dans l'accouchement, & à ſa ſuite; de chagrins ou

d'une tristesse chronique ; d'une atmosphere aqueuse, chaude, & humide.

Causes des Fievres utérines nerveuses.

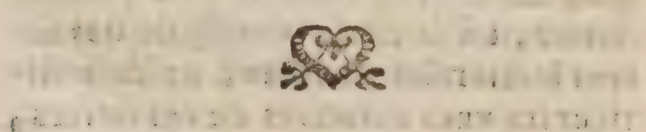
Les causes de ces fievres sont une nourriture trop forte & mal choisie, un usage abusif de boissons spiritueuses, & d'alimens incendiaires, pendant la grossesse ; un chyle mal digéré, mal conditionné, qui a passé dans les voies de la circulation ; un sang trop dense & trop animé ; un tampérament porté à la colere, aux inquiétudes & aux passions vives ; une irritabilité extrême, ou trop exquise des fibres membraneuses ; des irritations violentes faites dans l'accouchement à la matrice & aux parties qui dépendent de ce viscere ; des mouvemens spastiques, ou des spasmes fréquens, qui dépendent de l'irritation faite par cette violence.

Vues curatives des Fievres utérines humorales.

Lorsqu'une cacochymie scorbutique, dartreuse, scrophuleuse, vénérienne, est la cause principale des fievres humorales utérines, on doit diriger les vues curatives de ces fievres,

ſelon le caractere qu'elles ont pris dans leur principe, & ſelon les indications qui ſont particulieres à chacune. Cependant, ſi les malades ſont dans un épuiſement qui ne permette pas de tenter les remedes propres à la maladie principale, il faut s'attacher d'abord à remédier au dérangement des premieres voies, à entretenir l'ordre des ſécrétions, à favoriſer les excrétions, & à réparer les forces, pour pouvoir enſuite, avec quelque ſuccès, prendre la fievre dans ſon principe, & en diſſiper la cauſe.

On doit ſuivre ces dernieres indications dans les fievres qui proviennent du dérangement des organes de la digeſtion. Lorſque l'épuiſement, occaſionné par des pertes, eſt une de leurs cauſes principales, il faut ſoutenir le ton des ſolides, qui fléchit, & rétablir la denſité trop affoiblie de la partie rouge de la maſſe des liquides : c'eſt par ces mêmes moyens qu'on remédie à la débilité des fibres organiques, qui provient de la triſteſſe, & d'une atmoſphere humide.



Vues curatives des Fievres utérines nerveuſes.

Rien n'eſt tant à craindre dans cette maladie, que les engorgemens inflammatoires. On doit d'abord s'occuper des moyens de les prévenir, en modérant la violence des ſymptomes. Les ſolides ſont irrités, il faut calmer leur irritation, leurs fibres, leurs membranes ont pris un ton trop réhauſſé, il eſt eſſentiel d'en modérer l'érétiſme. Leurs mouvemens oſcillatoires ſont irréguliers; leur action ſyſtaltique eſt gênée: il convient de les rectifier. La maſſe des liquides eſt trop denſe & agitée trop irréguliérement; il faut la délayer & la rendre plus coulante, afin que ſa circulation devienne plus égale, & qu'elle oppoſe moins de réſiſtance à l'action irréguliere des vaiſſeaux. C'eſt par des ſecours propres à remplir ces objets, que l'on prévient des inflammations redoutables, qu'on les modere, qu'on rétablit les évacuations de la couche, & qu'on évite des gangrenes mortelles.

Méthode curative des Fievres utérines humorales.

Lorſque les fievres de cette eſpece ont un principe ſcorbutique ou dartreux, on peut, en même temps, remédier à leur cauſe & à leurs ſymptomes. La foibleſſe même des malades n'y fait point d'obſtacle, parce que les remedes, que l'on emploie contre le ſcorbut & les dartres, ſont propres à rétablir le reſſort des ſolides, & la denſité de la maſſe des liquides. Il n'en eſt pas de même des principes ſcrophuleux & vénériens, lorſqu'ils ſont compliqués avec les cauſes des fievres humorales. Les remedes dont on ſe ſert pour la guériſon des écrouelles & de la vérole diviſent les liquides, les fondent, & par une ſuite néceſſaire, relâchent de plus en plus le ſyſtême des ſolides. Il eſt donc eſſentiel de retarder la cure de ces deux principes de la fievre humorale, juſqu'à ce que les malades ſoient ſuffiſamment rétablies pour ſupporter les remedes propres aux écrouelles & à la vérole.

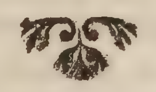
Dans ce cas, on eſt dans la néceſſité de chercher d'abord à remédier à la fievre humorale, comme ſi elle ne

provenoit que d'une ſimple cacochymie. Comme la cure des écrouelles & de la vérole doit être miſe au temps où les malades ſont relevées de couche, je ne la donnerai point dans cet Ouvrage. On peut avoir recours à des Traités particuliers ſur ces maladies.

Symptomes d'un principe Scorbutique, dans les Fievres humorales utérines.

Ces ſymptomes ſont des laſſitudes, ſpontanées des extrêmités inférieures, une lourdeur de tout le corps, des douleurs vagues dans les membranes, ſur-tout dans celles de la tête ; & des bouffiſſures au viſage. Les gencives ſont ſanguinolentes, ſanieuſes, & ſouvent il ſurvient des taches rouges, livides ou noirâtres aux extrêmités, à la poitrine ou ailleurs.

Lorſque quelqu'un, ou pluſieurs de ces ſymptomes ont précédé la fievre, ou paroiſſent avec elle, on doit lui reconnoître un principe ſcorbutique.



Symptomes d'un principe dartreux dans les Fievres humorales utérines.

Les dartres ſont une maladie de la peau. Elles s'y élevent ſous la forme de petites puſtules pointues, très-nombreuſes, & diſpoſées par places plus ou moins grandes, ſelon le nombre des puſtules qui les forment. Elles ſont très-difficiles à guérir : cependant quelquefois elles ſe diſſipent, lorſqu'il s'eſt écoulé des boutons une ſéroſité très-légere, qui eſt toujours âcre & corroſive.

La matiere de l'inſenſible tranſpiration forme les dartres à la peau. Elle prend ſon caractere dartreux de la maſſe des liquides, principalement de la lymphe & de la ſéroſité du ſang. Si la qualité dartreuſe de la partie blanche du ſang ne produit pas cet effet par elle-même, c'eſt parce qu'elle n'eſt point une humeur purement dartreuſe, mais propre à fournir une tranſpiration dartreuſe : c'eſt ainſi que la maſſe du ſang fournit ſouvent d'urines brûlantes, une bile âcre & corroſive, ſans avoir en elle ces qualités développées.

Une humeur dartreuſe, arrêtée à la peau, y acquiert par ſon ſéjour une

âcreté plus irritante, & y devient de plus en plus corrosive. Si cette humeur est répercutée par quelqu'accident, ou par des topiques imprudemment appliqués à la peau, dans la vue de guérir les dartres, on ne fait que déplacer l'humeur dartreuse, qui se porte dans les membranes des entrailles, ou des visceres, les déchire, & y fait des plaies mortelles. Cette humeur étant résorbée dans la masse des liquides y met le trouble & le désordre, produit des fievres & des maladies de langueur.

Il y a plusieurs especes de dartres. On me dispensera d'en faire la différence; elles sont toutes plus ou moins dangereuses, lorsqu'elles sont répercutées. J'observerai seulement qu'on les divise en *essentielles* & en *symptomatiques*. Celles-ci dépendent d'autres causes, telles que les écrouelles, la vérole, le scorbut. Il n'est que les remedes propres à ces maladies, qui puissent remédier aux dartres qui en dépendent.

Les dartres essentielles proviennent de la transpiration insensible dégénérée, & quelquefois d'une humeur bilieuse trop âcre, qui lui donne son caractere.

Méthode curative des Fievres utérines humorales, qui tiennent d'un principe scorbutique.

Dès les premiers jours de la couche, les malades se nourriront de crêmes de riz, de gruau, de bouillies légeres de bled de turquie, ou de sarasin. Leur boisson ordinaire sera une infusion de scolopendre, qu'on adoucira avec du syrop de limons, ou d'épine-vinette. On donnera, tous les jours, un lavement émollient, excepté pendant le temps de la fievre de lait.

Dès le second jour de la couche, on fera prendre, toutes les quatre heures, excepté pendant le temps du sommeil, cinq onces d'infusion d'armoise, de pied-de-lion, de botryx, de marrube blanc : on fera infuser dans la premiere prise un gros de rhubarbe concassée. On continuera de même, le troisieme jour.

Il est à propos de suspendre la rhubarbe, le quatrieme & le cinquieme jours, crainte de faire une diversion à l'humeur laiteuse, pendant le temps ordinaire de la fievre de lait; cependant rien n'empêche de continuer les infusions & les autres usages.

Le ſeptieme jour de la couche, on ſera infuſer la rhubarbe, comme auparavant, dans le premier verre de l'infuſion précédente; & l'on y fera fondre d'une juſqu'à deux onces & demie de mâne, ſelon l'état de la malade.

Du neuvieme juſqu'au dix-huitieme jour de la couche, on ajoutera du *beccabunga* à l'infuſion ordinaire; & on fera infuſer, tous les jours, dans le premier verre, demi-gros de rhubarbe: on y fera fondre de la mâne, chaque cinquieme ou ſixieme jour.

Si la fievre ſe ſoutient après le dix-huitieme jour, & qu'elle ſoit compliquée de ſymtomes ſcorbutiques, les malades feront leur boiſſon ordinaire d'une légere limonade cuite, ou d'une infuſion d'*alleluya*. Elles prendront, deux fois par jour, le matin & l'après-midi, à la place des infuſions, quatre onces, chaque fois, de ſuc épuré, de parties égales, de chicorée ſauvage, de *beccabunga*, de creſſon de fontaine & d'oſeille, ou d'*alleluya*, adouci avec demi-once de ſyrop de limons, ou d'épine-vinette. On purgera, tous les huit jours, pendant cet uſage, juſqu'à ce que la fievre & les ſymptomes ſcorbutiques ſoient diſſipés.

Méthode curative de la Fievre utérine humorale dartreuse.

Les symptomes de cette fievre sont autant d'indications curatives, qui démontrent la nécessité de déterminer, en général, l'humeur dartreuse vers les voies de la transpiration ; de rappeller les dartres répercutées vers la partie de la superficie du corps où elles s'étoient établies, & d'évacuer par les garde-robes ce qui pourroit rester de cette humeur dans les voies générales de la circulation des liquides.

Les malades observeront une diete exacte, semblable à celle qui est prescrite dans l'article précédent. Leur boisson ordinaire sera d'abord une infusion de laitue ou de chicorée sauvage. Elles prendront ensuite quatre prises, par jour, de six onces chacune, de l'apozème suivant, en observant quatre heures d'intervalle, d'une prise à l'autre.

P. *De Racines de Bardane.*
De Patience sauvage,
de chaque une once.
De Garance, trois gros.

Coupez par morceaux : faites-les bouillir, un quart d'heure, dans

D'Eau commune, une pinte.

Ajoutez, en ôtant le pot du feu,

De Fumeterre, une demi-poignée.

Laiſſez-les infuſer un quart d'heure, & paſſez la liqueur par une étamine, pour l'uſage preſcrit.

On fera infuſer ſéparement, tous les matins, dans la premiere priſe, un gros d'iris de Florence; & l'on purgera d'abord après le temps de la fievre de lait, en ajoutant à la premiere priſe d'apozème deux onces de ſyrop de fleurs de pêcher. On continuera l'apozème; & l'on réitérera la purgation, tous les cinq ou ſix jours, juſqu'à une entiere guériſon.

Il eſt d'une néceſſité abſolue, dès le commencement de la cure de cette maladie, d'appliquer un véſicatoire ſur les taches dartreuſes, s'il en exiſte, ou bien ſur les parties où elles ont paru. Si ces parties ſont trop délicates pour ſupporter les véſicatoires, on les appliquera aux environs, le plus près poſſible des taches dartreuſes. On entretiendra la ſuppuration des véſicatoires, par les moyens ordinaires.



Méthode curative de la Fievre utérine humorale.

Lorſque la fievre utérine humorale dépend du déſordre des organes de la digeſtion, on évacue les premieres voies avec des laxatifs alliés avec des ſtomachiques ſavonneux, pris dans la claſſe des végétaux qui ont cette qualité ; & l'on purge de temps-en-temps.

Si cette fievre dépend d'un relâchement des fibres membraneuſes, à l'occaſion de quelqu'une des cauſes ordinaires de tels accidens chez les femmes en couche, on rétablit leur ton, & l'on ſoutient leur élaſticité.

Pour remplir les premieres indications, on nourrit les malades avec des bouillons de volaille & de mouton : on fait infuſer auſſi dans chaque priſe, en la faiſant chauffer, quelques feuilles de chicorée ſauvage, ou de piſſenlit. La tiſane ordinaire ſera une décoction de ciendent où l'on fera infuſer un peu de régliſſe. On donnera, chaque jour, un lavement émollient, pour entretenir la liberté du ventre, & l'écoulement des lochies.

Les malades prendront, tous les matins, trois priſes de l'apozème ſuivant:

P. De Germandrée,
Des Feuilles de Buglose,
De Scolopendre, de toutes ensemble, parties égales, une poignée.

Jetttez le tout dans une livre & demie d'eau bouillante : laissez-le infuser un quart d'heure ; passez la liqueur par une étamine : faites-y fondre,

De Sel végétal, un gros.

Divisez en trois prises égales, dont chacune sera édulcorée d'une demi-once de syrop d'*althæa* de Fernel.

Le sixieme jour de l'accouchement, on fera fondre dans le premier verre d'apozème, deux onces, ou deux onces & demie de mâne. On continuera ces apozèmes jusqu'au dixieme jour de la couche ; & alors on en rendra le premier verre purgatif avec deux onces & demie de mâne, un gros de sel d'Epson, & une once de syrop de roses pâles, composé. On réitéreta cette purgation, tous les cinq à six jours, jusqu'à une entiere guérison. On augmentera la nourriture, après le déclin de la fievre, en la ménageant toujours, selon l'état, les forces & le tempérament des malades.

Le relâchement des fibres des solides, impose la nécessité d'avoir re-

cours à des toniques proportionnées à la débilité des malades, & à l'irritabilité de leurs fibres nerveuſes. On les nourrira avec des bouillons légers de mouton & de volaille, dans leſquels on fera infuſer un peu de cannelle, ou de ſafran oriental. Elles prendront pour tiſane ordinaire une limonade cuite, ou bien une tiſane de chiendent, adoucie avec le ſyrop de bigarrade, ou d'écorce d'orange.

Les malades prendront, toutes les quatre heures, pendant la journée, ſans ſuſpendre la tiſane ordinaire, cinq onces de décoction de racine de petite valériane, ou de celle de chardon-benit, ou bien pareille doſe d'infuſion de calament, de pouliot de montagne, de caſſis, de petite ſauge, ou de marrube-blanc.

Chaque ſixieme jour de cet uſage, on ajoutera dans la premiere priſe un gros de ſel végétal & une once de ſyrop de longue-vie, ou de roſes ſolutif.

Méthode curative des Fievres utérines nerveuſes.

L'eau de veau, de poulet, ou le petit-lait, ſuffiſent au commencement de cette maladie, pour boiſſon & pour nourriture. On fait une ſaignée du bras,

bras, dès que la fievre se déclare, sans attendre que les vuidanges diminuent, ou se suppriment : on réitére la saignée, selon la violence de la maladie; & on la modere, selon les pertes ou évacuations plus ou moins abondantes, qu'elles ont éprouvées dans l'accouchement & à sa suite. On donne trois lavemens par jour, en différens temps, d'une décoction de mauve, de guimauve, de bouillon-blanc, de graine de lin. On applique sur le bas-ventre des flanelles imbibées de la même décoction.

S'il survient quelque symptome qui indique que la fievre de lait se complique avec la fievre nerveuse, il est prudent de ménager les saignées, pendant vingt-quatre heures, ou de les suspendre, à moins que les symptomes ne deviennent plus graves. Dans cette fâcheuse circonstance, on saigne pour modérer le danger imminent, auquel les malades sont exposées, & pour en prévenir les suites funestes.

Les malades sont extrêmement foibles, au commencement de la maladie. On leur acccorde, de loin en loin, dans la journée, quelque cuillerée de bouillon : on augmente peu-à-peu cette nourriture, après la fievre

de lait; mais elle doit toujours être très-légere, jusqu'au déclin de la maladie. Si les symptomes de la fievre nerveuse se soutiennent ou augmentent, après le temps de la fievre de lait, on continue les usages précédens; & on fait prendre, tous les soirs, aux heures du sommeil, vingt gouttes de la liqueur minérale anodine d'Hoffman, dans une tasse d'infusion de coquelicot, ou dans trois onces d'eau, distillée de pourpier, ou de laitue, qu'on adoucit avec une cuillerée de syrop de *Stæchas*, ou de *Nymphæa*.

Quelquefois les malades sont fatiguées, au commencement de la maladie, & dans ses progrès, de nausées fréquentes, d'envie de vomir, & même de vomissemens. Si la langue est chargée de limon, ces accidens dépendent d'embarras dans les premieres voies; si, au contraire, elle est séche & animée, ils sont un effet de l'irritation nerveuse. Dans le premier cas, il nécessaire de faire vomir les malades, avec ménagement, en leur faisant prendre de l'eau tiede émétisée: dans le second, il faut rapprocher la boisson, faire des fomentations émollientes sur le bas-ventre; donner, toutes les quatre

heures, cinq onces d'une émulſion légere, avec les ſémences froides, & celle de pavot blanc, qu'on adoucit avec le ſucre. Si le vomiſſement ſpaſmodique ne ceſſe pas, on rend l'émulſion plus calmante, deux fois par jour, le matin, avec deux gros de ſyrop de Karabé; & le ſoir, avec ſix gros du même ſyrop. Il faut ſuſpendre l'uſage de ce ſyrop, dès que le vomiſſement a ceſſé. On continue ou l'on ſupprime les émulſions, à raiſon des ſymptomes qui ſubſiſtent. S'ils ſont modérés, on en prend moins; s'ils ont ceſſé, on n'en prend plus; mais, s'ils reſtent les mêmes, on en continue l'uſage.

Il arrive quelquefois que les émulſions s'aigriſſent dans l'eſtomac : on leur ſubſtitue alors une infuſion de laitue & de coquelicot, avec le même ſyrop, le matin & le ſoir.

Dès que les ſymptomes de la maladie ſe modérent, on fait uſage d'une légere tiſane de chiendent & de régliſſe, qu'on éguiſe avec le tartre émétique extrêmement noyé; on l'emploie ſelon la formule ſuivante.

P. *De Tartre ſtibié, deux grains.*

Faites-le fondre dans demi-livre d'eau commune : étendez, toutes les heures, une cuillerée à bouche de cette

eau émétiſée dans un verre de la tiſane ordinaire.

On rendra par ce moyen la tiſane plus ou moins laxative, ſelon que les indications l'exigeront, en rapprochant ou en éloignant les priſes deau émétiſée, ou bien en employant plus ou moins, ſelon ſon effet. Cet uſage ne doit pas exclure celui des lavemens qu'il faut continuer à l'ordinaire.

Lorſque la liberté du ventre ſera conſtamment établie, on purgera les malades avec deux onces & demie, ou trois onces de mâne, pour reprendre enſuite l'uſage de l'eau émétiſée : tous les trois ou quatre jours, on réitérera la mâne. On continuera ainſi ſucceſſivement l'eau émétiſée, & la mâne, juſqu'à une entiere guériſon.

Remarques ſur les Eruptions pourprées dans les Fievres utérines humorales nerveuſes.

Les fievres utérines humorales & nerveuſes ſont quelquefois compliquées d'éruptions pourprées, qui exigent l'attention la plus ſérieuſe. Ces éruptions ſont trop différentes entre elles, pour avoir pu en traiter dans

ce Chapitre, de façon à faire connoître leurs différens caracteres, le danger auquel elles exposent les malades, & les moyens de les guérir : j'y supplée par le Chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

Pourpre ou Eruptions pourprées des Femmes en couche ; leur différence.

LE pourpre, auquel sont sujettes les femmes en couche, est différent de celui qui survient dans les maladies dont on ne doit pas rapporter la cause aux suites de l'accouchement.

Les éruptions de cette espece s'élevent à la peau, en forme de pustules semblables à des grains de millet : elles sont rouges & blanches. C'est à raison de leur figure, & de leur couleur, qu'on les distingue en *pustules miliaires pourprées*, ou bien *en pourpre rouge*, & en *pourpre blanc*.

Les pustules rouges ont des vésicules plus ou moins grandes, superficielles, qui contiennent un fluide : les blanches sont des especes de nœuds assez profondement inhérens

à la peau ; elles paroiſſent rudes ſous la main. Les puſtules blanches ſont de deux eſpeces : les unes contiennent une humeur épaiſſe ; les autres ſont diaphanes, & contiennent une humeur claire & cryſtalline. Les unes & les autres rendent une odeur ſinguliere, qui leur eſt propre.

Troiſieme eſpece d'Eruption propre aux Femmes en couche.

On remarque, chez les femmes en couche, une troiſieme eſpece d'éruption qui paroît tenir à la qualité des pourprées : elle ſe manifeſte par des taches irrégulieres, qui, à peine excédent le niveau de la peau ; elles y font des excoriations, ou de légeres ulcérations.

Temps auquel les Eruptions pourprées ſe manifeſtènt ; leur progrès, leur durée.

Le pourpre des différentes eſpeces commence ordinairement, le troiſieme, quelquefois le ſeptieme, le dixieme, ou le quatorzieme jour après l'accouchement. Les puſtules paroiſſent d'abord au cou ; s'étendent vers la poitrine, le dos, l'*abdomen*,

& gagnent insensiblement les extrêmités supérieures & les inférieures, & couvrent enfin toute la superficie du corps : elles ont plus ou moins de durée, selon qu'elles sont aiguës ou chroniques, bénignes ou malignes.

Division du Pourpre des Femmes en couche.

Le pourpre divisé en *benin* & en *malin*. Le benin est sans fievre, & ses symptomes ne sont pas dangereux. Le malin est toujours avec fievre, & ses symptomes présentent le danger dont les malades sont ménacées.

Pourpre benin.

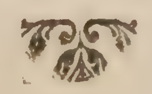
Les pustules rouges sont ordinairement moins dangereuses que les blanches : elles sont souvent chroniques, périodiques, & sans fievre. Quelquefois ce pourpre est aigu & avec fievre : cependant lorsqu'il a duré quelque temps, la fievre cesse & les pustules sont alors sans danger. Si les pustules rouges sé métamorphosent en pustules blanches, elles deviennent malignes. Le pourpre des femmes cacochymes, & celui qu'on

a altéré par des remedes donnés mal-à-propos, durent plusieurs mois.

La miliaire blanche, lorsqu'elle n'est point crystalline, les taches pourprées, sans fievre, peuvent être mises au rang des benignes, à moins qu'elles ne soient repercutées, ou rendues de mauvais caractere, par des erreurs dans le régime de vie : par des excès, par des passions, on peut les mettre alors au rang des métastases les plus dangereuses.

Pourpre malin.

Le pourpre blanc est plus aigu que le rouge. Il est très-rare qu'il soit sans fievre, lorsque les pustules sont transparentes & crystallines : on doit les regarder alors, comme un symptome de fievre maligne. Le pourpre de cette espece n'a pas des retours aussi fréquens que le rouge. Les jeunes femmes tendres & délicates y sont plus sujettes que celles qui sont plus avancées en âge ; celles-ci sont plus exposées que les autres aux pustules rouges.



Signes & Symptomes, en général, qui précédent, & ceux qui accompagnent les Eruptions pourprées.

Les éruptions pourprées des femmes en couche ſont précédées d'une *horripilation* qui eſt bientôt ſuivie de chaleur, de laſſitude, d'un abattement des forces, toujours extrême. Les malades ſouffrent d'un ſerrement d'entrailles, & de poitrine, qui les oppreſſe, au point de leur cauſer de grands ſoupirs, ou de fortes inſpirations. Elles ſont agitées par des inquiétudes générales, par des inſomnies, ou des ſommeils entre-coupés: elles éprouvent, vers la région du dos, des douleurs poignantes, & reſſentent ſous la peau des alternatives de friſſons & de chaleur, qui ſont plus particuliérement ſenſibles à la paume des mains. Les lochies deviennent irrégulieres, diminuent ou ſe ſuppriment.

Dès que les puſtules s'élevent à la peau, les ſymptomes qui les avoient précédées, ſemblent diminuer: le pouls, qui étoit dur avant l'éruption, devient plus libre & plus ſouple; l'abattement des forces devient extrême, & la peau moins deſſéchée;

le ventre qui étoit ſerré ſe relâche ; les malades rendent des vents & même des garde-robes : les puſtules s'étendent, groſſiſſent & ſe rempliſſent d'une ichoroſité fétide ; les urines ſont moins chargées, & les ſueurs ſont d'une fétidité particuliere à cette maladie.

Les taches pourprées cauſent de légeres perturbations de l'eſprit ; elles n'ont point un caractere critique : cependant, de leur nature, elles ne ſont ni malignes ni mortelles. Ces taches durent ſouvent près de deux mois, & ſe portent de partie en partie, de même que les éréſipelles : il eſt très-ordinaire qu'elles parcourent tout le corps, avant que de ſe diſſiper totalement.

Signes & Symptomes qui indiquent que les Eruptions pourprées ſont dangereuſes, & doivent être funeſtes.

Lorſqu'avec des éruptions pourprées, le pouls reſte dur & fréquent, que les malades ne dorment pas, qu'elles ont des inquiétudes générales, & une difficulté de reſpirer, on doit craindre les ſuites de ces ſymptomes : le danger eſt plus grand, s'ils ont lieu après que les puſtules ont

disparu. Lorſque les urines chargées & troublent deviennent en peu de temps copieuſes, claires, limpides ou pâles; lorſque les envies d'uriner ſont fréquentes & continuelles, ou qu'il ſurvient une diarrhée avec douleur, la gangrene des viſceres du bas-veutre ne précéde la mort que de peu de temps.

Si les puſtules pourprées paroiſſent & diſparoiſſent, ſans aucune diminution des ſymtomes; ſi l'humeur pourprée n'eſt pas évacuée par quelque voie, après s'être effacée à la ſuperficie; ſi l'oppreſſion eſt conſidérable, ſi la gorge ſe reſſerre; ſi l'abattement des forces, les inquiétudes, les anxiétés augmentent, le péril eſt prochain.

Les malades ſont dans le plus grand danger, ſi, lorſqu'après que les puſtules ſont rentrées, elles reſſentent une chaleur brûlante dans l'intérieur du corps, tandis qu'elles friſſonnent à l'extérieur, ou bien lorſque l'extérieur eſt chaud, & qu'elles reſſentent dans l'*abdomen* un froid conſidérable. Lorſque ces ſymptomes ont lieu, la raiſon s'égare: il ſurvient un vomiſſement de matieres verdâtres, les forces s'abattent, la poitrine s'engorge, les yeux deviennent hagards;

il s'ensuit des foiblesses, des syncopes, la gangrene & la mort.

Causes des Eruptions pourprées des Femmes en couche.

Les femmes riches, qui menent une vie oisive & sédentaire, qui dorment beaucoup, sur-tout pendant le jour, & veillent pendant la nuit; celles qui se livrent au penchant qu'inspire le luxe, qui jouent avec passion, qui se nourrissent d'alimens incendiaires, qui se font une habitude abusive de l'usage du thé, du café, du chocolat, de vin pur, de liqueurs spiritueuses, & qui se livrent aux passions de l'ame, sont souvent affligées, dans leurs couches, de pustules pourprées.

Les femmes cacochymes, les valétudinaires, celles qui sont d'un tempérament délicat; les pléthoriques, qui ont négligé de se faire saigner pendant leur grossesse; celles qui ont eu pendant la grossesse, des fievres, des dérangemens des digestions, des cours-de-ventre, & qui n'ont pas eu recours à propos à des purgatifs & à d'autres secours nécessaires, sont très-exposées aux éruptions miliaires malignes.

De tels dérangemens, de tels désordres, ſont autant de cauſes des éruptions pourprées des femmes en couche, qui ſont ordinairement décidées par des accouchemens laborieux, par des pertes de ſang, par du froid pris à la ſuite de l'accouchement, par des lochies de mauvaiſe qualité, irrégulieres, trop diminuées ou ſupprimées, par le lait retenu, repercuté, &c.

Méthode curative des Eruptions pourprées benignes.

Les vues curatives des puſtules benignes doivent être fixées ſur celles de la nature ; elle ſeule doit ſervir de modele : il ne s'agit que de la ſeconder en favoriſant l'éruption.

Le régime de vie doit être ſobre & modéré, les alimens aiſés à digérer, doux & humectans. On fait prendre, pluſieurs fois dans la journée, une légere infuſion dégourdie de quelqu'une des plantes diaphorétiques, adoucie avec du ſucre ou du miel. On fait fondre dans chaque priſe quatre grains de nître purifié : il ſuffit d'en prendre quinze grains, chaque jour, qu'on diſtribue ſelon la quantité de la boiſſon. Les plantes les plus convenables

pour ces infusions sont le petit capillaire, la véronique mâle, le thé, la bourrache, le cassis, les fleurs de sureau, de tilleul : le coquelicot convient beaucoup aux heures du sommeil.

Il est nécessaire de procurer ou d'entretenir la liberté du ventre, par le moyen des lavemens, avec la décoction des plantes émollientes, dans laquelle on délaye, une fois tous les deux jours, deux onces de miel commun, ou pareille dose de casse mondée. On fera prendre, tous les quatre ou cinq jours, à commencer dès que les éruptions sont dissipées, ou en grande partie deux onces & demie de mâne dans une décoction de germandrée. Si la premiere purgation ne procure pas des évacuations suffisantes, on fait fondre de chacune des autres un gros de sel végétal.

Si les taches s'excorient, il ne faut faire autre chose que les couvrir d'un linge fin, enduit de cérat de Galien, ou de beurre frais. Il ne faut pas négliger cette précaution, pour empêcher que les excoriations ne dégénerent en ulceres.

METHODE PRESERVATIVE & curative des Eruptions pourprées malignes.

Moyens de prévenir les Eruptions pourprées malignes.

De toutes les éruptions en tout genre, il n'en eſt point qui ſe diſſipent, reviennent & ſe rétabliſſent auſſi promptement que les puſtules pourprées des femmes en couche : il n'en en point qui cauſent autant de dérangemens & de picotemens à la peau : il n'en eſt point dont la cure ſoit auſſi délicate & auſſi difficile, parce qu'il n'eſt point de malade auſſi ſuſceptible que les femmes en couche, des impreſſions des remedes donnés mal-à-propos, & des moindres fautes commiſes dans le régime de vie. Tout menace leur vie, juſqu'à la moindre irrégularité de l'atmoſphere : leurs maladies, même les plus légeres, les plus benignes de leur nature, prennent le caractere des endémiques qui regnent alors; celui des épidémiques putrides & malignes, principalement celui des rougeoles, des petites véroles, & des taches

pourprées, étrangeres à l'état de couche. Comme dans de telles maladies, tout est danger, tout est péril, l'intelligence & la sagesse du Médecin doivent concourir d'un pas égal à prévenir des suites funestes.

La nature d'abord après l'accouchement, est occupée à se débarrasser, par différens excrétoires, d'humeurs étrangeres, accumulées, pour ainsi dire, pendant la grossesse, dans les vaisseaux de différens genres, & dans le tissu cellulaire. On connoît les maux infinis que produisent ces humeurs, lorsqu'elles sont retenues, en général, dans le systême des vaisseaux, & en particulier, dans les visceres. Il en provient des fievres putrides, des fievres malignes, & principalement des éruptions pourprées, de la plus mauvaise nature. Il est essentiel de favoriser ces excrétions, avec un ménagement propre à les solliciter & à les soutenir, plutôt qu'à les provoquer. On établit les femmes en couche dans des chambres, & on les place dans les lits dont la chaleur soit modérée ; si elle étoit trop forte, elle agiroit irréguliérement sur le systême des solides ; & la matiere transpirable se porteroit vers la superficie, avec trop d'abondance & d'irrégula-

rité : ſi elle ne l'étoit pas aſſez, la matiere de la tranſpiration ne porteroit pas à la peau ; elle ſéjourneroit dans les vaiſſeaux capillaires de la ſuperficie. Dans le premier cas, les ſécrétions ſeroient troublées ; les humeurs néceſſaires, & les excrémenteuſes reſteroient confondues les unes avec les autres, & s'échapperoient par cette voie, avec bien plus de perte que d'avantage pour les malades. Dans le ſecond cas, la matiere de la tranſpiration ſeroit retenue dans les vaiſſeaux, y reſteroit iſolée, ou confondue dans la maſſe des liquides, & y cauſeroit des déſordres, ſelon ſa nature.

La boiſſon ſera dirigée ſelon ces vues ; elle ne doit être ni chaude ni froide, mais ſeulement tiede ou dégourdie : on la fait d'infuſions de plantes diaphorétiques ; ce ſont les mêmes que celles qui ſont indiquées dans la Méthode curative des Eruptions benignes.

Des bouillons légers ſuffiſent pour la nourriture des malades ; dans les premiers jours des couches : on les rend enſuite plus nourriſſans, s'il ne ſurvient pas de fievre éruptive ; s'il en ſurvient, la diete doit être des plus ſévéres.

Lorſqu'à la ſuite de l'accouchement, les malades reſtent agitées d'inquiétudes, ou des mouvemens ſpaſmodiques, avec le pouls fréquent, & des chaleurs d'entrailles, on fait fondre dans chaque pinte de la boiſſon ordinaire quinze grains de nître purifié; & l'on étend, le matin & le ſoir, dans une taſſe d'infuſion de coquelicot, depuis quinze juſqu'à vingt gouttes de la liqueur minérale anodine d'Hoffman.

Si les lochies ne s'établiſſent pas dans l'ordre naturel, avant l'éruption; ou bien ſi elles ne ſont pas aſſez abondantes, on ſe ſuppriment, on a recours à la ſaignée, pourvu que ces accidens ne proviennent pas de grandes pertes qui ayent précédé; la ſaignée alors ſeroit nuiſible. Lorſque cette évacuation eſt devenue néceſſaire, elle eſt indiquée par la plénitude des vaiſſeaux, par des oppreſſions, des mal-aiſes, des inquiétudes, ſouvent par des peſanteurs de tête, & des aſſoupiſſemens. Il faut s'informer, dans cette circonſtance, pour pouvoir ſe décider en faveur de la ſaignée du bras, ou celle du pied, ſi les malades ſouffrent de la tête, ou de la poitrine, plus que des reins & du bas-ventre: dans le premier cas, la ſaignée

du pied eſt néceſſaire ; dans le ſecond, c'eſt celle du bras, ſur-tout ſi l'*abdomen* eſt douloureux & tendu.

Il eſt néceſſaire, pour prévenir l'éruption, ou pour la rendre plus modérée, de tenir le ventre libre, & de calmer l'irritation des entrailles : on donnera, tous les matins, un ou deux lavemens d'une décoction adouciſſante & émolliente.

Lorſqu'après l'accouchement, les malades ont du dégoût, des nauſées, des envies de vomir, ou des vomiſſemens, la langue chargée de limon, ou d'autres ſymptomes qui indiquent que les premieres voies ſont chargées d'humeurs bilieuſes, de glaires ou de crudités qui ſe ſont préparées pendant la groſſeſſe, il eſt eſſentiel d'y remédier avant la fievre éruptive, ou celle de lait : ſi ces embarras des premieres voies ſubſiſtoient, les éruptions deviendroient malignes; & la fievre de lait dégénéreroit en fievre putride. De tels ſymptomes exigent un vomitif, avant l'éruption des puſtules : le tartre ſtibié eſt préférable à tout autre, par rapport à la ſûreté de ſon effet. On en fait fondre deux grains dans une pinte de petit-lait, ou de la tiſane ordinaire, pour en faire prendre un verre, chaque quart

d'heure, jusqu'à ce qu'il ait fait suffisamment vomir : on facilite le vomissement par une ample boisson d'eau tiede. Après l'effet de ce remede, on modere l'agitation qu'il a causée, par des boissons théïformes délayantes & nîtrées.

Les cours-de-ventre des femmes grosses, qui sont robustes, cessent ordinairement avec l'accouchement; ceux des femmes cacochymes, ou valétudinaires, continuent souvent pendant la couche ; ces évacuations exigent un prompt secours, tant par rapport à l'épuisement qu'elles occasionnent, que parce qu'elles rendroient les éruptions pourprées de mauvaise nature. Les organes de la digestion sont toujours relâchés dans ces circonstances : on doit chercher à rétablir leur ton, & à le soutenir. On fera bouillir, à cet effet, deux gros de cachou dans trois demi-setiers d'eau commune, pendant un quart d'heure: on y ajoutera, en ôtant le pot du feu, pour infuser, deux gros de rhubarbe concassée, & vingt grains de cannelle, pour en faire prendre deux ou trois onces, toutes les trois heures, jusqu'à la fievre de lait, ou l'éruption des pustules. On suspend alors tous les remedes ; & on prescrit une

tisane que l'on fait avec la corne-de-cerf calcinée, & les plantes diaphorétiques.

Méthode curative des Eruptions pourprées malignes.

Si les éruptions s'établissent, malgré les précautions indiquées dans l'article précédent, ou pour ne pas les avoir prises, il faut suspendre toutes sortes de remedes, & s'en rapporter à la nature. On continue les tisanes : on y ajoute seulement la corne-de-cerf, la racine de scorsonere & la réglisse. La tisane des femmes en couche doit être tiede : si elle ne l'étoit point, elle causeroit des frissonemens dans tout le corps, des détresses, & les pustules rentreroient. Si la boisson étoit chaude, elle troubleroit l'éruption, épuiseroit par les sueurs, & causeroit des foiblesses & des syncopes. Tout excès est nuisible, pendant les éruptions, jusqu'aux variations du chaud au froid, & du froid au chaud, même dans les chambres des malades.

On doit également s'abstenir de toutes sortes de médicamens échauffans, de potions cordiales & diaphorétiques : le vin même altéreroit les érup-

tions, & les rendroit de mauvaiſe nature. Cependant, lorſque le pourpre rouge eſt mêlé avec le blanc, que la chaleur des entrailles eſt conſidérable, & que le pouls eſt plein & fréquent, il faut ajouter le nître aux infuſions délayantes & diaphorétiques.

Si l'éruption ſe fait avec trop de lenteur, ſi les puſtules malignes paroiſſent & diſparoiſſent alternativement; ſi elles ſe flétriſſent, il faut que la boiſſon ſoit plus chaude que tiede, & il eſt d'une néceſſité abſolue d'appliquer à chaque jambe un emplâtre véſicatoire. On a appris, par l'expérience & l'obſervation, que dans des cas ſemblables, les véſicatoires ont produit des changemens ſenſibles, en favoriſant l'éruption, & en prévenant les accidens. Il convient auſſi de faire prendre, de temps-en-temps, par cuillerées, des potions faites avec les eaux diſtillées de mélifſe ſimple, de ſcorſonere, de chardon-benit, de menthe, de fleurs d'orange : on mêle deux ou trois de ces eaux, à doſes égales ; & on les adoucit avec le ſyrop ; d'œillets. Il faut ſuſpendre cette potion, lorſque les puſtules ſont reſſorties, & la reprendre, dès qu'elles paroiſſent ſe flétrir : c'eſt avec de telles précautions qu'il faut

en faire usage, pour qu'il n'arrive pas d'inconvénient.

La violence des symptomes cause souvent des insomnies & des inquiétudes : on ajoute alors à une cuillerée de potion quatre ou cinq gouttes de la liqueur minérale anodine d'Hoffman ; ou bien on donne à leur place, le soir seulement, un bol de quatre grains de pilules de cynoglosse, & de douze grains de thériaque. Si enfin les pustules ne se rétablissent point, ou si elles n'acquierent pas une stabilité constante, on substituera, dans le jour seulement, à la liqueur minérale quatre gouttes de teinture de myrrhe, ou de *castoréum*, qu'on réitérera, de trois en trois heures, ou plus souvent, selon que le cas sera plus ou moins grave & urgent.

La saignée devient souvent nécessaire, lorsque, pendant l'éruption, & lorsqu'elle est établie, les symptomes deviennent plus graves & plus violens, sur-tout si l'on a lieu de craindre l'apoplexie, l'inflammation ou la gangrene : s'il reste alors à la nature quelque ressource, ce n'est que par la saignée qu'on peut la développer, & la rendre utile.

La constipation & le cours-de ventre sont pernicieux dans les éruptions

pourprées : ceux-ci les empêchent de ſe former à la peau, par une diverſion trop décidée; & l'autre leur donne un mauvais caractere : il en réſulte des maux infinis. Si la boiſſon abondante ne remédie pas à des conſtipations rebelles, on doit, ſans héſiter, aiguiſer la tiſane ordinaire avec le tartre ſtibié : il ſuffit d'en mettre un grain ſur chaque pinte de cette boiſſon qu'on ménagera de façon qu'elle ne procure que deux garde-robes par jour, & non pas au-delà.

Il n'eſt point de prétexte, ni de préjugé qui, dans de telles circonſtances, doive faire tolérer l'uſage des ſels neutres, principalement du ſel de *duobus* : il ſeroit pernicieux. On ne doit permettre les purgatifs les plus doux, que lorſque les éruptions déclinent, ſe diſſipent naturellement, & que les ſymptomes de la fievre diminuent avec elle.

Lorſque les évacuations ſont trop abondantes, une tiſane faite avec la corne-de-cerf rapée & torréfiée, & la mie de pain, peut être de quelque ſecours. Si les forces ſont abattues, on étend dans chaque pinte deux ou trois cuillerées à bouche d'eau de fleurs d'orange : on peut auſſi y faire infuſer quelque plante aromatique.

Le

Le dévoiement étant cessé, & les éruptions dissipées, il faut avoir recours à des purgatifs doux & toniques, tels que les infusions de rhubarbe, de mirobolans citrins, la décoction de tamarins, dans lesquelles on dissout la mâne, dont on régle les doses, selon le tempérament, la force, ou la débilité des malades.

Si, vers l'état ou le déclin de la maladie, il survient des signes de colliquation, tels que des sueurs nocturnes abondantes, des diarrhées séreuses, des hémorrhagies, une pesanter dans tout le corps, une foiblesse générale des extrêmités, une couleur à la base des pustules, brune ou livide, on fait usage de tisanes, avec les tamarins, le citron, la bigarade, le quinquina, la cascarille. On étend dans ces tisanes de l'esprit-de-vitriol, ou de souffre, jusqu'à une agréable acidité.

Les pustules pourprées chroniques exigent de sérieuses attentions, surtout lorsqu'elles durent des mois entiers, & qu'elles sont périodiques. Si elles dépendent de vices scorbutiques, dartreux, scrophuleux, vénériens, on ne les guérit que par des remedes propres à la maladie dont elles ont pris le caractere que l'on dis-

tingue par des ſignes qui lui ſont propres.

Si les puſtules ne ſont qu'un effet de l'affection pourprée, on fait un long uſage d'apozèmes faits avec les racines de patience ſauvage, de piſſenlit, de bardane, d'oſeille, de chardon-benit, de chardon-roland : on y fait infuſer la fumeterre, la chicorée ſauvage, la germandrée, la rhubarbe concaſſée, à petites doſes ; & l'on preſcrit un régime de vie convenable au caractere des puſtules, à leur complication avec d'autres maladies, & au tempérament des malades.

CHAPITRE XII.

Œdemes des extrêmités inférieures des Femmes en couche.

L'ŒDEME, en général, eſt une tumeur blanche, molle, ſans inflammation, cédant à l'impreſſion du doigt, & la retenant quelque temps.

Caractere de l'Œdeme.

Cette maladie doit être regardée

comme une hydropiſie des extrêmités inférieures : elle ne differe des autres hydropiſies, que par les parties qu'elle occupe. Dans la cavité du ventre, c'eſt une aſcite : dans la poitrine, c'eſt une hydropiſie de poitrine ; dans la tête, une hydrocéphale ; dans toute la ſuperficie du corps, une anaſarque ou leucophlegmatie.

Symptomes de l'Œdeme.

L'œdeme, à meſure qu'elle augmente, cauſe une peſanter & une tenſion dans les membres ou dans les parties qui en ſont attaquées ; elle eſt froide à la main de ceux qui la touchent : cependant ce froid ne ſe fait pas reſſentir aux malades ; elles ne s'en apperçoivent pas. Le ventre, dans cette maladie, eſt tantôt reſſerré, tantôt lâche : les urines ſont pâles, épaiſſes, & en très-petite quantité ; la peau devient enfin luiſante, ſéche ou tranſparente, au point que l'on apperçoit les vaiſſeaux ſanguins.

Lorſque l'œdeme des femmes en couche ſe forme, elle ſe porte quelquefois d'une extrêmité à l'autre, & revient à celle où avoit commencé. Il ſe fait de la ſéroſité qui produit l'œdeme des métaſtaſes ſucceſſives ; elle

ſe fixe enfin : les malades ſont heureuſes, lorſque ce n'eſt pas dans les viſceres.

Cauſes de l'Œdeme des Femmes en couche.

Ces cauſes ſont un tempérament délicat & pituiteux, de grandes pertes de ſang, ou des ſuppreſſions des vuidanges.

Dans les tempéramens délicats & pituiteux, les membranes des vaiſſeaux perdent de leur reſſort & de leur élaſticité, par le travail, les douleurs de l'accouchement, & les pertes de l'accouchement & de la couche. Les vaiſſeaux lymphatiques n'ont que très-peu d'élaſticité qui leur ſoit propre, & manquent d'une action ſuffiſante pour continuer & peut ſoutenir la progreſſion de la lymphe, des extrêmités inférieures vers le cœur : elle s'arrête dans ſes propres vaiſſeaux, s'infiltre dans le tiſſu cellulaire, y croupit & forme des tumeurs œdémateuſes.

Le ſang eſt appauvri par de grandes pertes : les molécules de ce liquide déclinent de leur union ; & le

désordre se met dans leur concours : la sérosité se dégage, s'en sépare, passe, s'infiltre ou s'épanche dans le tissu cellulaire des extrêmités, ou relâche les solides, de plus en plus : delà des tumeurs, des œdemes.

La suppression des vuidanges donne occasion à ce que les vaisseaux du sang, sur-tout ceux des visceres du bas-ventre, s'engorgent, se gonflent, se roidissent, & ne conservent qu'une élasticité forcée, qui retarde la progression des liquides : la lymphe, la sérosité, trouvent par-tout dans ce désordre, des obstacles qui s'opposent à leur progression des extrêmités vers le centre ; elles s'arrêtent, se dévoient, s'infiltrent ou s'épanchent dans le tissu cellulaire, & forment des tumeurs œdémateuses aux cuisses.

Indications curatives de l'Œdeme des Femmes en couche.

Donner de la densité aux fluides des femmes qui sont d'un tempérament pituiteux ; du ressort, & de l'activité à leurs solides : remédier à l'appauvrissement du sang de celles qui sont épuisées par des pertes ; relever le ton de leurs fibres organiques, de leurs membranes, & soutenir leur

élaſticité ; diminuer la quantité des liquides, qui engorgent les vaiſſeaux dans la ſuppreſſion des vuidanges : modérer l'érétiſme des ſolides, & rétablir leur ſoupleſſe élaſtique ; telles ſont les vues curatives générales, que l'on doit remplir dans cette maladie.

MÉTHODE CURATIVE de l'Œdeme des Femmes en couche.

Cure de l'Œdeme qui provient de la débilité du tempérament.

On remédie à l'œdeme qui provient d'un tempérament foible & pituiteux, par un régime fortifiant, ſans être incendiaire, par des appéritifs, des diurétiques, par de légers purgatifs toniques, & par le ſecours de la gimnaſtique.

La nourriture doit conſiſter en des potages à la viande, avec des carrotes, des oignons, des poireaux : on y fait infuſer du cerfeuil, du creſſon de fontaine, du *beccabunga*, du céleri ; on permet l'uſage de la chicorée ſauvage, de l'endive, des cardons, des artichauts préparés au bouillon, du biſcuit de mer, des rôties au vin & au ſucre.

On fera la boiſſon ordinaire d'infuſions & de décoctions de fruits d'alkekenge, de turquette, de racine de *calcitrapa*, & de ſaſſafras, nîtrées, qu'on adoucira avec du ſucre, ou avec le ſyrop des cinq racines appéritives.

Les malades prendront, tous les matins, ou de deux jours l'un, ſelon leurs forces, deux taſſes de décoction de bayes de geniévre, dans laquelle on fera infuſer deux ſcrupules, ou un gros de rhubarbe concaſſée, en obſervant une heure d'intervalle, d'une priſe à l'autre. Elles ſe purgeront, tous les huit jours, avec deux gros de ſéné mondé, en infuſion, un gros du ſel végétal, & deux onces de mâne. On fera, deux fois par jour, le matin & le ſoir, des frictions ſéches, très-légeres, ſur-tout le corps, avec des linges à demi-uſés, ou bien avec des broſſes d'Angleterre.

Cure de l'Œdeme occaſionné par de grandes pertes.

On doit donner l'attention la plus ſérieuſe à l'abattement des forces, qui eſt, chez les femmes en couche, la ſuite ordinaire des grandes pertes; mais, comme la réparation des forces n'eſt pas de la compétence de l'art, on ne peut l'attendre que de la ſeule

nature. Rien ne la ſeconde auſſi utilement qu'un régime de vie, propre à l'état d'épuiſement, où ſont les malades, & que l'éloignement des paſſions de l'ame, & des excès de toutes les eſpeces.

La viande des jeunes animaux, pourvu qu'ils ſoient parfaitement formés, eſt la plus nourriſſante, la plus reſtaurante, & la plus à la portée des eſtomacs foibles : la jeune volaille l'eſt plus que la vieille, l'agneau l'eſt plus que le mouton, le veau plus que le bœuf. Un ancien préjugé avoit prévalu contre cette vérité ; mais enfin elle a été développée par la raiſon, éclairée par l'expérience, & confirmée par l'obſervation.

Les pertes des liquides & des ſolides, les forces des uns, & la denſité des autres, ne ſont réparées que par le chyle & le ſuc nourricier. Le bon chyle eſt le réſultat des digeſtions aiſées & faciles : il répare & nourrit le ſang, ſelon ſa nature. Le chyle & le ſuc nourricier ſont le produit de la ſubſtance gelatineuſe des alimens : cette ſubſtance eſt moins développée & moins abondante dans les vieux animaux que dans les jeunes ; elle eſt moins analogue à la qualité du ſuc ourricier, & moins propre à réta-

blir la ſubſtance des ſolides. D'ailleurs la viande des jeunes animaux exige moins de travail, du côté de l'eſtomac, pour être digérée ; & les ſucs digeſtifs la pénétrent, la diviſent & la convertiſſent en chyle, avec moins de difficulté que des viandes plus fermes, plus denſes, & plus compactes, telles que celles des vieux animaux.

Les farineux tiennent la premiere place, parmi les ſubſtances végétales, pour réparer les pertes de la maſſe du ſang, & celles du ſyſtême des ſolides : on doit les préférer, dans les épuiſemens ſurvenus à l'occaſion des pertes des femmes en couche, à tous autres alimens de ce genre.

On doit donc nourrir les femmes en couche, qui ſont dans l'épuiſement, de bouillons, de potages, de gelées, faits avec la jeune volaille, les agneaux ou les jeunes moutons, le veau. Elles mangeront de la viande de ces animaux, autant que leur état le permettra, ou de tous autres, tels que les pigeons, les perdreaux, les lapéraux. On leur permettra des œufs frais, du riz, du gruau, de la ſemoule, du ſagou, du ſalep, cuits à l'eau ou au bouillon, en forme de gelées ou de potages.

La boiſſon ordinaire ſera de l'eau

panée, une légere décoction de riz ou de gruau, dans laquelle on fera infuser de la pimprenelle : on leur permettra aux repas un peu de vin rouge avec beaucoup d'eau. Elles prendront, tous les jours, le matin & l'après-midi, quelques tasses d'infusion de petite sauge, de cassis, de sommités de petite centaurée, ou de camomille, avec du sucre.

Les malades feront des exercices modérés, se procureront des amusemens sains, & de leur goût. On ne les purgera que d'après des indications qui l'exigent; on choisira les purgatifs dans la classe des toniques modérés.

Cure de l'Œdeme occasionné par la suppression des Vuidanges.

On réduit les malades à une diete sévere, au bouillon de veau & de volaille; à des tisanes légeres, avec les racines d'arrête-bœuf, de persil, ou de fenouil, & enfin avec le chiendent & la scorsonere, lorsque les membranes des vaisseaux du bas-ventre reprennent leur souplesse naturelle : on ajoute alors quinze grains du sel de genêt, dans chaque pinte de boisson.

On dissipe l'engorgement des vaif-

ſeaux, par le moyen des ſaignées du bras, réitérées ſelon les indications priſes de l'excès de la pléthore & des autres ſymptomes. On donne des lavemens émolliens, pour modérer l'érétiſmes des membranes des vaiſſeaux du bas-ventre, & pour rétablir leur élaſticité. On emploie d'ailleurs tous les autres ſecours qui ſont indiqués dans le Chapitre où il eſt traité de la ſuppreſſion des vuidanges, parce que l'œdeme ſe diſſipe, lorſque cette évacuation eſt rétablie. Il eſt cependant à propos de ſeconder alors la nature, par des diurétiques modérés, & des purgatifs légers : la guériſon de l'œdeme en eſt plus prompte & plus aſſurée.





SECTION QUATRIEME.

Maladies des Femmes en couche, qui proviennent du lait retenu dans ses vaisseaux, ou répercuté.

CHAPITRE PREMIER.

Accidens qui proviennent du lait retenu dans ses vaisseaux, ou répercuté.

LE lait des femmes en couche provient d'une source féconde, élevée & entretenue par la nature. Il se dépose dans les mammelles où, dans vingt-quatre heures, il prend une qualité étrangere, & se corrompt, lorsqu'il est retenu. Rien n'est aussi pernicieux que le lait retenu dans les substances animales. S'il séjourne trop long-temps dans ses vaisseaux, me dans le tissu cellulaire, il cause dans les seins, des battemens, des élancemens, des douleurs, des dépôts, des inflammations, des suppurations

S'il penetre dans les vaiſſeaux du ſang, ou dans ceux de la lymphe, il corrompt la maſſe de ces liquides, met le déſordre dans les fonctions, & les pervertit. Il cauſe des fievres putrides & malignes, ſouvent pourprées, des dépôts ſymptomatiques, en différens viſceres, ou en différentes parties; des appoplexies, des paralyſies, des démences, ou des maladies chroniques, qui font traîner le reſter de la vie dans les ſouffrances, ou dans les langueurs.

On connoît les écueils auxquels ſont expoſées les femmes en couche, par le danger de l'accouchement; par ſes ſuites, ſur-tout lorſqu'il eſt laborieux, ou contre nature, & par les maladies qui en proviennent. Les accidens qui leur ſurviennent, à l'occaſion d'un lait croupiſſant, ſorti de ſes routes, ou répercuté, les expoſent à des périls toujours inſtans, & ſouvent mortels, ſur-tout lorſqu'ils ſont compliqués avec d'autres maladies de la couche.

Les meres, qui ont le malheur de ne pouvoir pas nourrir leurs enfans, ſont à plaindre par la violence qu'elles font à une tendreſſe légitime, & par les accidens auxquels elles ſont expoſées, en ne nourriſſant pas. Cel-

les qui ſont ſourdes à la voix perçante de la nature, & qui ſe refuſent à ce devoir de leur état, trouvent ſouvent de juſtes ſujets de repentir, dans l'objet de leur injuſtice.

Le premier ſoin de ces meres coupables eſt d'oppoſer des obſtacles puiſſans aux voies qui fourniſſent le lait, pour qu'il ne parvienne pas juſqu'aux mammelles, & à l'en chaſſer, lorſqu'il y eſt parvenu, malgré les efforts qu'elles ont faits pour l'en détourner. Ces moyens peuvent être comparés à des digues qu'on oppoſe au courant des eaux vives; on arrête les eaux; mais elles inondent le rivage. On arrête le lait: il paſſe dans les vaiſſeaux de tous les genres, & dans tous les réduits où il peut pénétrer, & y cauſe les déſordres dont ſont ſuſceptibles les parties & les organes dans leſquels il ſe diſtribue toujours irréguliérement.

Les ſeuls moyens que l'on puiſſe mettre en uſage pour diſſiper le lait, avec le moins de danger, ſont de laiſſer à la nature le ſoin de le diſſiper. On la ſeconde dans cette opération, en tenant les ſeins exactement couverts, pour les garantir des impreſſions trop vives de l'atmoſphere, en y entretenant une douce chaleur, en

ſaiſant tetter les meres par leurs enfans, ou par d'autres, ou bien en les faiſant ſucer par des femmes ; en expoſant les ſeins à la vapeur de l'eau chaude, lorſqu'ils ſont trop engorgés de lait ; en appliquant aux mammelons le goulot de bouteilles échauffées. J'ai détaillé tous ces moyens dans le ſecond Volume de la *Conſervation des Enfans* : on me diſpenſera de les répeter.

Le lait retenu dans le ſyſtême général des vaiſſeaux y produit des déſordres conſidérables : ſa répercuſſion, ſes métaſtaſes ſont de très-dangereux effets à la peau, dans le tiſſu cellulaires, dans les chairs, dans les muſcles, dans les viſceres de la tête, de la poitrine, du bas-ventre.

Les engorgemens laiteux ſont indiqués : en général, par les fievres qu'ils produiſent ; par celle qu'on appelle communément *fievre de lait*, & par d'autres fievres de mauvaiſe nature. Les métaſtaſes laiteuſes ſont marquées par des inquiétudes, des agitations, des toux ſéches & fréquentes, des douleurs de tête, des anxiétés dans les entrailles, &c.

CHAPITRE II.

De la Fievre de Lait.

LA fievre de lait eſt toujours accidentelle, & ſymptomatique. De toutes les femelles vivipares, les femmes ſont regardées comme les ſeules qui y ſoient expoſées; & il en eſt qui n'en ſont point atteintes. Parmi les femmes robuſtes, qui nourriſſent leurs enfans; parmi celles qui habitent les campagnes, & qui ſont accoutumées à l'exercice & au travail, quelques-unes en ſont exemptes; & pluſieurs parmi les autres ne s'en apperçoivent pas.

Les femmes, ſur-tout celles des villes, qui commettent habituellement des abus dans le régime de vie; celles qui ſont foibles: celles qui ſont les valétudinaires, celles qui ne nourriſſent pas leurs enfans, doivent s'attendre à la fievre de lait, qui, au lieu d'être benigne, comme elle l'eſt de ſa nature, devient chez elles un principe d'autres maladies, pleines de dangers, & auxquelles ſouvent elles ſuccombent. D'après ces conſidérations,

on doit regarder la fievre de lait, comme ſimple & comme compliquée : lorſqu'elle eſt compliquée, elle prend le caractere des inflammatoires, des putrides, des malignes, &c.

Symptomes de la Fievre de Lait.

Vers le quatrieme jour de la couche, quelquefois plus tard, il ſurvient des friſſons plus ou moins forts, marqués par un pouls concentré, par la pâleur du viſage & des ongles; par des criſpations ſpaſmodiques des houppes nerveuſes de la peau; par un claquetement des dents, une ſoif conſidérable, des inquiétudes dans tout le corps, principalement dans les membres. Cet état de détreſſe continue, tantôt deux heures, tantôt moins : quelquefois il ne fait, pour ainſi dire, que paroître & ſe diſſiper.

La chaleur ſuccéde aux friſſons : elle devient violente; les lochies diminuent; le pouls s'éleve; les inquiétudes augmentent; la tranſpiration s'établit; les mammelles ſe gorgent de lait; la reſpiration eſt gênée. Après trente ou quarante heures de ſouffrance, la fievre ſe termine par des ſueurs copieuſes : ſi elle dure plus long-temps, elle dégénere en inflam-

Causes de la Fievre de Lait.

Les sucs alimentaires aboutissent de toutes parts dans la matrice, pendant la grossesse, pour servir à la nourriture du fétus. Ce viscere, dont le volume étoit immense, se resserre après l'accouchement, reprend son état naturel; & une partie des sucs alimentaires est déterminée vers les mammelles, pour y fournir le lait destiné par la nature pour servir à la nourriture de l'enfant.

Le changement de la détermination progressive de ce suc laiteux ne peut qu'affecter des femmes dont les fibres sont délicates, & souvent trop susceptibles d'irritabilité. Peu-à-peu les vaisseaux s'engorgent, sur-tout lorsqu'ils n'ont pas assez d'élasticité pour se développer: leurs membranes agacées sont bientôt en souffrance. Il survient des frissons qui sont l'effet de l'irritation: les engagemens augmentent; les membranes des vaisseaux en sont de plus en plus irritées; le sang s'échauffe; la fievre s'allume, &c.

Le lait provient du chyle (*a*). Le chyle paſſe des voies de la digeſtion, ou des vaiſſeaux lactés méſentériques, vers le haut de la poitrine, & les glandes axillaires ; il ſe purifie dans ces routes ; & les vaiſſeaux lactés thorachiques le diſtribuent dans la ſubſtance ſpongieuſe des mammelles. C'eſt dans les mammelles que le chyle ſe perfectionne & forme le lait, quelquefois même à la faveur de la fievre, lorſque la débilité des membranes des vaiſſeaux la rend néceſſaire aux vues de la nature, pour perfectionner cette fonction.

L'abondance du lait ne cauſe aux femmes en couche, que des incommodités légeres, lorſque la fievre eſt modérée, ou qu'elles n'en ont point : mais comme, pendant la fievre, tout eſt irritation ; lorſqu'elle eſt conſidérable, le lait, en gonflant les mammelles, diſtend leurs vaiſſeaux, comprime leurs glandes, les engorge, irrite leurs fibres nerveuſes, concourt à augmenter les ſymptomes fébriles, la phlogoſe, & cauſe l'inflammation, lorſque ces ſymptomes ſont extrêmes.

(a) *Voyez* le *Traité des Fleurs blanches.*

Indications curatives de la Fievre de Lait.

La fievre de lait n'exige pas des remedes : la ſeule nature ſe ſuffit à elle-même pour la terminer ſans danger. Cependant, comme quelquefois elle ſe complique, & qu'il n'eſt pas toujours aiſé de prévoir les ſuites de ſa complication qui la rend dangereuſe, il convient de modérer l'irritation du genre nerveux, pendant le froid ; de favoriſer la dilatation des mammelles, de ſoutenir la tranſpiration, & d'entretenir la liberté du ventre.

Cure de la Fievre de Lait.

Les malades ne doivent prendre que du bouillon léger, pendant la fievre de lait : il eſt très-à-propos d'y faire infuſer quelques tiges de cerfeuil, ou de céléri. On les échauffe modérément, pendant les friſſons, avec des ſerviettes chaudes : on leur interdit toute boiſſon, & même le bouillon, pendant ſa durée.

Dès que la chaleur commence à ſe déclarer, il faut faire boire copieuſement d'une infuſion dégourdie de vé-

ronique mâle, de ſcabieuſe, de cétérac, de fleurs de tilleul, ou de camomille. On fait des embrocations ſur les ſeins, avec l'huile roſat; celles de lys, d'amandes douces, ou de camomille. On fait prendre quelques lavemens, dans le déclin de la fievre, avec une décoction des plantes émollientes.

CHAPITRE III.

Fievres inflammatoires, putrides & malignes, à la ſuite de la Fievre de lait.

Fievre inflammatoire laiteuſe.

LA fievre inflammatoire, qui ſe complique avec la fievre de lait, qui en eſt une continuation, ou qui ſurvient après qu'elle a ceſſé, prend le caractere de la fievre putride nerveuſe, qui ſurvient après l'accouchement: les ſymptomes de l'une & de l'autre ſont de la même nature. Les cauſes de ces fievres ne différent entr'elles, que par la différence des organes affligés. L'une provient de la phlogoſe, & de l'inflammation de la

matrice, ou des parties qui en dépendent ; & l'autre, de celles des mammelles. La phlogose ; l'inflammation de la matrice, & celle des mammelles, intéressent également le systême nerveux & vasculeux, & toute la masse des liquides.

Cure de la Fievre inflammatoire laiteuse.

Cette fievre répond, par ses causes, à la fievre utérine inflammatoire nerveuse, qui a lieu, à la suite de l'accouchement. Les symptomes de l'une & de l'autre sont semblables ; leurs indications curatives sont les mêmes : elles exigent les mêmes secours, la même diete, les mêmes ménagemens, la même méthode curative.

De la Fiévre putride laiteuse.

Cette fievre a été précédée de quelque vice des lochies, de quelque désordre dans leur écoulement, de la fievre putride utérine ; ou bien elle est un effet de causes analogues à la putridité, qui ont été développées par la fievre de lait. Les plus ordinaires de ces causes sont une cacochymie, un état valétudinaire ; des vices

de la digeſtion, commencés pendant la groſſeſſe, continués par le travail de l'accouchement, & accomplis par la révolution du lait.

Cure de la Fievre putride laiteuſe.

Les ſymptomes de cette fievre ſont les mêmes que ceux de la fievre utérine ; ils ſont autant d'indications équivalentes, qui exigent les mêmes ſecours de l'art. La répercuſſion du lait, ſon retardement dans ſes propres vaiſſeaux, & ſa déviation dans des vaiſſeaux étrangers, & dans le tiſſu cellulaire, peuvent rendre l'une de ces fievres plus grave que l'autre ; mais elle conſerve toujours le caractere qu'elle a pris dans ſon principe : il doit faire la baſe de la méthode curative qui lui eſt propre. Cependant, on doit avoir la prévoyance & l'attention de placer les remedes, de les varier, de les modérer, de les ſuſpendre, ſelon les indications priſes de l'état préſent de la maladie, & des efforts que fait la nature, pour y ſubvenir.

Fievre maligne miliaire laiteuſe.

Les puſtules malignes de ce ca-

ractere ne se manifestent qu'après la fievre de lait, vers le septieme, le dixieme, ou le quatorzieme jour de la couche. Elles sont ordinairement moins dangereuses que celles qui proviennent des lochies : cependant elles sont quelquefois mortelles. Celles qui dépendent de la premiere cause ont pour principe un sang déjà vicié ; & les autres, un lait sorti de ses voies. Celles-ci ont d'abord un caractere d'aigreur qui se manifeste aux sens : les autres ont pour cause une putridité qui tend toujours à devenir gangreneuse.

Méthode curative des Fievres malignes miliaires laiteuses.

Les causes différentes de ces fievres, & des pustules qui les caractérisent, ne font que peu de différence dans leurs symptomes ; ils sont à-peu-près les mêmes. Cependant, comme la phlose & l'inflammation caractérisent principalement les fievres malignes laiteuses, il faut, pour en modérer la violence & en prévenir le progrès, prodiguer les boissons délayantes, diaphorétiques. On modere leur action, au commencement de la maladie, en n'en donnant que des infusions

infuſions très-légeres, & en les émulſionnant avec les ſémences de pavot blanc, de melon, les pignons doux; les piſtaches, les amandes douces: on les adoucit avec les ſyrops de capillaire, de violettes, d'*althæa*, de nénuphar.

La ſaignée devient indiſpenſable, dans le progrès, & ſouvent dans l'état de la maladie, ſur-tout lorſque celle-ci fournit les mêmes indications qui ſont circonſtanciées pour la mettre en uſage dans la fievre maligne, qui provient des lochies.

Il eſt eſſentiellement néceſſaire d'appliquer les véſicatoires aux jambes, pour favoriſer l'éruption des puſtules malignes, pour en prévenir la métaſtaſe, & pour en garantir les viſceres: on doit, dans tout le reſte de la cure, ſe comporter, ſelon les indications de la fievre éruptive, qui provient du dérangement des lochies; elles ſont les mêmes que celles de la putride laiteuſe: on me diſpenſera de les répéter. Les précautions qu'il faut prendre dans ces maladies, ſont circonſtanciées dans ce même Chapitre: on peut y avoir recours.

CHAPITRE IV.

Eruptions, pourprées, laiteuſes, benignes.

CEs eſpeces d'éruptions ſont ſans fievre, & n'affectent que la peau. On peut les regarder comme des criſes, parce qu'ordinairement elles n'ont rien qui tienne d'un caractere ſymptomatique. Elles ſe diſſipent, vers le dixieme jour de leur éruption, & deviennent *furfuracées*, en ſe diſſipant. Elles reſſemblent alors à des dartres farineuſes, & cauſent les mêmes démangeaiſons. On peut voir tout ce qui concerne ces éruptions, dans le Chapitre où il eſt traité de celles qui ſont occaſionnées par le vice des lochies.

Attentions néceſſaires dans les Eruptions, pourprées, laiteuſes, benignes.

Ces éruptions ne ſont pas une maladie; elles n'ont pas beſoin d'une méthode curative particuliere. Cependant, comme la moindre faute com-

miſe dans l'uſage des ſix choſes non-naturelles les fait changer en pourpre malin, il faut avoir l'attention la plus ſcrupuleuſe de prévenir qu'elles ne dégénerent. On doit ſe comporter, à cet effet, pendant toute leur durée, de même que ſi elles faiſoient une vraie maladie : on en trouvera la Méthode curative, dans le Chapitre que j'ai indiqué à la fin de l'article précédent.

CHAPITRE V.

Furoncles qui ſurviennent à la ſuite des Etuptions pourprées.

LES furoncles ſont de petites tumeurs phlegmoneuſes, qui n'excédent pas la groſſeur d'un œuf de pigeon. Elles s'élevent à la peau, en pointes rouges, douloureuſes, qui abcédent, ſans que le corps des furoncles ſuppure.

Ces tumeurs ſurviennent ordinairement à la ſuite des éruptions pourprées, ou quelque temps après qu'elles ont diſparu. Elles ſe ſuccédent pendant pluſieurs mois ; & il ſemble qu'elles ſe propagent par leur

durée. Les furoncles tiennent du caractere des éruptions qui les ont précédés. Après la miliaire benigne, ils sont d'une nature benigne; mais ils ne sont pas sans danger, à la suite des éruptions pourprées de mauvais caractere.

Il est très-rare qu'il survienne des furoncles aux femmes en couche, & après la couche, lorsque les éruptions pourprées ont été parfaitement guéries : ce n'est que lorsqu'il a resté dans la masse des liquides des humeurs étrangeres, d'une qualité approchante de celle des pustules pourprées. La nature, toujours occupée à purifier le sang, rejette ces humeurs vers la superficie du corps, où elles forment des tumeurs.

Indications curatives des Furoncles des Femmes en couche.

L'objet de la nature, qui consiste à rejetter la superficie des humeurs étrangeres, qui menacent ses fonctions, est une loi pour le Médecin, qui doit faire la regle de sa conduite dans la cure de cette maladie. S'il ne peut pas parvenir à expulser cette humeur par les pores de la peau, après l'avoir suffisamment divisée & atté-

muée, & il doit la déterminer vers d'autres voies qui puissent en accomplir l'excrétion.

Méthode curative des Furoncles, à la suite des Eruptions pourprées.

On met les malades à l'usage des bouillons composés avec des plantes savonneuses, apéritives & diaphorétiques : on les rend évacuans par de doux purgatifs toniques ; & on purge, tous les cinq à six jours, avec des remedes propres au tempérament des malades.

P. *De Racines de Petit-Houx,*
De Pétasite, de chaque demi-once.
De Chardon-bénit, deux gros.
De Longe de veau, quatre onces.
D'Ecrevisses rougies & écrasées, deux.

Faites bouillir le tout dans autant d'eau commune qu'il faudra, pour qu'il en reste un bouillon : en ôtant le pot du feu, ajoutez :

De Feuilles de Pimprenelle,
De Beccabunga, de chaque demi-poignée,
De Rhubarbe concassée, un demi-gros.

Laissez les infuser, pendant un quart

d'heure : paſſez-les par une étamine, couverte d'une couche de cerfeuil ; & faites-les prendre, tous les matins, pendant trois ſemaines ou un mois, en faiſant obſerver un régime de vie doux & humectant.

L'infuſion d'un gros de rhubarbe dans laquelle on fait fondre deux onces & demie de mâne, & un gros de ſel végétal, ſont le purgatif le plus convenable, pendant l'uſage des bouillons.

Si les furoncles ne ſe diſſipent pas par le moyen de ces remedes, on fera prendre le lait de vache, deux fois le jour, le matin & le ſoir, dans lequel on fera infuſer, pour chaque priſe, une demi-poignée de creſſon de fontaine. Les malades prendront, tous les jours, l'après-midi, hors le temps de la digeſtion, deux taſſes d'infuſion de ſcabieuſe, en guiſe de thé.

Lorſque les furoncles donnent quelque marque de ſuppuration, on les tient couverts d'un linge enduit d'onguent de la Mere. Si leurs baſes ne ſe diſſipent pas, on y applique l'emplâtre de *diachilum* gommé.

CHAPITRE VI.

Des Douleurs rhumatiſmales laiteuſes.

CES douleurs proviennent d'une ſéroſité laiteuſe, arrêtée dans les extrêmités des capillaires membraneux des parties ſouffrantes. Cette ſéroſité devient de plus en plus irritante par ſon ſéjour : elle agace les fibres nerveuſes, les diſtend, les irrite, & cauſe des déchiremens inſenſibles. C'eſt de cette cauſe que provienent des douleurs ſemblables à celles des rhumatiſmes.

Ces douleurs ſont aiguës ou chroniques. Les aiguës dépendent immédiatement de l'irritation que produit la ſéroſité laiteuſe ſur les fibres membraneuſes. Les chroniques ſont l'effet du ton relâché des membranes rendues trop irritables & trop ſenſibles par la violence des douleurs : elles ſont ordinairement périodiques. La ſenſibilité rhumatiſmale des membranes eſt excitée par des excès, par des paſſions, & par les variations de l'atmoſphere, ſur-tout au changement

des ſaiſons ; principalement au printemps & en automne.

Indications curatives des Douleurs rhumatiſmales laiteuſes.

Ces indications exigent qu'on diſſipe des vaiſſeaux capillaires membraneux la ſéroſité qui les irrite, & qu'on calme l'irritation de leurs fibres ; qu'on modere, dans les douleurs chroniques, l'exceſſive ſenſibilité des membranes ; qu'on rétabliſſe leur élaſticité, & qu'on ſoutienne leur ton.

Moyens de guérir les Douleurs rhumatiſmales laiteuſes.

Lorſque, dans les douleurs rhumatiſmales aiguës, on découvre des ſignes de pléthore ſanguine, on a recours à la ſaignée qu'on réitére, ſelon que les indications l'exigent.

On diviſe enſuite l'humeur laiteuſe, condenſée, & comme figée dans les capillaires membraneux, par des décoctions de racines de *contrayerva*, de bois de geniévre, de chardon-marie, de petit-houx, de garance ; par des infuſions de fleurs de ſureau, de mélilot, des reine-des-prés, de ſcabieuſe, de feuilles de méliſſe. On

fait prendre cinq à ſix verres par jour, en différens temps, de ces décoctions ou infuſions.

La boiſſon ordinaire, la plus convenable, eſt une légere décoction de feuilles de buis ou de véronique mâle. On employe après quelques jours de cet uſage, les laxatifs les plus doux, tels que le polypode, la rhubarbe, les follicules de ſéné, en petite doſe, ſelon la formule ſuivante :

P. *De Follicules, deux gros.*
De Sel végétal, un gros.
De Rhubarbe concaſſée, un gros & demi.
De Petit-Chêne, une pincée.

Faites infuſer le tout dans une livre d'eau bouillante : paſſez la liqueur par une étamine ; étendez-y,

De Syrop de Pommes compoſé, une once & demie.

Diviſez le tout en deux priſes égales, & faites-les prendre, dans la matinée, en obſervant une heure & demie d'intervalle de l'une à l'autre.

Il eſt très-néceſſaire de réitérer ce purgatif, tous les cinq ou ſix jours : on en augmentera ou diminuera les doſes, ſelon le tempérament des malades.

Ces remedes, étant continués pen-

dant trois ſemaines ou un mois, provoquent des ſueurs, ou une abondance d'urine, qui diſſipent les douleurs & leur cauſe.

Il arrive quelquefois qu'une humeur laiteuſe ſe fixe dans les membranes des muſcles intercoſtaux, & y cauſe des points de côté ſemblables à ceux des pleurétiques, & ſouvent plus douloureux : on y remédie par une ou deux ſaignées, & par l'application d'un emplâtre véſicatoire ſur la partie douloureuſe.

Pour diſſiper les douleurs rhumatiſmales laiteuſes chroniques, on fait prendre, deux fois par jour, le matin & le ſoir, hors le temps des digeſtions, des ſucs épurés de quelqu'une des plantes ſuivantes: de feuilles de rave, de *cochlearia*, de *beccabunga*, de cerfeuil, coupées avec du petit-lait, ou avec un tiers de lait de vache. Il faut continuer cet uſage pendant long-temps, pour pouvoir en retirer quelqu'avantage.

Si les douleurs réſiſtent à ces ſecours, on met les malades à l'uſage du lait de vache, coupé avec deux tiers d'eaux de Spa, de Seltz, de Barèges, de Cauteretz, ou de Caranſac. Quoique ces eaux ayent des vertus

différentes, elles ſont toutes propres à guérir les rhumatiſmes laiteux. On a ſoin de purger, de temps-en-temps, pendant ces uſages.

CHAPITRE VII.

De la Bouffiſſure & de l'Empâtement laiteux de la peau &, du Tiſſu cellulaire.

LES femmes pituiteuſes; les cacochymes, qui ont la fibre molle, & le tiſſu du ſang lâche, ſont extrêmement débilitées par le travail de l'accouchement, & par les évacuations de la couche. Les houppes nerveuſes de la peau ſe relâchent: ſes vaiſſeaux capillaires s'affaiſſent; & ſes pores s'effacent. La matiere de la tranſpiration laiteuſe, toujours très-abondante chez les femmes en couche, eſt retenue à la ſuperficie, faute d'une continuation de reſſort néceſſaire à ſon excrétion.

Le ſéjour de cette humeur à la ſuperficie en obſtrue les pores: elle s'y aigrit, y cauſe ſouvent des éréſipeles. Elle s'infiltre dans le tiſſu cellulaire, l'imbibe, le gonfle, l'engorge, &

établit une hydropisie générale, qui ménace les malades de suites dangereuses & funestes.

Indications curatives de la Bouffissure & de l'Empâtement laiteux de la peau.

Les principales indications curatives de la bouffissure & de l'empâtement laiteux de la peau, exigent qu'on rétablisse le ton des fibres des membranes de la superficie, & celles du tissu cellulaire; qu'on dégage celui-ci de l'humeur qui l'imbibe; qu'on dissipe cette humeur, & qu'on l'évacue par d'autres voies que celles de la transpiration, qui sont devenues impraticables.

Cure de la Bouffissure & de l'Empâtement laiteux de la peau, & du Tissu cellulaire.

Les voies les plus propres à évacuer l'humeur qui produit la bouffissure de la peau, sont celles des urines & des garde-robes. Les remedes, qui réussissent le mieux dans cette occasion, sont les diurétiques & les purgatifs toniques. Les diurétiques de cette qualité sont le sassafras, la racine de ro-

ſeau, celle de perſil, de chiendent. On fait infuſer, pendant un quart d'heure, un gros de ſaſſafras rapé dans une pinte d'eau bouillante : on la paſſe par une étamine ; & on y fait fondre quinze grains de ſel de gênet ou de tamaris, pour en prendre ſix onces toutes les trois heures ; ou bien on fait une décoction de quelqu'une des autres racines pour boiſſon ordinaire, en y ajoutant le nître à la même doſe de quinze grains par pinte. Lorſqu'on juge qu'il eſt néceſſaire d'augmenter la vertu diurétique de ces décoctions, la feuille de mûrier-blanc en infuſion eſt le meilleur diurétique, le plus doux & le plus aſſuré que je connoiſſe.

Outre ces boiſſons, on fait prendre, tous les matins, ou de deux jours l'un, ſelon l'état des malades, l'infuſion d'un gros d'iris de Florence, de demi poignée de feuilles d'oſeille : on y fait fondre un gros ou deux de ſel de Glauber, ou de ſel d'Epſom. On purge, de temps-en-temps, plus efficacement, en ajoutant à l'infuſion un gros ou deux de follicules de ſéné. Ces ſecours ménagés ſelon l'état des malades, & continués, ſelon que la maladie l'exige, préviennent les progrès de la bouffiſſure, & la diſſipent.

CHAPITRE VIII.

Diarrhées laiteuſes des Femmes en couche.

LES diarrhées, qui ſurviennent après la fievre de lait, doivent être regardées comme laiteuſes, lorſque, malgré les fréquentes évacuations qui les caractériſent, les lochies ſe ſoutiennent dans l'ordre naturel. Les diarrhées de cette eſpece ſont de véritables criſes. On les diſtingue plus particuliérement par les ſignes des diarrhées critiques, qui ont lieu à la ſuite du dérangement des évacuations de la couche.

Cauſes des Diarrhées critiques laiteuſes ; moyens de les rendre favorables.

Le lait, qui a paſſé dans le ſyſtême des vaiſſeaux du ſang & de la lymphe; ou dans le tiſſu cellulaire, ne peut, étant ainſi déplacé, qu'altérer toutes les fonctions. Ce dérangement cauſe aux femmes en couche des friſſonnemens à la peau, des inquiétudes dans les membres, des borborygmes dans

les entrailles, &c. On a lieu de craindre, à la vue des ſymptomes, des dépôts laiteux dans quelque partie du corps, ou dans les viſceres. La nature garantit de ces accidens, lorſque, par ſes propres reſſources, elle fraye des routes aux humeurs laiteuſes, déplacées par les pores biliaires, par les tuniques glanduleuſes, & par les glandes du canal inteſtinal. C'eſt l'évacuation de ces humeurs par cette voie, qui forme la diarrhée critique laiteuſe.

A la faveur d'une diarrhée de cette qualité, les ſymptomes de la maladie diminuent, à proportion des évacuations qu'elle produit. Si ces évacuations affoibliſſent les malades, lorſqu'elles ſont conſidérables, on s'apperçoit bientôt des avantages qu'elles procurent par une prompte convaleſcence.

On doit ſeconder la nature, dans des connoiſſances auſſi heureuſes, par un régime de vie ſobre, léger, doux & humectant, & par des purgatifs les plus doux, pour favoriſer les évacuations, & pour rendre la criſe parfaite. Cependant ces diarrhées, quelque benignes qu'elles ſoient de leur nature, peuvent ſe compliquer d'autres maladies, & dégénérer, à l'oc-

casion de fautes commises dans le régime de vie, ou de remedes donnés mal-à-propos.

Danger de la Diarrhée laiteuse, dégénérée.

Lorsque la diarrhée laiteuse se complique de quelqu'autre maladie, elle en prend le caractere. Elle dégénere en symptomatique, à la suite des abus dans le régime de vie & des passions de l'ame : elle devient très-dangereuse, à l'occasion des remedes placés mal-à-propos. Les astringens, les toniques, employés dans la vue de modérer les évacuations qu'elle procure, donnent des inappétences générales, des dégoûts insupportables ; des diarrhées putrides, des dissentéries. Dans tous ces cas & dans toutes leurs différences, les lochies se dérangent, se suppriment; & leur désordre rend la maladie plus grave & plus dangereuse.

Si quelquefois il arrive que des remedes donnés mal-à-propos suspendent la diarrhée, ce ne peut être que pour un temps: elle se reproduit avec des symptomes dangereux, équivalens à ceux des diarrhées symptomatiques, qui exigent, selon leur na-

ture, des remedes propres à leurs différentes especes.

Cure de la Diarrhée symptomatique laiteuse.

Dès que la diarrhée laiteuse a pris un caractere symptomatique, on doit mettre en usage les secours les plus convenables, pour en prévenir le danger, & pour y remédier. Cette diarrhée, en dégénérant, prend le caractere de celle qui provient du désordre des lochies. Les symptomes de l'une ont un parfait rapport avec les symptomes de l'autre. Les mêmes remedes leur sont également propres. On doit placer ces remedes, d'après des indications prises des causes différentes de la diarrhée, de la différence & de l'intensité de ses symptomes, selon la Méthode curative, établie dans le cinquieme Chapitre de la troisieme Section. (*a*)

(*a*) Page 132.

CHAPITRE IX.

Dépôts laiteux en général.

ON entend par *dépôts laiteux* des engorgemens formés par le lait accumulé & condenſé dans ſes propres vaiſſeaux, dans des vaiſſeaux de différens genres, ou extravaſé dans le tiſſu cellulaire.

Le lait ainſi retenu, ou ſorti de ſes voies, forme des tumeurs, des abſcès dans les parties où il ſéjourne. Ces tumeurs augmentent par dégrés, & acquierent un volume plus ou moins conſidérable, ſelon les parties qu'elles occupent. Dans l'ordre ordinaire, elles s'enflamment, ſuppurent & abſcédent. Ce liquide, lorſqu'il ſéjourne dans quelque partie, s'aigrit bientôt, & ſe corrompt. Dans cet état, & avec cette qualité, il irrite les membranes, & diſtend les calibres des vaiſſeaux. Cette tenſion intéreſſe les vaiſſeaux voiſins, les étrangle. La circulation du ſang en eſt gênée & arrêtée dans cette partie. Le ſang s'enflamme, & participe bientôt à la corruption du lait : les fibres membra-

neuſes en ſouffrent de plus en plus ; l'inflammation devient générale ; le dépot ſe diſſipe par la réſolution ; ou bien il abcéde ou ſe durcit.

Symptomes des Dépôts laiteux.

Dès qu'un dépôt laiteux ſe forme dans quelque partie, les malades éprouvent des peſanteurs, des inquiétudes dans les membres : il s'enſuit des friſſons irréguliers, une chaleur générale, & une peſanteur douloureuſe à la partie affectée. Il s'éleve des mouvemens fébriles : la tumeur prend plus d'étendue ; ſa couleur s'anime, la fievre s'allume ; la douleur devient lancinante, & il s'établit dans cette partie des battemens qui durent juſqu'à ce que la tumeur ſoit diſſipée par la réſolution, ou juſqu'à ce qu'elle ait abſcédé.

Dans les dépôts internes avec inflammation, la partie affectée eſt très-ſenſible & douloureuſe. La fievre eſt plus conſidérable que dans les dépôts qui ſont à l'extérieur, & les autres ſymptomes plus graves. La ſéchéreſſe de la bouche & la ſoif ſont exceſſives : les urines ſont rouges & enflammées.

Parties & viſceres où ſe forment les Dépôts laiteux.

Les dépôts laiteux externes ſe forment principalement aux mammelles, aux bras, à la région des reins, au ventre, aux aînes, aux feſſes, aux cuiſſes, aux jambes.

Les internes ſont à la tête, à la poitrine, dans le bas-ventre. Tous les viſceres de ces cavités y ſont expoſés, & en ſont ſuſceptibles, ſurtout le cerveau, les poumons, le foie, la rate, la matrice, ſes ligamens.

Différence des Dépôts laiteux.

Les dépôts laiteux différent les uns des autres, en ce qu'ils ſont moins dangereux à l'extérieur, qu'à l'intérieur du corps ; en ce que les uns ſont plus grands, les autres plus petits. Ils différent auſſi par les parties qu'ils occupent, ſelon la ſituation de ces parties, & ſelon leurs fonctions, en ce qu'ils exigent des ſecours plus ou moins prompt, & preſſans, ſelon la délicateſſe des parties qu'ils occupent. Dans les dépôts des mammelles, les douleurs intéreſſent les muſcles pectoraux, s'étendent juſqu'aux muſ-

cles du bras, du côté malade, jusqu'aux glandes axillaires; & quelquefois elles se font ressentir à celles des aînes. Dans les dépôts des aînes & des cuisses, outre les douleurs & les symptomes généraux, toute l'extrêmité qui à la partie malade est engourdie & dans l'impuissance de faire le moindre mouvement. Les dépôts du cerveau different des autres, en ce qu'il est rare qu'ils s'enflamment & forment des suppurations, à moins que les membranes n'y soient intéressées, par rapport à la mollesse de ce viscere, & son peu d'irritabilité : c'est de sa compression & de sa mortification que proviennent les accidens qui en résultent.

Différens temps des Dépôts laiteux; leurs Indications curatives générales.

On distingue quatre temps dans les dépôts; le commencement, le progrès, l'état, & le déclin : ils se dissipent par résolution, par suppuration, ou par induration.

L'art doit seconder la nature dans tous ces temps : dans les deux premiers, on s'attache à prévenir l'inflammation, & à obtenir la résolution; dans le troisieme, à modérer

l'inflammation. Si elle s'établit, malgré des ſecours employés à propos, on doit accélérer la ſuppuration, & tâcher, par les moyens les plus convenables, d'éviter l'induration, qui forme toujours une tumeur difficile à diſſiper & ſouvent incurable. On trouvera le détail de tous ces moyens, dans la cure particuliere des différens dépôts laiteux.



CHAPITRE X.

Dépôts laiteux, à l'extérieur du Corps.

LES dépôts laiteux externes ſont tous annoncés, à-peu-près, par les mêmes ſymptomes. Ils exigent la même méthode curative. Il ſeroit ſuperflu de les parcourir en détail. Les plus conſidérables de ces dépôts ſe forment aux mammelles, aux aînes, aux cuiſſes. La méthode curative des uns ſervira de modele pour le traitement des autres.

Dépôts laiteux des Mammelles.

Les dépôts laiteux des mammelles ſont annoncés par la chaleur & la dureté du ſein malade, par l'inégalité de ſes glandes, par leur douleur, par des battemens & des élancemens aux parties où ſe forment les dépôts; par des friſſons au dos, & par la fievre. Lorſque le mal fait des progrès, l'inflammation & la fievre augmentent: la douleur, qui avoit été ſupportable juſqu'alors, devient vive & lancinante. Bientôt il ſurvient des in-

ſomnies, des inappétences ; tous les ſymptomes de l'inflammation augmentent, lorſque le pus ſe forme : les friſſons & la fievre deviennent plus conſidérables. Lorſqu'il eſt formé, les ſymptomes diminuent ; la tumeur eſt molle ; ſa ſuperficie s'éleve en pointe, & blanchit : on y diſtingue, en l'agitant avec les doigts des deux mains, une fluctuation que forme le pus comprimé.

Différence des Dépôts laiteux des Mammelles.

On remarque, dans les mammelles, des dépôts laiteux de deux eſpeces : les uns ſe forment dans les glandes ; les autres, dans le tiſſu cellulaire ; ceux des glandes reſtent ordinairement médiocres ; ceux du tiſſu cellulaire ſont conſidérables, prennent une grande étendue, & font des délabremens affreux : on les a vus faire des progrès juſqu'à carier les os. Ces accidens arrivent rarement, lorſqu'on donne aux malades des ſecours à propos ; alors, la nature étant ſagement ſecondée, ces dépôts s'ouvrent d'eux-mêmes ; le pus s'écoule pendant peu de jours, & ils ſe cicatriſent aiſément.

La

La cure des dépôts des glandes eſt plus longue , & leur guériſon plus difficile ; ordidairement pluſieurs glandes s'engorgent en même temps ; quand bien même parmi celles-là , il n'y en auroit qu'une de ſuppurée, toutes ſuppurent ſucceſſivement & ſe fondent par la ſuppuration ; de ſorte qu'à chaque ſuppuration d'une nouvelle glande, les douleurs ſe renouvellent ; ou il ſurvient de nouvelles douleurs.

Méthode curative des Dépôts laiteux aux Mammelles.

Dès qu'on s'apperçoit qu'il ſe forme un dépôt laiteux, il faut mettre les malades au bouillon ; la boiſſon ordinaire doit être une légére décoction de racines de fraiſier avec la régliſſe. On eſſaie en même temps de faire couler le lait , par le moyen de la ſuction : on ſe ſert , pour cela , de femmes ou d'enfans un peu forts. Les femmes en couche peuvent ſe ſucer elles-mêmes , par le moyen d'un petit chapiteau à queue , ou bien avec une pipe à fumer , dont on ne ſe ſoit point ſervi pour fumer du tabac.

J'ai observé (*a*) qu'on réussit souvent à faire couler le lait, en exposant les seins à la vapeur de l'eau chaude, ou bien en introduisant le mammellon dans le goulot d'une bouteille échauffée, avec de l'eau bouillante. On fait usage en même temps, de lavemens émolliens : on prévient l'inflammation par ces secours, ou bien on en modere le progrès.

Dès que les malades ressentent quelque douleur, de la nature de celles que causent les dépôts laiteux, il ne faut pas hésiter d'avoir recours à la saignée du bras, & même aux saignées réitérées, si la douleur augmente. La saignée du pied est nécessaire, après celle du bras, dans tous les cas où les lochies sont diminuées ou supprimées. Les cataplasmes émolliens sont d'un grand secours, pour modérer la violence de l'inflammation: on les compose avec les décoctions de racines de guimauve, de graine de lin, la mie de pain, des jaunes d'œufs, & une pincée de safran.

On ne doit jamais se servir de lait dans les cataplasmes pour les dépôts

(*a*) Page 198. & 199.

laiteux. Le lait appliqué en cataplasme s'aigrit d'abord sur la tumeur enflammée. Le lait aigri dans la substance de la mammelle a produit sur la tumeur doit multiplier la cause du mal, & la favoriser.

Lorsque les symptomes de l'inflammation se moderent, on se sert de cataplasmes composés avec parties égales de pulpe des plantes émollientes, & de farines résolutives : on y ajoute de miel commun.

Les symptomes de l'inflammation étant sensiblement diminués, on fait prendre, tous les matins, deux ou trois verres d'un apozème, composé avec les feuilles vertes de houblon & l'ortie blanche ; on délaie, tous les jours, dans le premier verre, pour tenir le ventre libre, une once ou une once & demie de syrop de pommes ou de chicorée composé, & l'on purge, tous les cinq ou six jours, avec des purgatifs plus forts.

Dès que la suppuration s'établit, on ajoute aux cataplasmes émolliens les oignons de lys, l'onguent d'*althæa*, le suppuratif, & du vieux levain de pâte de froment : on les arrose avec les huiles de camomille ou de lys. L'onguent de la Mere, seul, ou mêlé avec parties égales de mie de

pain, produit le même effet que les cataplaſmes précédens.

L'abcès s'ouvre de lui-même, lorſqu'il eſt dans le tiſſu cellulaire. S'il eſt dans les glandes, on avance la guériſon, en l'ouvrant avec la lancette, dès qu'il eſt en maturité. On panſe d'abord l'ulcere avec la charpie ſéche : dès le ſecond panſement, on couvre les bourdonnets & les plumaſſeaux, d'un digeſtif ſimple ; & on les contient avec longuent de la Mere, appliqué en forme d'emplâtre, de façon qu'il couvre toute la tumeur. Lorſque l'engorgement & la ſuppuration ſont conſidérablement diminués, on panſe la plaie avec le mondificatif d'ache, ou le baume d'*Arcœus*. Il faut continuer les apozèmes, pendant la ſuppuration & purger de temps-en-temps, juſqu'à ce que la plaie ſoit cicatriſée. Les ſeins, pendant les panſemens, doivent être couverts d'une ſerviette modérement chaude, pour les garantir des impreſſions de l'air extérieur, dont les moindres variations leur ſont nuiſibles, pendant tout le temps des couches.

Dépôts laiteux aux aînes & aux cuisses.

Les dépôts laiteux qui se forment aux aînes, sont considérables, lorsqu'ils sont placés dans le tissu cellulaire : ceux des cuisses le sont moins, parce que le tissu cellulaire, y est moins développé qu'aux aînes. Les dépôts laiteux se forment aussi dans les glandes, des aînes & des cuisses, de même que dans celles de toutes les autres parties du corps. Il est rare qu'une seule glande soit engorgée aux aînes & aux cuisses : plusieurs s'engorgent successivement ; & souvent on distingue, en y passant légérement la main, des cordons de dépôts glanduleux, qui ont la forme de cailloux, & qui paroissent en avoir la dureté. J'ai vu de tels cordons glanduleux s'étendre & se prolonger à la partie interne de la cuisse & de la jambe, depuis l'aîne jusqu'à la malléole du même côté. Un nombre aussi considérable de dépôts ne peut que rendre cette extrêmité, d'une grosseur énorme. Plus ils sont multipliés, plus ils sont difficiles à résoudre, & plus la suppuration en est abondante & propre à épuiser les malades ; ce qui les rend plus dangereux.

Indications curatives des Dépôts laiteux.

Il faut s'empresser de prévenir l'inflammation, ou de la modérer ; de tenter la résolution, ou une prompte suppuration, lorsque celle-ci est devenue inévitable. On ne doit pas négliger d'ouvrir l'abcès, dès qu'il est en maturité. Il faut s'attacher à faciliter l'écoulement du pus, à déterger la plaie, & à la cicatriser.

Cure des Dépôts laiteux aux aînes & aux cuisses.

On prévient l'inflammation ; on la modere, & on facilite la résolution, par des saignées au bras : on les réitere selon que la fievre est forte, & selon que les symptomes de l'inflammation sont graves : on ménage ces évacuations, à raison des forces, ou de la débilité des malades. Le bouillon suffit pour toute nourriture ; la tisane doit être émolliente & légérement apéritive : on applique sur les dépôts des cataplasmes émolliens. Si l'inflammation est légere, on mêle des résolutifs avec les émolliens : on suspend ces derniers, lorsque l'inflam-

mation eſt forte ; on en reprend l'uſage, dès qu'elle eſt diminuée. Pour peu que l'on diſtingue des ſignes de ſuppuration, on paſſe aux cataplaſmes propres à la favoriſer (*a*) ; on entretient la liberté du ventre, juſqu'après la couche, avec des lavemens émolliens, & en émétiſant très-légérement les tiſanes : elles deviennent, par ce moyen, apérives, & plus propres à remplir les indications.

Lorſque la fievre & l'inflammation ſont modérées, on paſſe à des apozèmes faits avec des plantes ſavonneuſes, nîtreuſes & chicoracées. On les rend laxatifs, avec des ſyrops, tels que ceux de roſes ſolutif, de chicorée, & de pommes, compoſés. On ouvre l'abcès, dès que la pointe en a blanchi, & que le pus y forme une fluctuation ſenſible : on le panse, & l'on en entretient la ſuppuration, ſelon la méthode ordinaire ; on ſuit enfin, dans tous les temps des abcès & de la ſuppuration, la méthode qui concerne la cure des dépôts laiteux des mammelles.

C'eſt ainſi qu'il faut ſe comporter dans la cure de tous les dépôts laiteux

---

(*a*) *Voyez* l'article précédent

externes, en proportionnant toujours les remedes à la violence des ſymptomes, à leur modération & aux reſſources du tempérament des malades.

CHAPITRE XI.

Dépôts laiteux dans l'intérieur du Corps.

Dépôts laiteux dans la tête.

LES dépôts laiteux dans la tête ſont placés dans la ſubſtance du cerveau, ou dans les membranes; ceux des membranes ſont inflammatoires, & très-douloureux; ceux du cerveau ne le ſont point: ils ſe font par infiltration & par congeſtion. L'humeur laiteuſe, qui les produit, pénétre la ſubſtance de ce viſcere, l'imbibe, le ramollit, trouble & détruit l'ordre de ſes fonctions.

Dans les dépôts qui ſe font par congeſtion, les vaiſſeaux de tous les genres ſe rempliſſent d'humeur laiteuſe, s'engorgent & forment, pour ainſi dire, une maſſe qui, portant ſur le principe des nerfs, affoiblit leurs fonctions, les diminue, les ſup-

prime, cauſe des léthargies, & une mort inévitable.

Les dépôts laiteux des membranes du cerveau irritent leur ſenſibilité, en mème temps que leurs vaiſſeaux s'engorgent. Leurs fibres nerveuſes déjà dans la ſouffrance, éprouvent des ſpaſmes ſans relâche; leurs nerfs ſe contractent; le ſang s'échauffe; les vaiſſeaux s'enflamment; la fievre s'allume; l'inflammation s'accomplit, de-là, la gangrene & la mort.

Si le cerveau s'engorge en même temps que les membranes, effet ordinaire des grandes & promptes métaſtaſes à la tête, il en ſurvient des apopléxies laiteuſes.

Symptomes des Dépôts laiteux dans la ſubſtance du cerveau.

L'infiltration de l'humeur laiteuſe dans la ſubſtance du cerveau cauſe une peſanteur de tête indolente: le pouls eſt mou, lent & flaſque. Il ſurvient peu-à-peu un bégayement & un délire ſourd: les membres deviennent lourds & peſans; leurs fonctions déclinent inſenſiblement; les mammelles ſe flétriſſent; l'aſſoupiſſement s'enſuit, & tout tombe dans le relâchement, l'atonie & l'affaiſſement.

Les ſymptômes des dépôts qui ſe font par congeſtion ſont des agitations, des inquiétudes, des ſouffrances générales, des douleurs de tête, des anxiétés dans les entrailles. Les malades, ont l'air hébété : & déraiſonnent preſque ſans fievre ; tantôt elles parlent beaucoup ; tantôt elles ſont taciturnes : quelquefois la démence s'enſuit, & devient chronique, ſi l'on n'a pas l'attention d'en diſſiper la cauſe, dans ſon commencement.

Symptomes des Dépôts laiteux dans les membranes du cerveau.

Lorſque les dépôts laiteux ſe forment dans les membranes du cerveau, les malades ont la tête lourde & peſante. Elles y reſſentent des douleurs violentes, & même extrêmes : elles éprouvent des tintemens d'oreille continuels. Le pouls eſt petit, dur, ſerré & fréquent : les vaiſſeaux ſanguins des yeux ſe gonflent, s'enflamment & forment une ophthalmie qui eſt l'effet, & un ſigne eſſentiel de l'inflammation des membranes.

Si l'engorgement des membranes eſt compliqué avec celui du cerveau, les malades éprouvent des éblouiſſe-

mens, des troubles & des perturbations de l'esprit; il leur semble avoir reçu un coup violent à la tête. Après cet accident, il survieut des tintemens d'oreille, une affection comateuse avec ronflement, des ris sardoniques, des mouvemens convulsifs des tendons, des convulsions violentes, & une mort très-prompte.

Danger des Dépôts laiteux dans la tête.

La guérison des dépôts laiteux dans la tête paroissoit impraticable chez les anciens : on les guérit aujourd'hui, lorsqu'ils se sont formés par infiltration, ou par congestion, dans le cerveau, pourvu que les engorgemens ne soient pas trop considérables: s'ils le sont, les dépôts ne sont pas susceptibles des secours de l'art.

Les engorgemens des membranes du cerveau cédent aussi à des secours efficaces, quand on les place à propos, avant que l'inflammation soit formée, ou au commencement qu'elle se forme; mais on ne guérit pas les douleurs de tête apoplectiques, surtout lorsqu'elles commencent par la sensation d'un coup reçu dans quelque partie de la tête : on croit qu'une telle sensation est l'effet de quelque

vaiſſeau, qui la occaſionnée en ſe rompant.

Méthode curative générale des Dépôts laiteux dans la tête.

Il faut prévenir l'inflammation, dès qu'on en eſt ménacé ; rétablir les évacuations de la couche & l'écoulement du lait. On ne ſauroit faire une aſſez prompte diverſion de l'humeur laiteuſe, ni trop-tôt en tenter l'évacuation par quelqu'une des voies des excrétions ordinaires : on a recours, pour y parvenir, à la ſaignée du pied, même de la gorge modérement faites, & variées à propos ; aux véſicatoires, aux ventouſes, aux purgatifs auſſi forts que les malades peuvent les ſupporter ; aux tiſanes diaphorétiques & diurétiques, les plus propres à provoquer la ſueur, à faciliter le cours des urines, & à les rendre abondantes.

Cure des Dépôts laiteux au cerveau, par infiltration & par congeſtion.

L'écoulement des lochies ſe ſoutient ordinairement dans cette maladie : cependant il eſt indiſpenſable d'avoir d'abord recours à la ſaignée

en forme de tiſane, d'une infuſion de feuilles de thé vert, d'aurone, de méliſſe, de caſſis, d'origan, de pouliot : on fera fondre dans chaque priſe, ſix gra ins de terre foliée de tartre.

On appliquera, dès le commencement de la maladie, un grand emplâtre véſicatoire, à l'occiput, à la nuque, ou entre les épaules, & même à l'un & à l'autre, pour faire une plus prompte diverſion de l'humeur laiteuſe. Les ventouſes, peut-être trop négligées depuis un demi-ſiecle, ont ſouvent produit, au commencement de cette maladie, des effets heureux : on les applique le plus près poſſible de la partie malade.

On ne doit pas ceſſer, pendant tout ce temps, de ſucer les mammelles, & de faire d'autres tentatives pour y faire revenir le lait, par toutes ſortes de moyens, en prenant toujours un ſoin ſcrupuleux de les garantir des impreſſions d'un air froid : on fera ; deux ou trois fois par jour, des frictions ſéches ſur tout le corps, depuis la tête juſqu'aux extrêmités inférieures, en les dirigeant du haut en bas.

Le bouillon doit faire la ſeule nourriture des malades : on y fera infu-

du pied, & même de la réitérer, si les forces des malades le permettent. On ne risque rien du côté de la matrice, en faisant ces saignées, parce que, dans de pareils dépôts, le ventre est mollet, & ses visceres sont souples. Le même jour de la premiere saignée, on fera prendre toutes les quatre heures, cinq onces de décoction de quelqu'une des racines suivantes; de cercifi, de chardon étoilé, de persil, d'arrête-bœuf, de garance ou de bardane : on y fait infuser deux gros de séné mondé, & fondre un demi-grain de tartre stibié. On continue ce purgatif, à la même dose, jusqu'à ce que la malade en ait été purgée, aussi copieusement que son état l'exige, & que ses forces le permettent. On diminue ensuite les doses de ce remede, & l'on en éloigne les prises, selon les circonstances : on en augmente les doses, & on les rapproche, tous les trois jours, afin de purger plus puissamment, & de faire une diversion plus décisive de l'humeur laiteuse; on continue cet usage, dans le même ordre, jusqu'à ce que l'engorgement du cerveau soit dissipé.

Dans les intervalles des prises de la potion purgative, les malades use-

ſer, en ôtant le pot du feu, une demi-poignée d'ache d'angelique de Bohême, ou de toute autre plante de même qualité.

Cure des Dépôts laiteux des membranes du cerveau.

Ces dépôts ſont *céphalalgiques* ou *apoplectiques*. Dans le premier cas, les ſymptomes ſont moins violens que dans le ſecond : dans celui-ci, ils ſont extrêmes ; & ils exigent les plus prompts ſecours ; on fait, dans l'un & l'autre cas, des ſaignées du pied réitérées.

Dans les ſymptomes apoplectiques, on ne doit pas conſulter ſcrupuleuſement les forces des malades, pour réitérer les ſaignées : cependant on ne doit pas trop les abattre, parce qu'on ôteroit à la nature des reſſources néceſſaires pour ſe rétablir.

Si les ſymptomes apoplectiques font des progrès, outre les ſaignées du pied, ils exigent qu'on ſaigne à la jugulaire, & même à l'artere temporale : on rétirera toujours plus d'avantage, de celle-ci, que des autres ; on ne ſauroit trop ſe preſſer pour appliquer des véſicatoires à la nuque & aux jambes.

On donnera pour boiſſon ordinaire, une décoction de racines d'impératoire, de pétaſite, de *contrayerva*, ou une infuſion de *ſcordium*, de feuilles de noyer, de fleurs de gênet ſauvage. Il eſt très-utile d'émétiſer légérement cette infuſion, pour la rendre laxative, & plus apéritive. Il ſeroit très-dangereux de faire vomir dans cette maladie : on riſqueroit de rompre les vaiſſeaux, & on augmenteroit l'inflammation des membranes.

Les purgatifs ne doivent pas être retardés ni ménacés dans ces cas dangereux. Il faut donner, ſucceſſivement toutes les heures, ou plus ſouvent, ſi le cas l'exigent, cinq ou ſix onces d'une forte infuſion de ſéné, juſqu'à ce que les malades en aient été puiſſamment purgées. On continue enſuite la même infuſion, plus modérée; & on en éloigne les priſes, ſelon leur effet : on les rapproche, & on les rend plus purgatives, tous les trois jours, ſelon des indications priſes de l'état des malades, & de la violence de la maladie.

Les lavemens ſont d'un grand ſecours, dans ces circonſtances alarmantes : on les rend purgatifs, lorſque les évacuations ne ſont pas ſuffi-

ſantes, en y faiſant infuſer demi-once de ſéné, ou bien en y délayant deux onces de *catholicum* double.

CHAPITRE XII.

Dépôts laiteux dans l'intérieur de la Poitrine.

LES métaſtaſes d'une humeur laiteuſe, dans l'intérieur de la poitrine, cauſent des phlogoſes, des inflammations différenciées par des ſymptomes propres aux parties, aux viſceres dans leſquels le dépôt s'eſt formé. Si c'eſt à la plévre, au médiaſtin, à la membrane externe des poumons, ce ſont des pleuréſies; ſi c'eſt dans la ſubſtance des poumons, ce ſont des péripneumonies. Si la métaſtaſe ne ſe fait que dans le tiſſu cellulaire, il eſt rare qu'elle occaſionne de dépôt inflammatoire; cependant elle gêne & comprime les vaiſſeaux & les véſicules pulmonaires; la circulation du ſang & la diſtribution de l'air en ſont gênées, au point de cauſer de toux vives, ſéches, quinteuſes, & fréquentes; des

oppreſſions, & des ſuffocations dangereuſes.

Symptomes des Dépôts laiteux inflammatoires à la Poitrine.

Il ſurvient d'abord des friſſons généraux dans tout le corps, qui ſont ordinairement plus violens & de plus de durée que dans les fluxions de poitrine de toute autre eſpece. La fievre s'établit, devient continue & inquiétante : elle eſt accompagnée d'altération, d'une toux très-fréquente, de chaleur, d'oppreſſion, de crachats ſanguinolens, & enſuite purulens. Les urines, dès les premiers jours, ſont rouges & ardentes : elles ſe chargent enſuite, & dépoſent un ſédiment conſidérable. Les malades ſouffrent d'anxiétés d'inquiétudes; les yeux ſont gonflés, rouges & ſaillans, les mammelles flétries, les lochies glaireuſes & ſanguinolentes, toujours trop diminuées ou ſupprimées.

Tels ſont les ſymptomes généraux, communs à la péripneumonie, & à la pleuréſie laiteuſes : on diſtingue l'une de l'autre, en ce que, dans la premiere, la douleur de poitrine eſt gravative, le pouls fréquent, gros,

ondulant, mais moins dur que dans la pleuréſie.

Les malades ſouffrent, dans la pleuréſie, d'une douleur vive & poignante, à quelqu'un des côtés de la poitrine, quelquefois ſous le *ſternum*, ou au dos : le pouls eſt toujours très-fréquent, dur, ſerré, quelquefois inégal.

La péripneumonie & la pleuréſie laiteuſes ménacent toujours du plus grand danger ; peu de malades en guériſſent, ſur-tout de la péripneumonie, quoique ſouvent ſes ſymptomes paroiſſent moins alarmans que ceux de la pleuréſie.

Symptomes de l'Oppreſſion & de la Toux laiteuſes des Femmes en couche.

Ce ſont dans la toux, des mouvemens ſpaſmodiques, des concuſſions & des efforts fréquens du thorax, propres à cauſer des inflammations & des engorgemens dans les poumons. Dans l'oppreſſion, ce ſont des difficultés de reſpirer ſpaſmodiques & couvulſives ; des contractions des muſcles de la poitrine, des

étouffemens mortels, quand les causes sont extrêmes.

Cure de la Péripneumonie, & de la Pleurésie occasionnée par les dépôts laiteux.

Ces maladies exigent un régime de vie léger, humectant, délayant; une boisson apéritive & pectorale, des saignées fréquentes du bras, ensuite du pied, sur-tout si les lochies sont dérangées. On a recours aux lavemens émolliens, & l'on emploie toutes sortes de moyens possibles pour faire revenir le lait aux mammelles; c'est-là le cas d'employer une forte suction. On suivra d'ailleurs la méthode curative, des pleurésies & des peripneumonies qui proviennent du désordre des lochies (*a*) : il seroit inutile de la répéter.

(a) *Voyez* Page 196, &c.

Cure de la Toux & de l'Oppreſſion laiteuſes.

On remédie à la toux & à l'oppreſſion laiteuſes, par la ſaignée du bras, réitérée ſelon les circonſtances; par une diete humectante, par des tiſanes adouciſſantes & pectorales : (je préfere à toute autre l'infuſion de bourrache adoucie avec le miel de Narbonne;) on les rend laxatives, en délayant, dans chaque pinte, deux onces de ſyrop de pommes composé : on fait prendre un verre de cette tiſane, chaque demi-heure, juſqu'à ce qu'elle ait produit des évacuations délayées. On purge alors plus efficacement, pour reprendre enſuite la tiſane laxative, en éloignant ſes doſes, ou en les rapprochant, ſelon les indications. On réitére les purgatifs, de temps-en-temps; & l'on continue les infuſions diaphorétiques & laxatives, juſqu'à ce que l'oppreſſion ait ceſſé.

Il arrive ſouvent que cette maladie dégénere, quoiqu'elle ait été traitée méthodiquement, en une phthiſie laiteuſe; il faut s'attacher alors à dé-

tourner l'humeur laiteuſe de la poitrine, par des diverſions vers les voies ordinaires des excrétions naturelles ; à déterger l'ulcère, & à le cicatriſer. Ce traitement eſt étranger à notre ſujet.

CHAPITRE XIII.

Dépôts laiteux au bas-ventre.

TOus les viſceres, toutes les parties du bas-ventre ſont ſuſceptibles de dépôts : la matrice, les ligamens larges ; les ovaires, la duplicature du péritoine, le méſentere, les intervalles qui ſont entre les muſcles *pſoas* & iliaques, le ſont plus que les autres. Les dépôts de cette eſpece n'ont lieu qu'après la fievre de lait, & vers le quinzieme jour de la couche. Il en ſurvient, enſuite dans tous les temps, même une année après l'accouchement, lorſque le lait ſe ſupprime trop tôt ou trop promptement. Cet accident arrive quelquefois aux nourrices, lorſqu'elles ceſſent leur nourriture.

Les dépôts de la matrice, qui ſe font par infiltration, ſont d'abord ſans fievre ; elle ſurvient enſuite, ſi on les néglige ; & ils s'enflamment.

Tous les dépôts laiteux, qui ſe forment par congeſtion, ſont inflammatoires, dès leur commencement, tant ceux de la matrice & de ſes ligamens, que ceux de la duplicature du péritoine.

Symptomes des Dépôts laiteux au bas-ventre.

Les ſymptomes de ces dépôts, & les ſignes qui les annoncent, ſont la prompte flétriſſure des mammelles, le gonflement & le météoriſme de l'*abdomen*, l'altération des lochies, leur qualité viſqueuſe & gluante, ſouvent leur diminution, leur ſuppreſſion.

Les dépots laiteux du bas-ventre ſont encore indiqués par une réſiſtance ou tumeur aſſez dure, qu'on diſtingue ſous la main, en comprimant l'*abdomen*. Lorſqu'ils ſont en maturité, on y diſtingue auſſi une fluctuation ſourde, par le moyen de la compreſſion en différens ſens. Les autres

ſignes ſont la fievre, des douleurs dans la région iliaque, qui répondent à la partie, ou au viſcere affecté. Les malades reſſentent d'ailleurs, lorſque le dépôt eſt à la matrice, une douleur vers le *pubis*, une peſanteur à la région hypogaſtrique, & une foibleſſe aux extrêmités inférieures. Elles ſouffrent, étant couchées ſur le dos, les cuiſſes allongées, & ſont obligées de les tenir fléchies.

Indications curatives des Dépôts laiteux au bas-ventre.

Il faut d'abord mettre en uſage tous les moyens poſſibles, pour obtenir la réſolution des dépôts laiteux du bas-ventre : leur ſuppuration eſt pleine de danger. On favoriſe la réſolution, en diminuant l'érétiſme de l'*abdomen*, & en rétabliſſant l'élaſticité des fibres membraneuſes & vaſculeuſes des viſceres de ſa capacité, en diviſant les humeurs laiteuſes, qui font l'engorgement, & en les évacuant.



Moyens de guérir les Dépôts laiteux du bas-ventre.

On fait des ſaignées réitérées ſelon la violence de la maladie, & les forces des malades. Elles doivent être moins fréquentes dans le commencement des dépôts par infiltration, où il n'y a point de fievre, que dans les autres. Les premiers, après une ou deux ſaignées, ſe diſſipent ordinairement en peu de jours; & les lochies ſe rétabliſſent. On obſerve une diete ſcrupuleuſe; on fait des embrocations ſur l'*abdomen* avec les huiles de camomille, de lys: on y applique des cataplaſmes compoſés avec la pulpe des plantes émollientes, & les farines réſolutives; on fait uſage d'apozèmes laxatifs, & de lavemens compoſés d'une décoction de feuilles de ſéneçon, de mauve, d'épinars ſauvages, de bouillon-blanc, de mouton, de guimauve, de graine de lin: on donne, pour boiſſon ordinaire, des infuſions de plantes diaphorétiques, telles que les fleurs de ſureau, le thé, les vulnéraires des Suiſſes, le mille-pertuis.

Comme les dépôts qui ſe forment par congeſtion ſont dangereux, & qu'ils ne ſont jamais ſans fievre, on fait des ſaignées plus fréquentes : on met les malades à l'eau de veau, de poulet, ou à une légere décoction d'avoine pour toute boiſſon. Il eſt très-à-propos d'y faire infuſer du capillaire de Canada, ou de la ſcolopendre. Si les urines ne ſont pas abondantes, on ajoute dans chaque pinte de boiſſon vingt grains de cryſtal minéral : les bouillons doivent être légers. Il faut avoir l'attention de tenir ſur le bas-ventre des ſerviettes modérément chaudes : on y fait des fomentations émollientes ; & l'on y applique des cataplaſmes avec la mie de pain, la décoction de guimauve, & le ſafran, ou bien, ſi la fievre n'eſt pas conſidérable, avec des plantes émollientes, & les farines réſolutives : on ſeconde ces ſecours par des embrocations avec parties égales d'huile roſat & de camomille.

Dès le commencement du dépôt, on a recours aux lavemens émolliens, ſouvent réitérés, & à des apozèmes compoſés avec les feuilles des deux chicorées, de houblon & de pimprenelle : on les rend laxatifs, en dé-

layant dans chaque priſe, trois fois par jour, une cuillerée à bouche de ſyrop de pommes compoſé. On augmente cette doſe, lorſqu'il ſurvient des indications qui exigent des garde-robes plus abondantes; & l'on purge enfin, lorſque la diminution des ſymptomes le permet.

Si, malgré tous ces ſecours, l'abcès vient à ſuppuration, on eſt obligé, ſur-tout lorſqu'il eſt à la matrice, de le confier aux ſoins de la nature. S'il eſt placé ailleurs où il puiſſe être diſtingué par le tact & les ſignes qui lui ſont propres, de façon que la fluctuation du pus ſoit ſenſible, il faut l'ouvrir ſans délai, & panſer la plaie, ſelon la méthode ordinaire. Il eſt malheureux que ce moyen ne réuſſiſſe que très-rarement. Les malades meurent à la ſuite de la ſuppuration; ou la plaie reſte fiſtuleuſe.

FIN.



TABLE
DES SOMMAIRES
Contenus dans cet Ouvrage.

SECTION PREMIERE.

Régime des Femmes en couche ; leurs Maladies en général.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

SECTION SECONDE.

Maladies ou Accidens qui dépendent de l'Accouchement.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

O iv

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITPE IX.

SECTION TROISIEME.

Maladies des Femmes en couche, qui proviennent du désordre des Lochies.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.



SECTION QUATRIEME.

Maladies des Femmes en couche, qui proviennent du lait retenu dans ses vaisseaux, ou répercuté.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

Fin de la Table.



